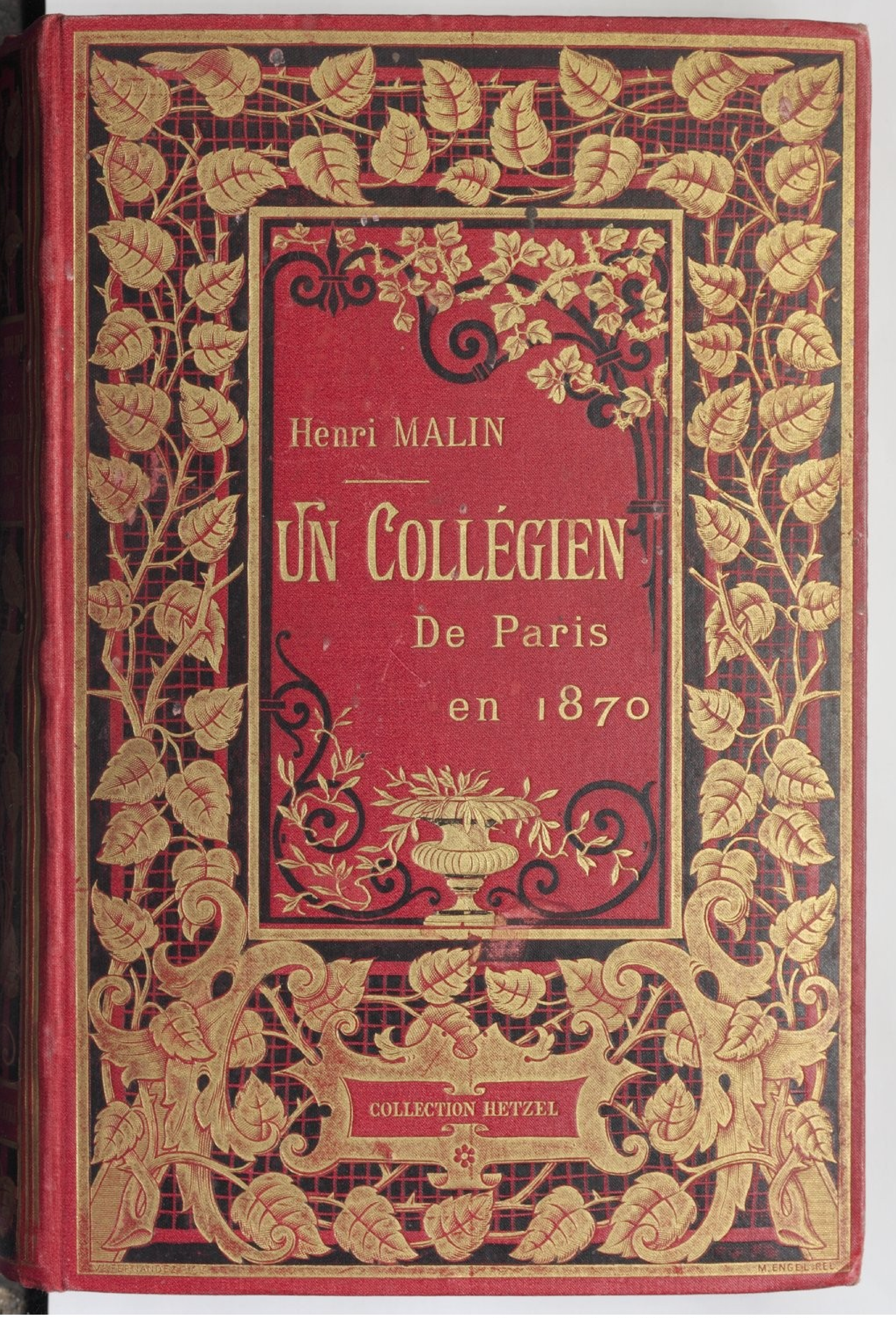
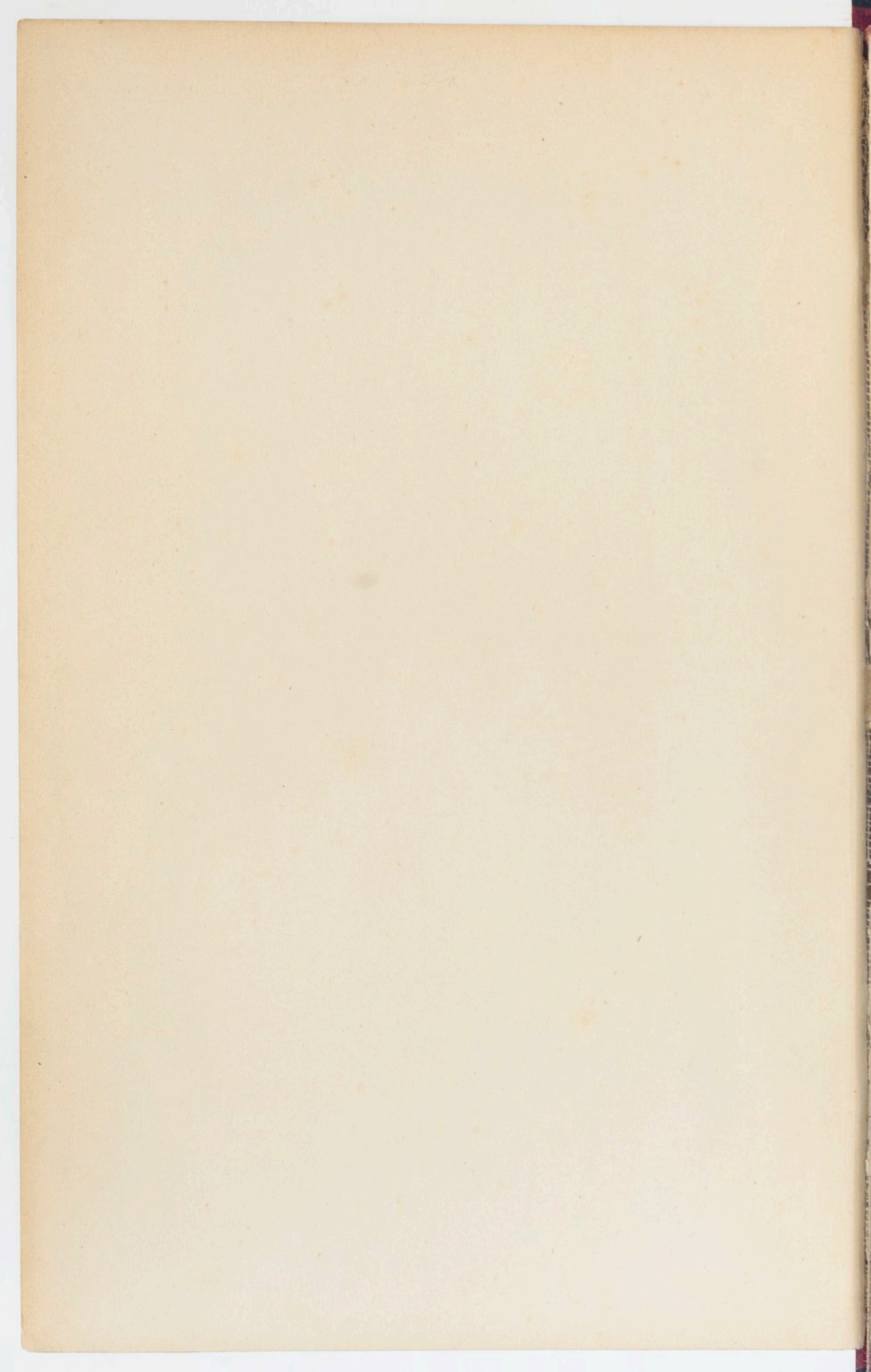


Les Premiers combats de la vie. Henri Malin. Un collégien de Paris en 1870...


BnF Gallica


Henri MALIN
UN COLLÉGIEN
De Paris
en 1870
COLLECTION HETZEL



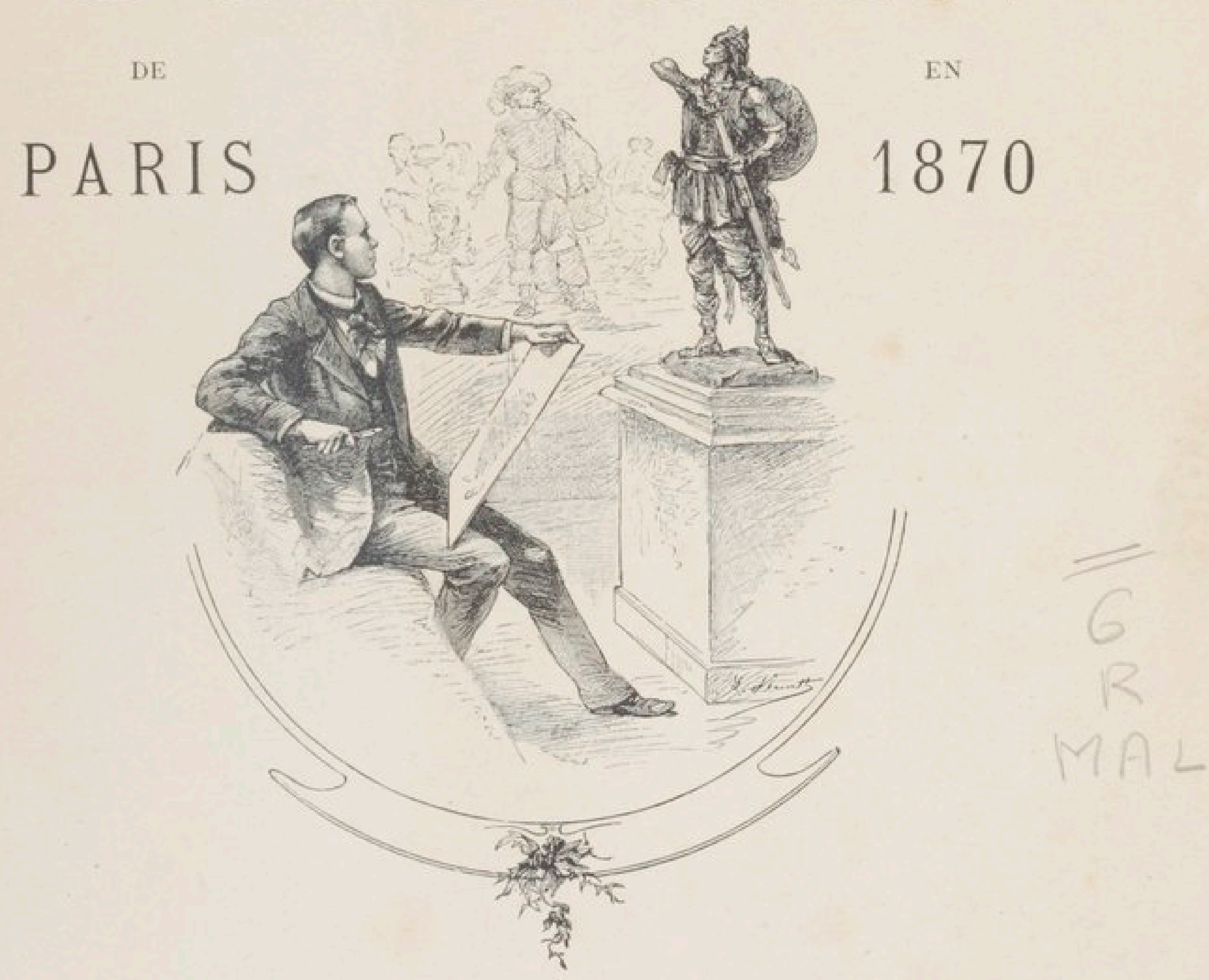

UN COLLÉGIEN DE PARIS
EN 1870
HENRI MALIN

LES PREMIERS COMBATS DE LA VIE

HENRI MALIN

UN COLLÉGIEN

DE PARIS EN 1870



ILLUSTRATIONS DE L. BENETT

COLLECTION HETZEL
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS



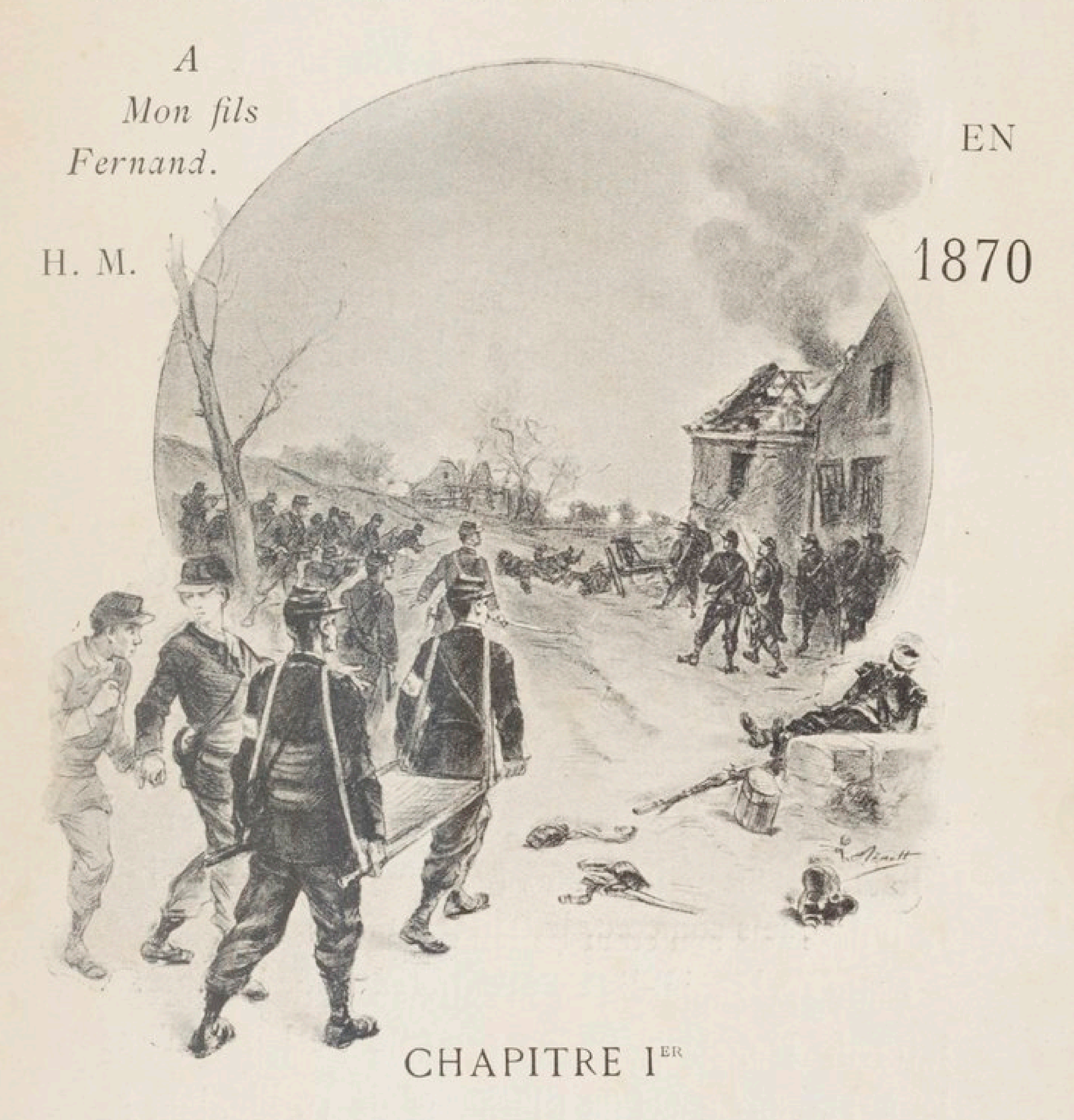
UN COLLÉGIEN DE PARIS

A
Mon fils
Fernand.

H. M.

EN

1870



CHAPITRE Ier

UN SERMENT SOLENNEL

Ce jour-là, le 15 juillet 1870, à la récréation de quatre heures, je me promenais avec Dorval dans la cour des grands à Saint-Louis.

J'allais avoir dix-sept ans.

Nous venions d'assister à la classe d'histoire, et

mon compagnon d'études, qui connaissait à fond l'épopée napoléonienne, me donnait, sur la bataille de Waterloo, des détails que j'ignorais.

Ce Dorval était un brave garçon de mon âge, au front intelligent, au regard énergique, que son père, officier de cavalerie, destinait à la carrière des armes.

Notre camarade répondait d'ailleurs le mieux du monde aux intentions paternelles; il manifestait une passion très vive pour le métier militaire; à tout propos, il nous disait combien il aspirait à l'heure où il entrerait à Saint-Cyr, et avec quelle joie il conduirait un régiment au feu.

Il n'ignorait rien de la vie des conquérants célèbres; souvent même, il nous racontait des anecdotes et des faits que nous ne trouvions pas dans nos livres, et au récit desquels son cœur battait d'émotion.

Cette après-midi-là, en m'entretenant de la suprême lutte de Napoléon I[er], sa prunelle s'éclairait d'une larme; et, aux noms de Blücher et de Wellington, sa voix trahissait une fureur sourde.

Pendant que je l'écoutais, très intéressé, tout à coup, un mouvement inaccoutumé se produisit à l'autre bout de la cour.

Un surveillant, un journal à la main, causait au milieu d'un groupe qui grossissait à vue d'œil et d'où partaient des appels adressés aux amis. Précipitam-

ment, chacun abandonnait les jeux ou les conversations pour courir là-bas.

Et des visages s'assombrissaient, alors que d'autres rayonnaient d'enthousiasme.

« Regarde donc », dis-je à Dorval.

On nous faisait signe de venir.

« Qu'est-ce que cela peut être? s'exclama Dorval. Allons voir! »

Nous eûmes vite rejoint les curieux; et, tout de suite, je demandai :

« Qu'y a-t-il?

— La guerre vient d'être votée par la Chambre, me répondit brusquement Loubin.

— La guerre! fis-je; avec qui?

— Avec la Prusse... »

Le surveillant donnait des explications: le trône d'Espagne se trouvait vacant; la Prusse voulait y faire monter un prince allemand, la France s'y opposait.

Nous avions bien entendu parler de cette question dans nos familles depuis plusieurs jours; mais personne ne pensait que le conflit s'envenimerait à ce point-là. Aussi, cette déclaration de guerre causa-t-elle chez nous autres, jeunes collégiens, une étrange surprise.

Pour ma part, je me souviendrai toujours de l'effet magique que la nouvelle produisit sur mon esprit.

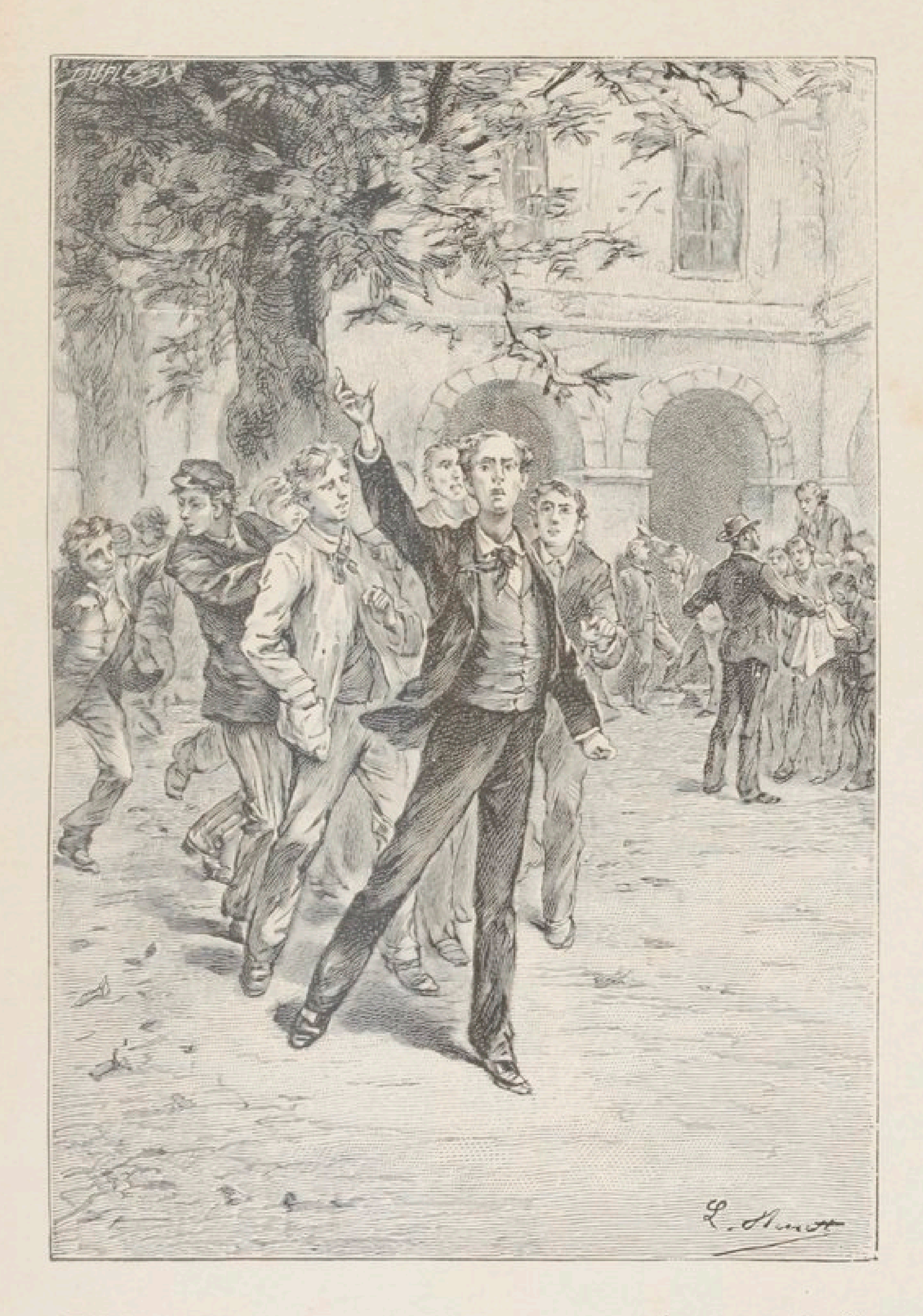
J'étais à la veille de quitter le collège, c'était une étape; je sentais déjà que j'avais grandi. Mais, à ce mot de guerre, il me sembla que, subitement, d'enfant je devenais homme. Je n'avais vécu que dans les livres, j'allais vivre la vie réelle, la vie tourmentée, et, comme début dans l'existence active, assister à un événement décisif pour mon pays.

Et l'issue de cet événement ne nous paraissait pas douteuse. Le maître d'étude assurait que nous serions vainqueurs sur toute la ligne. Il rappelait nos luttes mémorables contre les Allemands, depuis Louis XIV jusqu'à Napoléon. Certes, il y avait bien eu, çà et là, quelques défaites; mais il les expliquait, soit par des trahisons, soit par une fatalité quelconque; et à nos yeux elles passaient inaperçues sous l'éclat des victoires.

Il calcula, avec une patriotique exagération, qu'il ne fallait pas plus de six semaines à la France pour vaincre la Prusse; il indiqua la marche probable des armées; en quelques minutes, il nous fit traverser toute la Confédération germanique, prit vingt villes, livra cent batailles, entra dans Berlin et mit les Allemands sous le talon de nos généraux.

Nous l'écoutions béats, émerveillés, les yeux brillants d'une convoitise de conquête, sautant de joie, à l'idée de voir la France agrandie déborder au delà du Rhin.

I



DORVAL MARCHAIT, LE BRAS TENDU, LE MASQUE ÉNERGIQUE (P. 6)

La conversation roula ensuite sur les guerres de la Révolution et sur les volontaires de 1792. Le maître d'étude nous rappela que, parmi ces braves, il y eut des enfants; et il cita ces petits tambours de douze à quatorze ans qui s'immortalisèrent par des actes héroïques :

André Étienne qui traversa, le premier, le canal d'Arcole à la nage sous un feu meurtrier; Sthrau qui, tournant les Autrichiens, arriva sur eux, tout seul, battant la charge; ces derniers supposèrent que Sthrau était suivi de son bataillon; ils se crurent pris de flanc et se débandèrent; Crouzinié qui passa par une brèche trop petite pour un homme et vint ouvrir à Lannes la porte de Mantoue; Méril à qui des uhlans coupèrent une main pour le faire taire; il battit de l'autre, criant : « Je taperai jusqu'à la mort! » Ils furent obligés de le tuer.

Au milieu de ces récits qui exaltaient notre enthousiasme, qui nous jetaient dans un délire de patriotisme, une voix s'éleva du groupe et cria :

« Eh bien, moi, je m'engage! »

Il y eut un mouvement de surprise et d'émotion; tous les yeux se tournèrent vers celui qui venait d'articuler très nettement ces mots.

C'était Dorval!

Nous le considérâmes, saisis d'un respect admiratif, sachant qu'il tiendrait parole.

« Oui, je m'engage! répéta-t-il, je m'engage! »

Un hourra de bravos accueillit sa déclaration.

Alors il entonna la *Marseillaise* et fit le tour de la cour.

Nous le suivîmes en chantant avec lui l'hymne guerrier. Il marchait, le bras tendu, le masque énergique et farouche; et il lançait à pleins poumons l'appel aux armes.

Et voilà qu'au second tour, une autre voix cria :

« Moi aussi, je m'engage! »

Et un nommé Verriez sortit du groupe et s'avança vers Dorval.

Tout le monde s'arrêta.

Dorval considéra Verriez des pieds à la tête, comme pour se rendre compte s'il était bon pour le service, puis il lui demanda d'une voix rude :

« C'est sérieux ce que tu dis?

— Très sérieux, répondit l'autre avec fermeté.

— Ce n'est pas de la fanfaronnade? insista-t-il.

— Tu plaisantes! »

Tous les deux se fixèrent un instant dans le blanc des yeux, sans que le regard de chacun eût la moindre défaillance.

« Alors, viens! » dit Dorval, en prenant le bras de Verriez.

Ils se mirent en marche pendant que nous les applau-

dissions; et nous les suivîmes en chantant le second couplet de la *Marseillaise*.

Nous allions commencer le troisième tour et le troisième couplet, lorsque, de nouveau, une voix hèla :

« Hé, je vais avec vous! je m'engage aussi, moi! »

On s'arrêta et Dorval dit :

« Ah! c'est toi, Loubin! Tu sais que ce n'est pas pour rire! ceux qui promettent ici de s'engager doivent s'engager.

— C'est ainsi que je l'entends!

— Bien sûr?

— Bien sûr!

— En ce cas, avance! »

Dorval, Verriez et Loubin s'accrochèrent tous les trois par le bras; la promenade recommença, et la *Marseillaise* fut reprise au troisième couplet.

Depuis quelques instants, la tentation de me joindre à eux me donnait une fièvre d'impatience; l'imprévu de l'aventure m'attirait et un grand souffle patriotique me gonflait la poitrine.

Je projetai donc de m'engager; mais en même temps quelque chose me retenait : je songeais que mon père s'opposerait sans doute à mes intentions et que, sûrement, ma mère les combattrait de toute la force de son amour maternel.

Pourtant, gagné par l'exemple de mes camarades,

fier d'être acclamé comme eux, je me surpris, dans une minute d'emballement, criant à Dorval :

« Je suis des vôtres.... »

J'eus, à mon tour, ma petite manifestation.

Alors, pour en finir d'un coup, Dorval monta sur un banc et s'écria :

« Y en a-t-il d'autres qui veulent s'engager? Qu'ils le disent! Mais je les avertis que ce ne sera pas une promesse vaine! »

Quelques-uns semblèrent se tâter; puis, obéissant probablement à la crainte des parents, gardèrent le silence.

« Il n'y en a plus? » insista Dorval.

Personne ne répondit.

Alors Dorval nous fit monter tous les trois à côté de lui, sur le banc, pour que nous fussions bien en vue, et il prononça les paroles suivantes, de façon à être entendu de tous les assistants :

« Camarades qui nous écoutez, nous quatre ici présents, Verriez, Loubin, Gridennes et moi Dorval, nous jurons solennellement, devant vous tous, de nous engager d'ici huit jours pour servir pendant la durée de la guerre dans l'armée française, et de nous y conduire en courageux soldats et en dévoués patriotes. »

Tous les quatre, nous criâmes, la main tendue :

« Nous le jurons! »

Dorval, avec l'emphase et la gravité d'un tribun parlant à la foule, reprit :

« Nous jurons de nous engager, malgré les observations, les larmes ou la défense de nos familles. »

Nous répétâmes :

« Nous le jurons! »

« Camarades, reprit Dorval, vous venez de recevoir notre serment : retenez bien nos noms; et si jamais l'un de nous manque au devoir ou à l'honneur, souvenez-vous de lui; et lorsque vous le retrouverez dans l'existence, appelez-le renégat, crachez-lui à la face; et méprisez-le, comme on méprise un lâche et un traître. »

Plusieurs salves d'applaudissements suivirent ces paroles énergiques, et nous descendîmes très impressionnés.

On nous fit une longue ovation; quelques minutes plus tard, je me dirigeais vers la rue d'Assas, où demeurait ma famille, en face de l'ancienne pépinière du Luxembourg.

Chemin faisant, après l'élan de la première minute, je me sentis troublé, à cause de mes parents.

« Comment vais-je leur annoncer ma résolution? pensais-je. Que vont-ils dire? J'aurais dû leur parler de mon projet, leur demander conseil. »

Je pressentais une scène, un refus catégorique ; je me voyais pris entre mon serment et leur défense formelle de le tenir.

Et je me disais que si je passais outre, moi qui m'étais toujours tant appliqué à ne jamais leur causer le moindre chagrin, j'allais leur faire une peine immense et, qui sait, amener peut-être le désespoir de toute leur vie.

CHAPITRE II

SOMBRES PRÉVISIONS

Quand j'arrivai à la maison, je trouvai mon père et ma mère causant, dans le salon, des incidents de la journée.

Ma mère, que j'embrassai, me pressa contre elle plus fort que de coutume; et, très inquiète, elle me dit, en soupirant :

« Tu connais la nouvelle? Ah! mon Dieu! pourvu que ton père ne soit pas appelé sous les drapeaux! »

Et ce cri de ma mère m'atteignit au cœur; elle craignait peu pour moi, sachant que je n'avais pas l'âge d'être soldat; et pourtant je m'en irais dans quelques jours, je lui donnerais ce coup auquel elle ne s'attendait pas; mon père partirait peut-être aussi; et elle resterait seule!...

On se mit à table; et aussitôt, ma mère réclama ma sœur Henriette, alors âgée de huit mois. On eût dit qu'elle voulait nous avoir tous les trois, auprès d'elle, comme si, troublée par de sombres prévisions, elle eût craint qu'un danger ne nous menaçât.

Annette, la bonne, lui apporta l'enfant dont les drôleries naïves, les bégayements informes nous amusaient tant d'habitude; mais cette fois on prêtait peu d'attention aux gentillesses d'Henriette. En revanche, ma mère, cédant à une tendresse anxieuse, la caressait constamment, puis nous enveloppait tour à tour, mon père et moi, d'un regard dans lequel son souci et son amour se confondaient.

Annette allait de la salle à manger à la cuisine où se tenait Aschuler; nous remarquâmes qu'elle pleurait.

Jean Aschuler, où le « Père Jean », comme nous l'appelions, était un brave Alsacien d'une soixantaine d'années, au service de la famille depuis plus de trente ans. Je l'avais toujours connu simple et bon, très chauvin, affligé d'un fort accent strasbourgeois qui parfois nous faisait rire.

Il avait un fils de trente ans, nommé Charles, qui avait servi dans les cuirassiers; depuis sa libération, il travaillait à la fonderie de mon père. Charles devait épouser Annette le mois suivant; et la pauvre fille se désolait en songeant à cette maudite guerre qui obligerait son fiancé à risquer sa vie dans les batailles.

Nous l'entendions manifester doucement ses alarmes à son futur beau-père qui, dans son langage rude, tentait, mais en vain, de lui donner du courage.

Je voulais savoir ce que mon père pensait des événements; et je l'amenai à parler de la situation, persuadé qu'il entrevoyait, comme moi, l'immense succès de nos armes.

Hélas! il s'en fallait!

Mon père se montra, au contraire, très soucieux, doutant de la victoire, affirmant que nous n'étions pas prêts, avouant même la crainte d'une catastrophe.

Et ses réflexions ébranlaient douloureusement mes espérances, me jetaient dans une sorte d'épouvante.

« La Prusse, me dit-il, nous a tendu un piège auquel nous nous sommes laissé prendre. Depuis des années, très discrètement, elle se préparait à la lutte; alors que nous nous endormions, nous, amollis par un certain bien-être, et trop confiants dans notre seul courage. Aujourd'hui, beaucoup mieux armée que la France, elle va mettre immédiatement en ligne douze cent mille soldats bien exercés. Que pouvons-nous lui opposer? Trois cent mille hommes à peine! Aussi, j'estime qu'au lieu de chanter comme on le fait, et de voir déjà les Français à Berlin, il serait plus sage d'observer un grand sang-froid et d'envisager que les Prussiens pourraient venir à Paris.

— Que dites-vous là, mon père! » m'écriai-je dans un mouvement de révolte intérieure.

Mon père continua :

« Nous avons en France un patriotisme profond, mais souvent imprudent et aveugle. Gâtés par un long passé de gloire, nous nous considérons comme invincibles. Une telle opinion de soi-même est dangereuse, parce qu'elle endort un peuple dans une fausse sécurité. Au contraire, celui qui, tout en ayant conscience de sa force, ne se croit jamais assez protégé par elle, celui-là ne cesse de veiller et d'accroître ses moyens de défense ; celui-là ne sera pas vaincu.

— Alors, d'après vous, nous allons à la défaite? dis-je, bouleversé.

— J'en ai peur, répliqua mon père, à moins qu'on ne se mette à la hâte à fabriquer des armes, à fondre des canons, et qu'on ne fasse partir tous les hommes valides. Ah dame! le devoir est rude ; il faut que chacun paye de sa personne... et au besoin de sa vie. »

Je comprenais combien le langage de mon père était sensé ; mais ses paroles m'accablaient, me poignardaient le cœur. Tombant, d'un coup, de l'enthousiasme qui tout à l'heure me grisait, à de noirs pressentiments, je voyais la France envahie, Paris aux mains de l'ennemi ; et je songeais avec effroi aux horreurs de la guerre entrevues dans les livres ; des souvenirs historiques me hantaient, je me rappelais ces villes assiégées où les femmes et les enfants mouraient de faim, tombaient sous les obus. Et la peur du terrible

inconnu que nous avions devant nous me prit, non pour moi-même, mais pour ceux que j'aimais.

Sans doute ma mère se livrait aux mêmes réflexions, car, aux derniers mots de mon père, ses yeux s'emplirent de larmes.

Je m'approchai d'elle pour la consoler par des tendresses, tandis que mon père, regrettant son élan de franchise, chercha à atténuer le sens de ses paroles.

« C'est une manière de parler, lui dit-il très affectueusement; j'exagère, tu le penses bien. Ils ne sont pas encore là; et, au fond, je te l'assure, je ne crois pas qu'ils y viennent jamais. »

Mais le coup était porté; et je pensai que mon père l'avait peut-être fait un peu exprès pour préparer ma mère aux luttes à venir, aux douleurs prochaines.

Ma pauvre mère était forte, malgré son extrême sensibilité; elle eut vite raison d'un moment de faiblesse. Elle se raidit contre sa peine et poussa un long soupir.

Pendant ce temps, à la cuisine, le père Jean grondait toujours après Annette qu'il ne parvenait pas à raisonner; alors, élevant la voix dans un mouvement d'impatience, il prononça avec son accent habituel et cet emportement plein de sincérité qui mettait une rudesse honnête dans son visage :

« Faut pas pleurer comme ça, petite sotte!... c'est bête à la fin! Est-ce que je pleure, moi!... c'est mon

fils pourtant! Tout le monde ne reste pas sur le champ de bataille, en somme!... Nous le reverrons, je vous le prédis! j'en suis certain. »

Puis changeant de ton, avec quelque chose de souriant, de câlin et d'étrangement ému dans la voix, il poursuivit :

« Et s'il gagnait la croix! Ah! il en est capable! je le connais. Hein! c'est là que vous serez fière de vous promener avec lui, quand il aura le petit ruban rouge à sa boutonnière!

« Le bedit ruban rouche », prononçait le brave alsacien.

Ce fut pour ma bonne mère comme un exemple qui lui redonna du courage.

Vers la fin du dîner, mon père questionna Aschuler au sujet de l'Alsace et notamment de Strasbourg.

Chaque fois qu'on l'entretenait de sa ville natale, le père Jean s'échauffait; en ces circonstances pénibles, il ne tarit point. Il nous dépeignit la cité, les faubourgs, les champs, nous parla des fêtes; puis, dans son enthousiasme, il s'écria :

« Jamais les Prussiens n'arriveront jusqu'à Strasbourg; si pourtant ils mettaient le siège devant cette ville, Strasbourg il les repoussera, il les tuera jusqu'au dernier. Jamais ils ne prendront Strasbourg! *chamais*, vous m'entendez. »

Et, en articulant ces paroles, ses yeux flamboyaient, les nerfs de son cou se tendaient, il serrait les poings avec une énergie étonnante, comme dans une grande colère.

Il se calma, pourtant; son regard s'adoucit, devint vague, erra un instant au loin, bien loin; et, pris subitement d'une nostalgie qui mouillait ses cils roux, Aschuler poursuivit lentement :

« Oui, c'est beau, Strasbourg! c'est bien beau! Voilà trente-cinq ans que j'y « suis pas été!... » Ha! je voudrais bien, avant de mourir, revoir mon pays, avec la petite maison où mes parents sont morts et où je suis né; et puis la cathédrale, et puis les champs et tout.... Si monsieur voulait, l'année prochaine j'irais passer deux ou trois jours dans mon pays; je serais bien content, monsieur Gridennes, bien content. »

Nous étions très touchés par les sentiments qu'exprimait en mauvais français le bon Aschuler; et mes parents promirent de lui donner, l'année suivante, la permission qu'il demandait.

Nous nous préparions à sortir de table, lorsque Faget, le contremaître de la fonderie de mon père, se présenta pour demander des renseignements au sujet des affaires de la maison.

Il était accompagné de son fils, un apprenti ciseleur, garçon de mon âge, très intelligent et plein d'entrain.

Nous avions joué jadis ensemble; il me marquait beaucoup de sympathie et un certain respect, m'appelant « Monsieur Fernand », alors que je lui disais : Jules, tout court.

Pendant que son père s'entretenait avec le mien, nous échangeâmes quelques paroles à mi-voix, près de la fenêtre.

« Monsieur Fernand, me dit-il gaiement, la guerre est déclarée! chic! chic! »

Et, pour manifester son contentement, il secouait vivement la main droite, en faisant claquer l'index contre le médium.

« C'est cela qui te rend si joyeux, lui répliquai-je.

— Hé oui, parbleu! les Prussiens, on va leur tailler des croupières, que ça leur ira comme un gant; et s'ils veulent un complet, ils l'auront sur mesure par-dessus le marché, un complet qui ne fera pas un pli dans les entournures, je vous le garantis.

— En es-tu certain?

— Absolument; papa l'a dit. On va leur prendre tout le Rhin, autrement dit, les *érhinter*. »

Et, satisfait de son mot, il poursuivit :

« Vous comprenez, les *érhinter*, avec ou sans *h*, à la volonté du preneur. »

Je souriais de la confiance de Jules et de son amusant bagout.

Je lui demandai :

« Qu'est-ce que tu penses faire?

— Je ne sais pas encore; mais je le ferai sûrement; je ne resterai pas chez moi quand les autres vont à la promenade. Pas si bête! je veux me ballader aussi, moi. D'abord, je m'incorpore tout entier dans la garde nationale; ma tête en est déjà; le reste viendra ensuite; voyez plutôt. »

Et il sortit de dessous son bras un képi neuf dont il se coiffa.

« J'ai l'air d'un général; pas vrai? Et on se battra comme un lion. Puis, lorsque nous aurons enlevé aux Allemands leurs royaumes et leurs duchés, nous signerons la paix; et comme nous aurons donné à la France de vastes territoires, nous nous payerons un jour de campo... formio. On fermera les boutiques, les magasins, les écoles, les ateliers, les administrations, les usines, les échoppes, toutes les boîtes où l'on travaille, petites ou grandes, et l'on écrira dessus : « Fermé pour cause d'agrandissement!... » Naturellement, puisque la France se sera agrandie. Quant aux Prussiens, ils fermeront, eux aussi, mais... « pour cause de réparations ». Ah! je leur conseille de numéroter leurs os... leurs eaux du Rhin! »

A ce moment, Faget, qui avait terminé avec mon père, interpella son fils.

« Tu viens, mon gros !

— Oui, p'pa. »

Je regrettais cette interruption, car Jules aurait pu bavarder sur ce ton plaisant durant une heure, sans épuiser sa verve faubourienne et bon enfant.

« Allons, pensai-je, en le quittant, en voilà un avec lequel on ne s'ennuiera pas ! »

Lorsqu'ils furent partis, mon père prononça :

« C'est un bien brave et bien honnête homme que Faget, mais un rêveur, un utopiste. Il prétend avoir trouvé le principe d'une machine infernale capable de détruire tout un corps d'armée en quarante-trois secondes, pas une de plus. Il doit me montrer ses plans ; je serais curieux de les voir. »

Nous passâmes au salon ; je ne trouvai pas encore l'occasion de causer seul avec mon père. Toute réflexion faite, mon but maintenant était d'obtenir, de lui d'abord, l'autorisation de m'engager. Il se chargerait ensuite d'apprendre doucement la nouvelle à ma mère et de la préparer petit à petit à mon départ. Je résolus donc d'entretenir mon père le lendemain matin.

Nous nous couchâmes vers onze heures ; j'eus beaucoup de peine à m'endormir.

Durant la nuit, mes inquiétudes se mêlèrent à mes espérances ; mon esprit fut ballotté entre des rêves de victoires et des cauchemars de défaites.

Lorsque je m'éveillai, le soleil qui montait au-dessus des maisons, derrière le Val-de-Grâce, incendiait ma chambre. Dans la rue, sur le pavé, un escadron de cuirassiers passait. Personne n'était levé, sauf mon père, accoutumé à travailler dès l'aube.

« C'est le moment de lui parler », me dis-je avec un soupir.

Tout en m'habillant, j'eus la conviction que de très mauvais jours s'annonçaient pour nous et que j'étais appelé à jouer un rôle dans les événements.

« Eh bien! pensai-je, debout devant la glace, si un devoir s'impose à moi, je le remplirai, quelque dur qu'il soit! »

CHAPITRE III

UNE CONSCIENCE QU'ON TORTURE ET UN CŒUR QU'ON DÉCHIRE

Dès que je fus prêt, je courus frapper à la porte du cabinet de mon père. Le cœur me battait avec violence, car j'allais accomplir une de ces actions qui peuvent avoir une importance décisive dans notre vie.

Une fois entré, je voulus parler, mais je ne savais comment aborder la question.

Mon père vit mon embarras; alors il me demanda :

« Qu'y a-t-il, mon enfant?

— Il y a, répondis-je, très ému, que je crains de vous avoir mécontenté.

— En quoi donc? » fit-il, me regardant d'un air surpris, un peu sévère.

Je le lui expliquai.

« Voici : J'ai compris, comme vous, que la France a besoin de toutes les forces dont elle dispose pour soutenir la guerre contre l'Allemagne; et... j'ai songé à m'engager.

— A t'engager!... » reprit-il; et un sursaut le redressa dans son fauteuil.

Il y eut un instant de silence; le visage de mon père s'illumina d'abord d'un rayon d'orgueil. Au fond, il m'approuvait certainement, il était même fier de moi.

Mais bientôt un pli douloureux fronça ses sourcils; l'affection paternelle s'inquiétait, prenait le dessus.

« Fernand, ce n'est pas sérieux?

— Si, mon père, c'est très sérieux.

— Tu es trop jeune!

— Bast! je suis fort et bien portant; deux collégiens comme moi vaudront bien un soldat.

— Tu ne t'imagines pas, reprit-il, ce que c'est que la guerre; à quelles fatigues énormes tu t'exposerais. La campagne peut durer jusqu'à l'hiver; tu ne résisteras pas aux longues marches, aux nuits passées dehors, sous la neige.

— Je vous assure que j'endurerai les fatigues aussi bien qu'un autre. D'ailleurs, il y a des enfants moins âgés que moi qui ont porté les armes.

— Je le sais! » répliqua-t-il, hésitant et impatienté.

Il luttait contre lui-même, avec la peur de céder; et, se sentant faiblir, il fit un effort énergique et déclara sur un ton très décidé :

« Non, non, je ne veux pas! ne me parle plus de cela, Fernand..., je t'en prie! »

Je songeai à mon serment contracté en présence de mes camarades, et je poursuivis :

« C'est que... voilà!... j'ai promis!

— Promis!... quoi?... à qui? »

Alors je racontai la scène de la veille, la promenade dans la cour, l'enthousiasme, le serment fait, sur l'honneur, de s'engager, malgré l'opposition des parents.

Mon père s'étonna, resta perplexe une seconde; puis, comme s'il eût trouvé subitement l'argument suprême et décisif, il s'écria :

« Malheureux! tu n'as donc pas pensé à ta mère?...

— Si, j'y ai pensé; je suppose bien qu'elle ressentira beaucoup de chagrin; mais les mères auront peut-être moins à souffrir du départ de leurs enfants qu'elles n'auraient à souffrir d'une invasion qui résulterait de l'indifférence du pays devant l'ennemi. N'est-ce pas pour les défendre, et parce que nous les aimons, que nous voulons partir?... »

Il marchait, maintenant, à grands pas dans la pièce, soucieux et satisfait à la fois de me voir dans ces idées. Il s'arrêta devant moi et me dit :

« Et qui donc restera avec elle, pour la consoler, pour la protéger, peut-être, quand je ne serai plus ici? Car enfin, je n'ai que quarante-deux ans, moi; je vais être appelé, j'y compte. Ce sera une grosse douleur pour elle; et tu veux que cette douleur, elle l'éprouve

4

deux fois; tu veux qu'elle ait à se lamenter doublement, sur l'époux et sur le fils!... »

Ces raisons me touchaient, certes, jusqu'au fond du cœur; mais je revenais toujours à ma parole donnée, et je disais :

« Qu'est-ce que mes amis penseront de moi?

— Ils penseront ce qu'ils voudront; tu n'es pas encore le maître de tes actions; d'ailleurs, il est inutile que tu retournes au collège; les examens sont passés; les vacances commencent dans huit jours; tu ne les reverras donc plus.

— Je peux les rencontrer dans l'existence! m'écriai-je, me trouver même en relations d'affaires un jour avec eux! Alors, ils se souviendront, et ils n'auront que du mépris pour moi; à leurs yeux, je serai le fanfaron qui a eu peur, le monsieur qui n'a pas de parole, le soldat qui a déserté. Ils raconteront cette aventure à tout le monde; ce sera la tache de ma jeunesse, le remords de toute ma vie! Ah! mon père, y songez-vous? et voulez-vous donc que j'aie honte de moi-même? »

Alors mon père me serra dans ses bras et s'écria :

« Non, mon enfant, je ne veux pas que tu aies honte de toi-même; je veux que tu sois un patriote, un brave, un homme honnête et irréprochable; et j'approuve ce que tu as fait, et je suis fier de toi, et je te félicite! Mais c'est ta mère, ta pauvre mère qui m'inquiète.

— Ne pourriez-vous pas la préparer à ce départ? demandai-je.

— Il n'y a qu'un moyen, répondit mon père, c'est d'attendre que les événements soient plus avancés. Quand elle verra que tout le monde court à la frontière, quand elle comprendra mieux les obligations imposées à chacun, lorsque enfin elle se sera habituée peu à peu à l'idée des sacrifices nécessaires, alors nous lui parlerons de ton projet. Et tu pourras, quoique n'étant pas des premiers, te conduire aussi bien que les autres et accomplir ton devoir de Français. »

Je sentis que je devais faire quelques concessions et que je n'obtiendrais pas davantage; je dis à mon père :

« Eh bien! c'est entendu. »

Et comme ses yeux brillaient d'une émotion contenue, je me jetai à son cou, en suppliant :

« Surtout, ne me faites pas trop languir. »

Il me le promit. Puis, pour que je n'aie pas d'explications à donner à mes camarades, et sans doute pour éviter de ma part un coup de tête précipité qui aurait pu causer une trop vive douleur à ma mère, il décida que je ne retournerais pas au collège.

Le jour même, il chercha à me distraire; il m'emmena à son magasin d'objets d'art situé au premier étage d'une maison de la place de la Bourse.

Là étaient exposés aux regards des visiteurs des statuettes, des groupes en bronze, œuvres d'artistes connus ou de jeunes sculpteurs dont le talent commençait à s'affirmer.

Tout cela s'alignait sur des tables, des piédestaux et des socles en chêne, dans une espèce de grand salon clair tendu d'étoffe rouge.

Je me rappelle qu'enfant j'éprouvais un plaisir extrême à me promener au milieu de ces personnages, fixés dans l'immobilité du métal et qui, pourtant, semblaient si bien vivre. C'étaient des camarades pour moi, de vrais amis que j'affectionnais. J'avais la permission de leur conter des histoires, de les mêler à mes jeux, à la condition de n'y point toucher. Et lorsqu'un acheteur emportait un de mes préférés, je pleurais en cachette, comme au départ d'un compagnon qui vous quitte pour toujours.

Il y avait quelque temps que je n'étais entré dans le magasin; en revoyant cette petite famille d'autrefois, les souvenirs d'enfance me revinrent en foule; une sorte de griserie très douce hallucina mon esprit.

Je m'arrêtai une minute devant chacun d'eux pour renouer connaissance; et les conversations que je leur tenais quand j'avais six ans me remontaient instinctivement aux lèvres.

Lorsque j'eus fini ma tournée, je vins m'asseoir à

une table, et de longs soupirs soulevèrent ma poitrine; alors, pendant que mon père travaillait à son bureau, je me mis à faire des croquis, pour tuer le temps.

Tous ces petits bonshommes de bronze, ces enfants, ces déesses, ces guerriers, ces fortunes me parurent inquiets et tristes comme moi.

Il me sembla même qu'ils s'animaient peu à peu, qu'ils me parlaient de la guerre, qu'ils manifestaient eux aussi le désir de partir, mais que quelqu'un les empêchait de se mouvoir, les forçait à attendre l'heure.

Je copiais un jeune athlète gaulois qui, debout, le bras gauche armé du bouclier, tirait son glaive.

Et tout à coup, à travers ma rêverie, je crus entendre mon modèle de bronze prononcer lentement, avec cette voix presque imperceptible qui, parfois, vient, nous ne savons comment, des choses qui nous environnent :

« Un jour, bientôt, j'irai me battre. »

Et tous les autres répétèrent :

« Oui, oui, nous irons nous battre, nous irons tous! »

Je ne me doutais pas alors que ces singulières paroles, perçues par mon esprit bien plus que par mes oreilles, exprimaient un engagement qui, comme nous le verrons, fut scrupuleusement tenu!...

Durant une semaine, je sortis avec mon père; un matin il m'emmena à la fonderie.

Elle se trouvait à Saint-Cloud, dans une propriété où nous passions mes deux mois de vacances, quand nous n'allions pas à la mer. Elle était installée au bout du jardin, derrière la maison, sous un vaste hangar.

Le soir, on apercevait de loin, dans l'ombre, les orifices incandescents des fourneaux ; trois trous disposés comme deux yeux et une bouche. On eût dit des monstres fantastiques dévorés par un feu intérieur. Souvent leur bouche s'ouvrait et du gosier pourpre sortait une longue coulée de lave rouge étincelante que des hommes noirs recueillaient à l'aide de creusets et qu'ils vidaient dans les moules des statuettes. Un atelier d'ajustage et de ciselure touchait à la fonderie.

Cette fois-là, les ouvriers, une vingtaine environ, se réunissaient pour dire adieu aux camarades qui partaient le lendemain ; et mon père leur avait donné rendez-vous, afin de leur souhaiter bonne chance.

Charles Aschuler, le fils du père Jean, était avec eux ; c'était un grand garçon fort, un peu blond, à l'air honnête et doux.

Ils vinrent boire dans la salle à manger ; la plupart, anciens soldats, portaient déjà le képi et le pantalon garance. Très enthousiastes, ils manifestaient une grande confiance et se promettaient d'accomplir des prouesses.

Quand ils eurent trinqué et qu'ils furent sur le point

de se séparer, ils jetèrent un dernier coup d'œil ému à la fonderie, que certains d'entre eux ne reverraient peut-être plus jamais. Et l'on sentait qu'ils laissaient là quelque chose d'eux-mêmes; ils éprouvaient en ce moment un chagrin visible, à quitter ces fourneaux, ces outils, et le bon travail habituel et réglé qui faisait vivre leur famille.

Qui donc, maintenant, nourrirait la femme et les enfants? Enfin, à la grâce de Dieu! Il fallait bien aussi, ces êtres chers, les défendre contre les envahisseurs.

Nous rentrâmes à Paris, avec Charles Aschuler; et, le lendemain, il se passa à la maison une scène pénible, dont je garderai le souvenir éternellement.

Ce jour-là, des régiments se rendaient à la gare de l'Est. Charles Aschuler, convoqué à la caserne de Lourcine, avait déjeuné avec nous; et, son petit paquet à la main, il s'apprêtait à prendre congé.

Le père Jean, très ému, mais digne et solennel, fixait son fils d'un regard ferme, regard de père, dans lequel l'amour inquiet se mêlait à de la fierté heureuse. Il lui faisait une foule de recommandations et lui répétait pour la dixième fois :

« Charles, mon cher enfant, tu te battras comme un lion, n'est-ce pas? et tu leur flanqueras une bonne pile, hein? »

Annette, suffoquée, les yeux rouges, la figure toute

décomposée par la douleur, pleurait à grands flots de larmes, sans pouvoir prononcer une parole. Et Charles essayait en vain de la consoler, se tenait près d'elle plus affecté par le chagrin de sa fiancée que par la perspective des périls de la guerre.

L'heure étant venue, les mains se serrèrent et le père Jean, suivi d'Annette qui voulut conduire son futur jusqu'à la caserne, descendit avec son fils.

Par la fenêtre ouverte, nous entendions tous les bruits du dehors; le temps était chaud, le ciel très pur; et des échos de clairons, des piétinements de troupes au loin, tout ce brouhaha d'une ville qui se prépare à la guerre arrivait jusqu'à nous, nous secouait d'une vive émotion patriotique.

Et malgré moi, je ne cessai de songer à mes trois camarades de collège; je me demandais ce qu'ils pensaient de mon silence depuis huit jours et ce qu'ils avaient fait; et ma plus grande crainte était de les rencontrer pendant mes sorties avant d'avoir tenu mon serment.

Mais des tambours se mirent à battre; mon père et moi, nous nous approchâmes de la fenêtre, et nous aperçûmes, sur notre droite, une foule bruyante qui envahissait la rue, en chantant la *Marseillaise* : c'étaient des soldats et des volontaires en civils; chacun portant sa valise ou des effets enveloppés dans une

serviette. Des amis, des parents ou de simples curieux les accompagnaient. Presque tous se montraient vaillants; mais il y avait çà et là des hommes graves et des femmes affligées, dont les yeux disaient l'anxiété muette. Je remarquai parmi les engagés beaucoup de jeunes gens : ils avaient l'air décidé et satisfait. Je me dis : « Je devrais être au milieu d'eux »; et je m'en voulus presque de ne pas avoir résisté à mon père : « Enfin, pensai-je, mon heure viendra bientôt. »

Pendant que je me livrais à ces réflexions, un coup de sonnette retentit à notre porte et me frappa en pleine poitrine comme un pressentiment vague.

Annette, ni Aschuler n'étant là, j'allai ouvrir moi-même, et je me trouvai en face de trois jeunes soldats.

C'étaient Dorval, Verriez et Loubin!

J'avais peine à les remettre sous leur uniforme neuf qu'ils portaient avec une certaine crânerie: ils se tenaient très droits, fiers et contents, pareils à de vrais troupiers. Et ils me parurent tout transformés. Je découvris subitement sur leur figure des traits mâles que je ne leur connaissais pas encore. Je les avais laissés collégiens comme moi quelques jours auparavant, je les retrouvais hommes dans la complète énergie du mot.

Alors je me sentis petit devant eux, et une angoisse

terrible traversa mon cœur, tandis que la honte me brûlait le visage.

D'un geste timide je leur indiquai le salon, mais ils restèrent dans l'antichambre.

« Eh bien, quoi donc! articula Dorval d'un ton rude: on ne t'a pas vu depuis l'autre fois. Qu'est-ce que ça signifie? Tu t'es engagé, je pense? Es-tu prêt? nous partons... »

Je balbutiai quelques mots très timides :

« C'est que... voilà... mon père... exige que j'attende quelque temps.

— Ah! ce n'est pas fait... » jeta Dorval avec un sourire ironique.

Puis, se retournant vers les autres, il ajouta :

« Qu'est-ce que je vous disais?

— Mon père non plus ne voulait pas, fit à son tour Verriez; j'ai tant insisté qu'il a fini par consentir.

— C'est à cause de ma mère, repris-je faiblement.

— Ma mère à moi, a pleuré, dit Loubin; elle ne sera pas la seule à verser des larmes, la pauvre femme. Je lui ai dit que je me sauverais plutôt, parce que j'avais juré.

— Je vous assure, continuai-je, que j'ai employé tous les moyens; prochainement je reviendrai à la charge.... Il est convenu, qu'avant peu... d'ici la fin du mois.... »

Dorval m'interrompit :

« Allons donc, c'est de la comédie; avoue franchement que le courage te manque.

— Oui, oui, répétèrent les deux autres, tu as peur.

— Peur! moi! m'écriai-je, oh! ne dites pas cela! Un jour, je vous prouverai que je suis brave, vous verrez. »

A ce mot, ils se mirent à ricaner tous les trois en répétant :

« Un jour, ah! oui! un jour... ou l'autre. »

Puis Dorval, qui s'apprêtait à sortir, me fixa d'un regard lourd de mépris, et prononca :

« Toi, tu ne nous prouveras jamais qu'une chose : c'est que tu es un capon, entends-tu! Et tous ceux du lycée le sauront; et quand l'un de nous te rencontrera, il te le dira bien en face, comme je te le dis en ce moment. »

Et les deux autres répétèrent :

« Oui, tu es un capon! un capon!

— C'est une infamie! articulai-je désespéré, c'est une infamie! »

Ils se retiraient, et je tentais en vain de les retenir.

« Attendez, suppliai-je, j'appelle mon père; il vous expliquera... et puis je vous accompagnerai... Tenez, je pars, là; je m'en vais avec vous, tout de suite, le

temps de faire mes adieux. Attendez-moi, attendez-moi! »

Mais ils s'en allaient; ils avaient gagné le palier, se souciant fort peu, sans doute, de voir mon père; et, tout en descendant les étages, ils me jetaient d'en bas ces mots qui m'atteignaient au front comme des pierres :

« Capon! capon! capon! »

Je rentrai, fou de désespoir. Dans l'antichambre, mon père, que le bruit de la dispute avait attiré, me demanda :

« Qu'est-ce que c'est? »

Nous pénétrâmes dans le salon où ma mère arrivait en même temps que nous, anxieuse des quelques mots qu'elle avait entendus.

« Ce sont eux, m'écriai-je devant elle, mes trois camarades de Saint-Louis. Ils ont tenu leur parole! Ils partent, et ils venaient me chercher. Alors, ils m'ont dit que j'avais peur! Ils m'ont fait honte! ils m'ont appelé capon! Ah! quel affront! je m'en souviendrai toute ma vie : aussi, je me sauve : je vais les rejoindre, personne ne m'arrêtera. »

Mon père se taisait, regardant ma mère pour voir l'effet produit en elle par mes paroles; je le sentais disposé à céder.

Et ma pauvre mère me fixait, les yeux agrandis,

II



« TU ES UN CAPON, ENTENDS-TU ? » (P 35)

bouleversée tout à coup par la révélation de mon projet.

« Tu veux t'engager! Tu es fou!

— Je l'ai juré à mes camarades, repris-je, il le faut, sans quoi je serais un lâche; et vous ne supporteriez pas que votre fils fût un lâche.

— Tu ne m'aimes donc pas, Fernand! Tu veux donc me tuer? »

Puis, se tournant vers mon père, elle poursuivit :

« Louis, voyons, parle, toi... dis-lui!... Tu n'y consens point, je suppose?... »

Mon père répondit, un peu mollement :

« Je lui ai fait mes observations.

— Ça ne suffit pas, il faut le lui défendre formellement. Ah! tu y consens, je le vois, tu y consens! Mon Dieu, que je suis malheureuse! »

Elle se mit à pleurer. Comprenant que tout dépendait maintenant d'elle, je tentai de la gagner par la douceur.

« Songez, lui dis-je, que si j'avais quatre ans de plus, la loi m'appellerait sous les drapeaux; il faudrait bien que je parte malgré vos larmes. Aujourd'hui, il y a une question d'honneur qui pèserait sur ma vie, et j'en aurais un éternel remords. Vous-même, vous rougiriez de moi; cela ne se doit pas. Et puis tout le monde ne périt pas à la guerre : beaucoup en revien-

nent. A mon retour, je vous raconterai mes exploits; vous serez fière de votre fils, et vous m'aimerez encore plus, si c'est possible. »

Elle avait passé son bras autour de mon cou et me serrait contre elle, énervée, en pleurs.

« Non, non, disait-elle, je ne veux point, je te le défends; ne me quitte pas, mon enfant, j'en mourrais de chagrin. Oh! je t'en supplie! à tes genoux... »

J'étais désolé d'affliger ma mère ainsi; et mon cœur saignait de sa peine, mais il me semblait que c'était là une conséquence des devoirs terribles qui parfois s'imposent.

Pourtant, devant son excitation croissante, mon père me souffla tout bas :

« N'insiste plus, en voilà assez pour aujourd'hui; demain, nous verrons. »

Alors j'eus l'air de me laisser ébranler un peu, de céder à demi. Mais elle voulait obtenir de moi une promesse formelle.

« Jure-moi que tu ne t'engageras pas; jure-le moi sur ce qu'il y a de plus sacré.

— Non, lui répondis-je, navré; je ne le peux pas; je ne peux pas jurer ici de ne pas faire une chose, quand, ailleurs, j'ai juré solennellement de la faire. »

Je marchais dans le salon, très perplexe; elle me suivait pas à pas, répétant :

« Jure-le moi, Fernand, jure-le moi, je t'en supplie. »

Je refusais toujours, cherchant à mettre fin à cette scène pénible par une sortie précipitée. Je posais la main sur le bouton de la porte, lorsqu'il me sembla que la voix de ma mère changeait de ton, devenait rauque et saccadée.

Désespérée, elle disait, se parlant à elle-même :

« Oh! la guerre! la guerre! Quel crime épouvantable! Comme si c'était nécessaire! Elle nous prend nos maris, nos enfants, tout ce que nous avons de plus cher! Eh bien, moi, je me révolte; je ne veux pas! je ne veux pas! »

L'intonation devenait de plus en plus aiguë; je me retournai; ma mère, très pâle, levait, en parlant, ses mains qui tremblaient. Tout à coup, elle jeta un cri perçant et tomba à la renverse.

Nous nous précipitâmes pour la recevoir dans nos bras, et nous l'étendîmes sur le canapé.

« Malheureux enfant! fit mon père. Vite un médecin! »

Je m'élançai dehors; et, quand je rentrai, précédant le médecin de quelques minutes, ma mère revenait à elle.

J'allai l'embrasser; alors elle me saisit par le cou, à deux bras et pleura longtemps sur mes joues, suffoquée, sans pouvoir articuler une parole.

Quand le docteur arriva, je m'éloignai. Il dit que l'indisposition était due à une surexcitation nerveuse, mais qu'elle n'aurait pas de suite grave, si l'on évitait les émotions. Il ordonna des calmants, la campagne et un mois de repos.

Dès qu'il fut dehors, mon père m'appela; ma mère refusa de se coucher; on l'installa avec des oreillers sur la chaise longue, et je m'assis à côté d'elle. Elle était très lasse; elle me prit la main pour m'empêcher de sortir et s'endormit d'un sommeil agité. Souvent, elle se réveillait en sursaut, comme d'un cauchemar, l'air inquiet, l'œil effaré, à l'idée que je pouvais ne plus être là; alors, tout de suite, ses doigts pressaient les miens, sa tête se penchait vers moi, et à ma vue son regard tranquillisé s'attendrissait, puis se portait sur Henriette qui dormait dans son berceau, près de nous.

La fenêtre était ouverte; une chaleur intense montait dans l'air lourd; du quartier latin nous arrivaient les clameurs assourdies de la foule qui chantait la *Marseillaise* et criait : « A Berlin! A Berlin! »

CHAPITRE IV

ANGOISSES DIVERSES

Le lendemain, ma mère se sentait mieux; mais elle avait une grande lassitude; et, par instants, elle poussait de gros soupirs, comme un enfant qui a longuement pleuré.

Mon père m'annonça qu'il allait nous conduire au Crotoy pour quelques semaines.

Sur un geste de déception qui m'échappa à cette nouvelle, il ajouta :

« Surtout ne parle pas d'engagement; il faut d'abord que ta mère se remette. La guerre ne fait que commencer; à votre retour il sera temps encore de te produire; à ce moment-là tu agiras si tu veux. Je trouverai moyen, sans que ta mère en souffre trop, de donner satisfaction à tes sentiments patriotiques, qui t'honorent et que je respecte. Et tu feras ton devoir, comme les autres.

— Vous me le promettez? interrompis-je.

— Je te le promets, mais à une condition.

— Dites, mon père!

— Tu vas être seul avec ta mère là-bas; je te la confie. Tu vois combien elle est nerveuse; le médecin m'a averti que présentement un coup de tête de toi peut la rendre très malade, lui être fatal, même. Tu tiens en quelque sorte sa santé entre tes mains, je dirais presque sa vie. Évite donc tout ce qui lui causerait de la peine ou de la contrariété. Par conséquent, aucune allusion à ton désir de t'engager; aie l'air d'avoir renoncé à ce projet, pour qu'elle soit tranquille. Quand tu reviendras, elle sera plus forte; nous recauserons de cela; et, je te le répète, je m'arrangerai pour que tes intentions se réalisent et que, si jamais tu rencontres tes camarades, tu n'aies pas à rougir devant eux.

J'aimais trop ma mère pour ne pas consentir à ce délai, puisqu'il y allait de son existence.

Je sautai au cou de mon père pour le remercier et je lui dis :

« C'est entendu, comptez sur moi.... »

Quarante-huit heures plus tard, nous étions au Crotoy.

Mon père nous installa dans un chalet; puis il revint à Paris, où des intérêts urgents l'obligeaient à rester avec Aschuler.

Et nous passâmes là six longues semaines du-

rant lesquelles j'éprouvais d'inexprimables angoisses en me voyant condamné, devant la marche envahissante de l'ennemi, à une inaction qui me rendait honteux et me mettait la rage dans le sang.

Chaque matin, avec l'entêtement de l'espoir, je courais aux nouvelles chez le libraire et à la mairie où l'on affichait quotidiennement les dépêches. J'en revenais le plus souvent le cœur brisé par l'annonce d'une défaite et la douloureuse constatation que les Prussiens s'avançaient vers Paris, méthodiquement, comme une tache maudite qui s'étend toujours.

Mais dans ces luttes acharnées, nous ne succombions que devant la supériorité du nombre; et des prodiges de vaillance furent accomplis par nos troupes, formées la plupart du temps avec précipitation, et inaccoutumées au dur métier de la guerre.

Annette, très inquiète, suivait les péripéties du régiment de Charles, le 9e cuirassiers. Un jour elle apprit qu'à la bataille de Reichshoffen, ce régiment avait été détruit dans la charge héroïque qu'il exécuta par trois fois à travers les masses ennemies.

La pauvre fille s'affala sur une chaise, hébétée de douleur, gémissant : « Il est mort! Il est mort! »

Pour avoir une certitude, je demandai à mon père de tenter des démarches, afin de savoir ce que le brave garçon était devenu.

Mon père me répondit par une lettre dans laquelle il écrivait : « Le père Jean a reçu un avis du ministère de la guerre. On n'a pas retrouvé le corps de son fils, mais cela ne signifie rien; les cadavres étaient si nombreux qu'il a fallu les enterrer pêle-mêle, sans prendre le temps de dresser les actes de décès. Charles est donc bien mort. D'ailleurs un de ses camarades, qui a survécu à l'horrible hécatombe, a déclaré avoir vu Charles déjà blessé, perdant beaucoup de sang, recevoir un coup de sabre sur la tête et rouler sous les pieds des chevaux.

« Le vieil Aschuler, disait encore mon père, est profondément affecté; mais il demeure stoïque. Il murmure constamment : — « Mort, tout de suite, au commencement, c'est triste! Ah! il a dû bien se battre! » Il reste l'œil fixe et sec, l'air stupide, poussant par moments de formidables soupirs qui se prolongent et s'éteignent dans une plainte sourde. »

Annette éplorée prit le deuil, jurant qu'elle ne se marierait pas; qu'elle conserverait éternellement intact le souvenir de son fiancé.

Sa douleur émut le pays. Dans les rues du Crotoy, quand elle passait habillée de noir, les paupières rouges, les yeux brillants de larmes et doucement hagards, la tête songeuse, inclinée sur la poitrine, chacun la contemplait avec compassion, et l'on disait :

« C'est la fiancée du cuirassier de Reichshoffen! »

Lorsque se produisit le foudroyant désastre de Sedan, où une armée de cent mille Français fut cernée par deux cent quarante mille Prussiens, et emmenée prisonnière en Allemagne, je ne pus retenir un cri de douleur; et je me dis à moi-même :

« Cette fois, il faut que je parte!

Et j'écrivis à mon père une lettre le suppliant de me laisser rentrer seul.

« Il me semble, lui disais-je, qu'une seconde mère, plus malheureuse que la première, me reproche mon inertie et m'appelle sans cesse. »

Il me répondit qu'il viendrait me chercher la semaine suivante.

J'avais envoyé également un mot à Jules Faget pour le prier de me donner des renseignements sur ce qui se passait à Paris.

Il m'adressa une longue lettre dans un style aussi imagé que sa conversation.

« Ici, me racontait-il, nous nous préparons à une défense... carabinée. Nos visiteurs seront reçus... à la porte. On leur offrira sur les bastions un festin, où il y aura des pruneaux et des bombes glacées. Après quoi, nous les reconduirons à coups de fourchettes à Berlin pour les faire trinquer là-bas une dernière fois à la santé des Français.

« Quant à papa, il travaille nuit et jour; il a inventé deux machines vraiment épatantes : un ballon dirigeable destiné à surveiller l'ennemi; puis un canon lançant des bombes infernales qui, en éclatant au milieu d'un corps d'armée, tueront cinq mille hommes d'un coup.

« Il se dépêche, pour terminer ses plans avant l'arrivée des Prussiens. Il ira voir prochainement le ministre de la guerre qui n'aura plus qu'à procéder à la construction des machines.

« Je dois vous aviser que plusieurs jeunes gens de notre âge parlent d'organiser une association de pupilles qui participeraient à la défense de Paris, en offrant leurs services à l'autorité militaire J'ai l'intention de m'en mettre. Voilà votre affaire. Dépêchez-vous de revenir; nous causerons de tout cela. »

Ce que je retins surtout de la lettre un peu naïve de Jules, ce fut ce projet d'une association de pupilles.

« Puisque ma mère, à aucun prix, ne veut que je m'engage, pensai-je, j'entrerai dans l'association des pupilles. De cette façon je ne quitterai pas ma famille, et je pourrai tout de même rendre quelques services. »

Mais un accident très grave vint, à quelques jours de là, jeter mon cœur dans une angoisse terrible.

C'était une après-midi, vers quatre heures; nous prenions notre bain habituel, pendant qu'Annette, tou-

jours très triste, amusait de son mieux ma sœur sur la plage.

Il y avait peu de monde; ma mère, qui commençait à nager, s'exerçait à quelques pas de moi.

Je la suivais des yeux en songeant à mes projets, quand une grosse vague de fond lui arriva en pleine poitrine au moment où elle voulait se redresser.

Elle eut le visage inondé, suffoqua, perdit pied, se débattit et disparut sous l'eau.

Je me précipitai vers elle; mais, encore novice en natation, je ne pus avancer assez vite; je la vis confusément revenir à la surface, la chevelure dénouée, les bras tendus, criant au secours.

J'activai mes mouvements, mêlant mes appels aux siens, balancé par les vagues qui me la montraient tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de moi. La distance qui me séparait d'elle diminuait à peine et le flot nous emportait tous les deux vers la haute mer.

Bientôt la fatigue me gagna; mais je luttais quand même, désespérément, tandis qu'une foule de réflexions me torturaient l'esprit.

Je me demandais avec angoisse si j'arriverais à temps pour la sauver, si j'aurais la force de la soutenir jusqu'à ce qu'on vînt à mon aide, si enfin, nous n'allions pas périr l'un et l'autre! J'entendais derrière moi des cris lointains; et, instinctivement, pour mesurer l'espace

qui nous séparait de nos sauveteurs, je tournai la tête, sans cesser de nager.

En une seconde, j'entrevis des gens que notre péril effrayait; ils s'agitaient comme dans un cauchemar; et ils me parurent au bout du monde.

Annette affolée se démenait sur la plage avec Henriette dans les bras, en criant : « Au secours! ils se noient là-bas! vite! vite!... »

Les promeneurs accouraient de toutes parts; des marins se précipitaient vers le rivage, avec des cordes, des bouées et sautaient dans une barque.

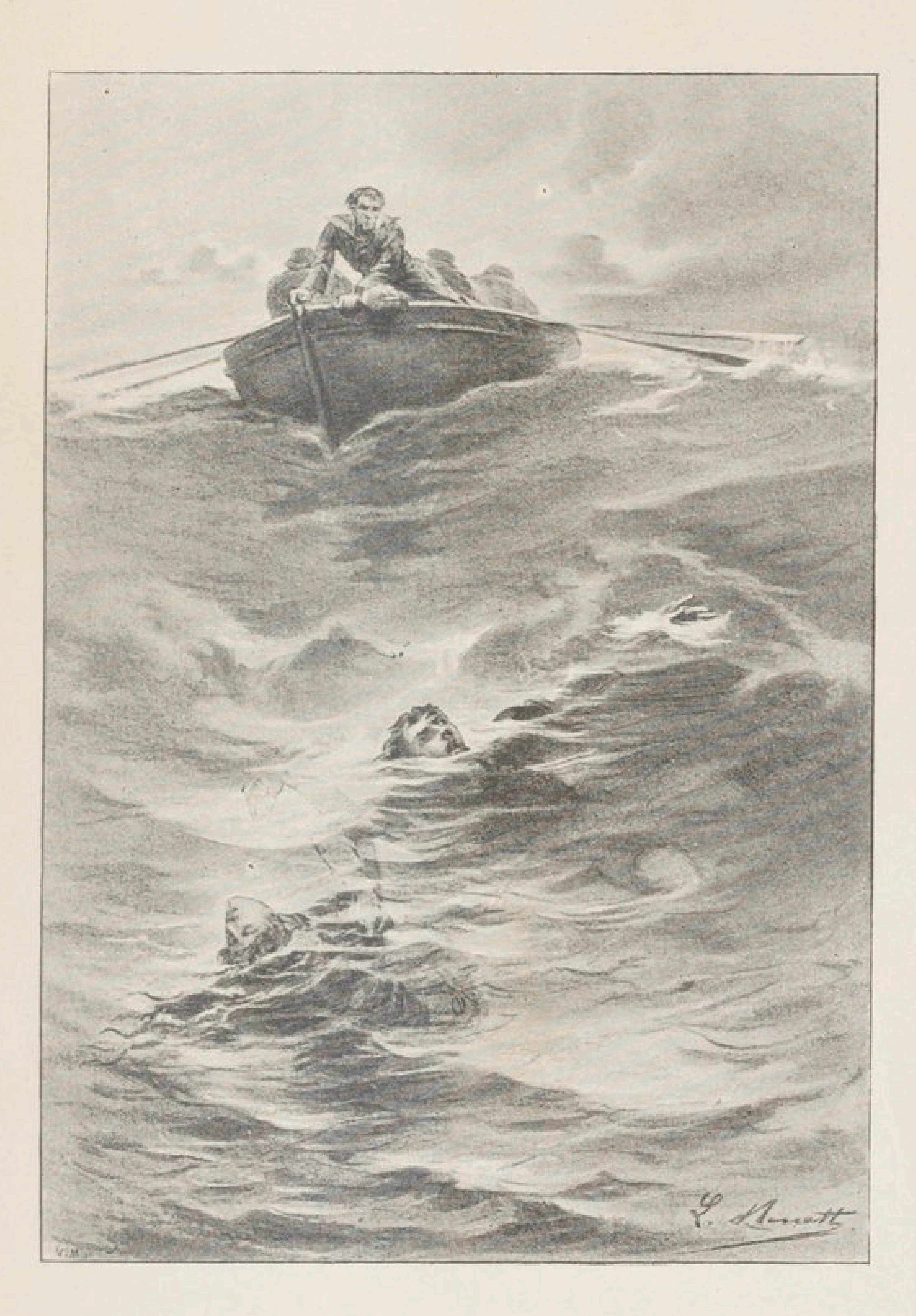
Alors, je repris courage; je calculais qu'il fallait bien trois minutes avant qu'ils fussent près de nous. Trois minutes, c'étaient trois siècles! d'ici là, ne sombrerions-nous pas?

Ma mère allait à la dérive maintenant, presque inerte; sa tête s'enfonçait, puis ressortait. Je me rapprochais d'elle, mais le reflux me la disputait, l'éloignait de moi chaque fois que je croyais la saisir — J'étais à bout d'énergie.

Enfin, je parvins à l'atteindre, à lui toucher le bras avec une main; alors mes doigts s'agrippèrent après elle au point de lui entrer dans la chair comme autant de crochets.

Je tentai de lui parler pour lui donner de la force; je haletais tellement qu'aucun mot ne sortait de ma

III



J'ÉTAIS A BOUT D'ÉNERGIE (P. 48)

bouche. Mes membres tremblaient, épuisés par des efforts surhumains. Une sorte de vertige me montait au cerveau; je m'évanouissais lentement; et pourtant je la serrais toujours, car je percevais derrière moi un clapotis de rames.

Tout à coup, l'eau m'envahit la figure : nous coulions à pic, comme dans une chute, au point que je me demandais si nous n'allions pas toucher le fond de la mer. En même temps, un bruit de cascade m'emplit les oreilles; et, en cette seconde terrible, une foule d'idées traversèrent mon esprit. Je pensai que nous étions perdus et je songeai à l'affliction de mon père apprenant la fin tragique de sa femme et de son fils.

Bientôt aux affres terribles de la suffocation, succéda une sorte d'anéantissement presque agréable de l'être; puis toute sensation s'éteignit en moi....

Après un certain temps dont je ne pus apprécier la durée, une chaleur grandissante emplit peu à peu mon corps, un souffle réconfortant pénétra dans mes poumons. Je soulevai mes paupières. J'étais couché dans mon lit. Un médecin me tenait le poignet dont les battements lui avaient annoncé un retour à la vie.

Tout d'abord, je ne comprenais pas: subitement la mémoire des faits me revint et une angoisse terrible me tortura le cœur. Je voulus parler; mais ma langue, que le docteur avait sans doute tirée hors de la

bouche pour faciliter l'entrée de l'air par la gorge, me cuisait. J'articulai pourtant avec effort :

« Ma mère!... Où est-elle?

— Votre mère va aussi bien que vous, répondit le docteur, ce ne sera rien.

— Dites-moi la vérité », insistai-je.

A ce moment, j'entendis une voix qui faiblement criait :

« Mon fils! mon enfant! je veux le voir!...

— Je veux voir ma mère », dis-je à mon tour, en essayant de m'asseoir.

Annette, un peu remise, m'apporta une robe de chambre dans laquelle on m'enveloppa, et, soutenu par le docteur, j'arrivai près de ma mère; elle me tint embrassé longuement sans pouvoir prononcer une parole. On m'installa à côté de son lit dans un fauteuil; et pendant des heures nous restâmes ainsi, sentant nos forces renaître, heureux de nous retrouver comme après une longue absence.

Mon père, prévenu par dépêche, était là le lendemain matin; il me pressa contre son cœur et, les yeux pleins de larmes de joie, il me dit :

« Tu as sauvé ta mère, mon Fernand; sans toi, j'étais veuf, j'étais désespéré pour toujours! »

A l'idée qu'il avait été sur le point de la perdre, ce fut entre eux deux comme une nouvelle affection

pleine de prévenances et de petits soins qui me touchaient.

Quant à moi, je me sentis grandi à leurs yeux. A partir de cet instant, en effet, je devins pour mon père un ami, une sorte de confident intime de ses craintes et de ses espérances, et, pour ma mère un protecteur sur lequel elle pouvait compter.

CHAPITRE V

VOYAGE ACCIDENTÉ

On était alors au 15 septembre; l'ennemi ne se trouvait plus qu'à quelques lieues de Paris; avant quatre ou cinq jours, il assiégerait la capitale; il ne serait plus possible d'entrer ni de sortir.

Mon père fut d'avis que ma mère demeurât au Crotoy avec Henriette. Du moins il le disait, mais je devinais bien qu'au fond il lui aurait été pénible de se séparer d'elle dans un pareil moment.

Ma mère aussitôt se récria; mon père lui dit :

« Mon devoir, tu le penses bien, est de rester à Paris.

— Et le mien, répliqua ma mère, de ne pas te quitter. »

Et comme elle ne voulait pas non plus s'éloigner de nous, elle poursuivit, énergique :

« Là où tu seras, je serai avec mes enfants! »

Il fut donc convenu que nous nous en retournerions immédiatement.

Le lendemain matin, l'express nous emportait à toute vitesse.

Nous allâmes d'une seule traite d'Abbeville à Amiens. Là, le train s'arrêta cinq minutes; et nous rencontrâmes des voyageurs qui arrivaient de Paris.

Alors, vite chacun descendit de son wagon et interrogea avidement les nouveaux venus, qui furent entourés, pris d'assaut.

La plupart de ces derniers donnaient des renseignements très vagues; mais d'autres, désirant paraître bien informés, se montraient affirmatifs ou grossissaient les faits.

« Ils sont à tel endroit, disaient-ils.

— On s'est battu à tel autre.

— Ils tirent sur les voyageurs.

— La voie est coupée.

— Tous les ponts ont sauté. »

Ce qui tourmenta vivement mon père, ce fut l'insistance que mirent quelques-uns à prétendre qu'on n'entrerait plus dans Paris et que nous ne dépasserions point Creil ou Chantilly. Il avait à Paris, où Aschuler nous attendait, ses capitaux et de gros intérêts; où irions-nous munis d'une somme insuffisante? Et puis, déjà inscrit sur les contrôles de la garde nationale, mon père tenait à être présent, à ne pas avoir l'air de déserter.

Il s'informa auprès de tout le monde; le chef de gare, lui-même, ne répondait de rien. Néanmoins le signal du départ fut donné; et personne ne put dire exactement où nous allions.

En temps ordinaire, le train aurait filé directement sur Paris; mais le service était désorganisé. Des mouvements de troupes se produisaient sur la ligne, et l'on nous garait de longs quarts d'heure, pour laisser la place à des régiments qui se dirigeaient vers la capitale, enfermés dans des wagons à bestiaux, où les soldats chantaient à tue-tête.

Des heures s'écoulèrent ainsi; à partir de Clermont, la marche du train devint absolument insupportable; il stationnait presque à chaque gare, parfois même en plein champ; on disait les Prussiens à quelques kilomètres seulement; le mécanicien craignait une surprise : un pont détruit par eux, la voie coupée, les rails enlevés; pour éviter un accident, il fallait avancer avec une extrême prudence et attendre les ordres.

Parfois, dans un arrêt trop long, au milieu de la campagne, des gens descendaient sur la voie et disaient :

« Ça y est, nous n'irons pas plus loin! »

Un coup de sifflet retentissait; les employés criaient : « En voiture! » — Alors chacun remontait à la hâte et l'on repartait.

Le train avait trois grandes heures de retard. En approchant de Creil, les précautions redoublèrent; des paysans prétendaient avoir vu des Prussiens dans les bois. Une anxiété profonde envahissait les voyageurs; nous pénétrions dans la zone dangereuse. Néanmoins nous allions quand même.

A ce moment, le soleil se couchait à notre droite dans un ciel doré; une douce fraîcheur nous apportait le parfum des mousses et des feuilles mortes. Les oiseaux se disputaient des gîtes sous les branches et leurs pépiements querelleurs emplissaient les frondaisons rougeoyantes des arbres. On entendait dans la çampagne le roulement des voitures de ferme qui passaient lentement sur les routes. Comme il eût été bon de se promener dans cette paix sereine du soir tombant!

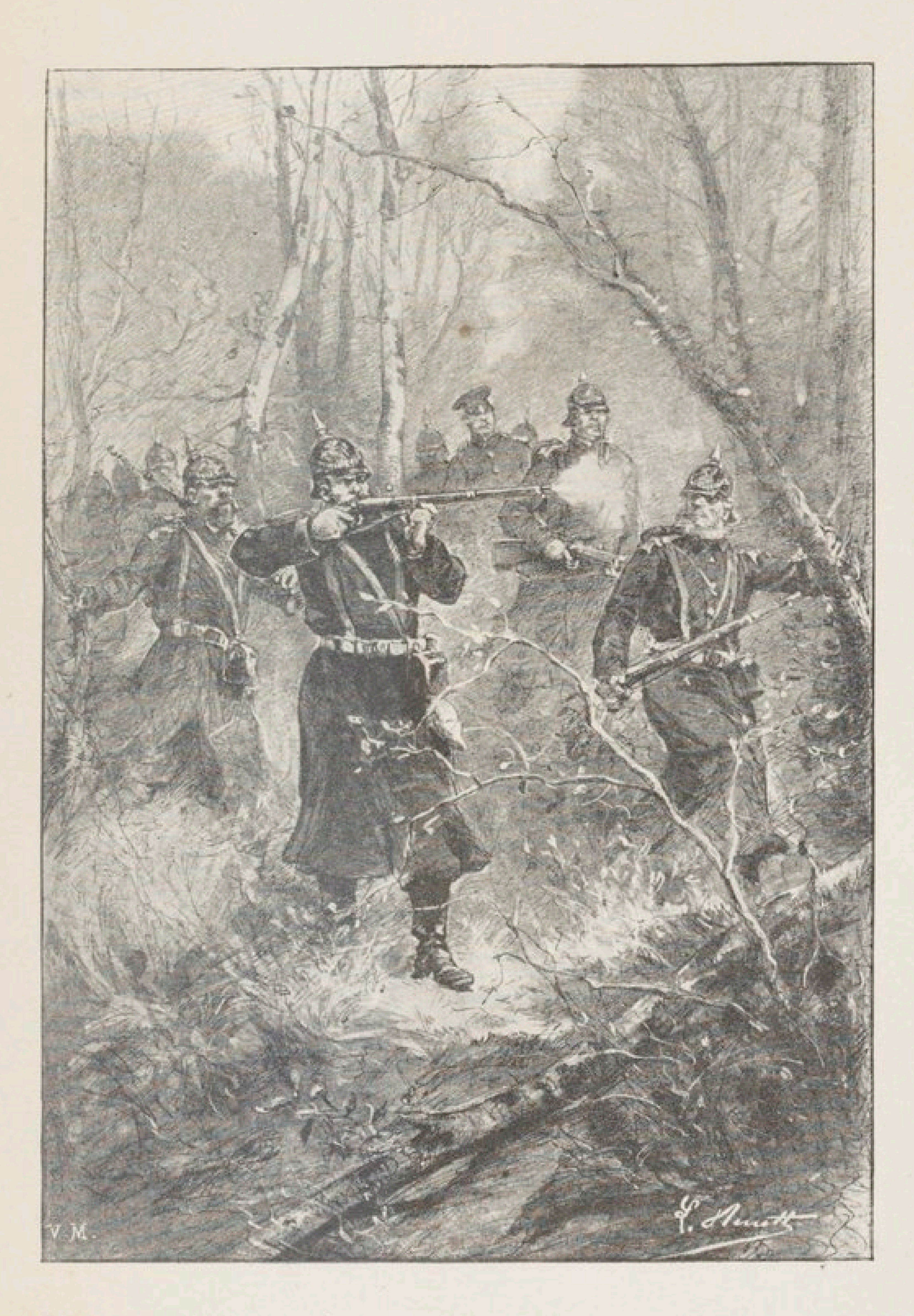
Tout à coup une rumeur courut d'un bout du train à l'autre, des têtes apparurent aux vasistas et des voix hélèrent :

« Les voilà! les voilà! »

Nous nous étions levés pour mieux voir.

Alors j'aperçus, sortant des bois, un soldat habillé en drap sombre, coiffé d'un casque à pointe; puis un second, puis un troisième; une vingtaine se présentèrent ainsi, le fusil sur le bras, le doigt sur la gâchette, prêts à faire feu à la moindre alerte, comme un chasseur à l'affût.

IV



LA DÉTONATION RETENTIT (P. 57)

C'étaient des éclaireurs sans doute.

Subitement l'un d'eux visa le train; la détonation retentit et une balle frappa les parois du compartiment voisin; puis d'autres coups partirent.

Le train redoubla de vitesse, parut fuir, ainsi qu'une bête traquée, en sifflant éperdument, à travers les bois et les villages.

Nous arrivâmes à Creil; on nous annonça que la ligne était coupée du côté de Chantilly et qu'on tenterait de gagner Paris par Pontoise.

Nous atteignîmes bientôt cette ville. La brume tombait lentement sur la campagne; les coteaux et les bois s'estompaient, se fondaient dans une teinte grise qui s'accentuait.

A Pontoise, le train stoppa une minute à peine, car l'autorité militaire attendait que nous fussions passés pour faire sauter les ponts derrière nous.

Nous repartîmes; en traversant l'Oise, je vis de la troupe qui gardait les quais à distance, pour empêcher la circulation.

A quelques centaines de mètres du fleuve, la voie tourne; je me mis à la portière et je fixai les yeux sur le pont que je distinguais encore. Tout à coup, une gerbe de pavés et de cailloux jaillit très haut dans un nuage de poussière, et une formidable explosion se répercuta longuement dans la vallée. Les

wagons furent ébranlés, les vitres vibrèrent et ce fut tout.

Le dernier train, à l'abri des surprises maintenant, courait vers Paris.

La nuit venait; le paysage disparaissait dans l'ombre croissante; là-bas, sur ma gauche, une grande lueur rouge rayait l'horizon.

« Qu'est-ce que c'est que cela? demandai-je à mon père; on dirait une aurore boréale.

— Non, me répondit-il : ce sont des bois qu'on essaye d'incendier pour que les Prussiens ne puissent s'y cacher. »

Bientôt, il y en eut d'autres sur ma droite; elles formaient dans le ciel des taches d'un rouge grisâtre, où l'on devinait une fumée épaisse.

Et ces détonations sourdes qui éclataient par moments, ces incendies de plusieurs hectares, ces coups de sifflets prolongés que notre train jetait dans la nuit comme un appel apeuré, tout cela avait quelque chose de sinistre qui me serrait le cœur.

Paris qui, le mois d'avant, était encore la grande ville ouverte à tous, un des rendez-vous les plus attrayants du monde entier, Paris brûlait ses forêts, coupait ses routes, détruisait ses ponts, s'isolait enfin du reste de la terre. Et c'était à Paris que nous allions.

Enfin, nous franchîmes les remparts; et tout de suite j'eus l'impression qu'une lourde porte de bronze se refermait sur nous.

Ceux qui entraient dans cette fournaise ne pouvaient, en effet, prévoir ce qu'ils deviendraient au milieu des événements terribles qui allaient s'accomplir.

CHAPITRE VI

UN RENDEZ-VOUS SUR LE CHAMP DE BATAILLE

J'éprouvai pourtant un vif plaisir à revoir Paris et notre intérieur. Le brave Aschuler nous reçut sur le seuil; ses traits me parurent ravinés par le chagrin que lui causait la mort de son fils. Les yeux agrandis, le regard sombre, il se concentrait dans sa douleur.

Il embrassa Annette avec une effusion paternelle qu'il ne lui avait pas témoignée jusqu'alors; une seule larme coula dans le sillon de ses joues et il dit :

« Ma pauvre enfant! quel malheur! »

Celle-ci s'abattit dans ses bras, en sanglotant, suffoquee par une crise nerveuse.

Alors, intentionnellement peut-être, Aschuler la tutoya pour la première fois, comme pour lui faire comprendre que la communauté de leur infortune rapprochait leurs deux cœurs endoloris.

« Tu l'aimais donc bien! » fit-il.

Et cette familiarité d'une délicatesse naïve remuait l'âme de la malheureuse fiancée.

Harassés par une journée d'émotions, nous ne prîmes qu'un léger repas et nous nous couchâmes de bonne heure, mes parents et moi. Mais Annette s'enferma dans la cuisine avec Aschuler.

La porte de ma chambre était vitrée et elle donnait en face de la cuisine, si bien que, de mon lit, j'apercevais la lumière de la lampe et que j'entendais quelques mots de leur conversation.

Je m'assoupis tout de suite; mais je dormis mal. Je me réveillai vers une heure; Aschuler et Annette s'entretenaient encore. Il racontait l'enfance de son fils, combien il était intelligent, et comme il trottait gentiment quand il allait à l'école avec son petit béret sur la tête et sa gibecière sur le dos! Et Annette demandait : « Est-ce qu'il était grand? Est-ce qu'il portait les cheveux longs? »

Vers trois heures, je me réveillai de nouveau; ils étaient toujours là. Sans doute l'Alsacien avait retrouvé des effets dans un sac de voyage que je lui avais vu, car il disait :

« Tiens, voilà des mouchoirs à lui, je te les donne; et puis un vieux porte-monnaie, et puis des livres, je te donne tout, mon enfant. Ah! il aurait été bon pour toi; il t'aurait bien aimée, ma pauvre fille! »

Et, jusqu'au jour, ils parlèrent ainsi du défunt, remuant des souvenirs, le faisant revivre entre eux

deux, rappelant les projets inutilement rêvés et le bonheur qui les attendait, s'il eût vécu.

Quand je me levai, je vis sortir de la cuisine Annette, les yeux gros de larmes, et Aschuler, dont la voix émue tremblait un peu.

Et comme ma mère et mon père, à qui je contais la chose, les grondaient, leur conseillaient de se reposer, ils répondirent qu'ils ne se sentaient pas fatigués et que cette longue causerie, quoique triste, leur avait fait du bien.

Par la suite, tous les deux cherchèrent les occasions de parler de l'absent. A tout propos, Aschuler, en s'adressant à Annette, commençait sa phrase en disant : « Quand Charles il venait me voir... » ou : « Si Charles il était là... », si bien que nous songions sans cesse au brave garçon, autant que s'il eût été au milieu de nous.

Le lendemain de notre retour, à la première heure, c'était le 17 septembre, Jules Faget vint me voir.

Nous causâmes de l'association des Pupilles.

« C'est très sérieux, m'affirma-t-il, et on est libre de se faire tuer là aussi bien qu'ailleurs. En conséquence j'adhère, j'adhère même fortement. Les Prussiens viennent nous voir, je veux leur présenter mes hommages. »

J'entretins immédiatement mes parents de mon projet.

Ma mère refusa d'abord; puis, sur les instances de mon père, elle finit par consentir.

Je crois qu'il la rassura en lui disant que cette association n'était qu'un jeu d'enfants, sans dangers réels, et que le meilleur moyen d'empêcher un coup de tête de ma part serait de laisser mon activité se dépenser de cette façon.

J'embrassai ma mère pour la remercier, et, comme les «Pupilles parisiens» avaient leur première réunion dans la journée, je dis à Jules que je m'y rendrais avec lui.

Il vint me chercher après le déjeuner et nous partîmes.

Paris présentait alors un aspect curieux. Au centre de la ville, sur les boulevards et sur les places où nous passions, dans les jardins publics, partout où un peu d'espace permettait un déploiement d'hommes, des soldats et des gardes nationaux faisaient l'exercice. Les commandements brefs des officiers instructeurs se croisaient dans l'air, du matin au soir, avec des appels de clairon.

Et, malgré soi, on se sentait un peu troublé, en songeant que beaucoup de ces braves gens ne savaient pas encore manier un fusil et que, le lendemain peut-être, ils auraient à tenir tête à une armée solide et bien aguerrie.

Ailleurs, on s'occupait des vivres; dans tous les locaux vides, même dans les monuments, on entassait la farine, le blé, les conserves de viande et les caisses de comestibles.

Le Luxembourg et le bois de Boulogne, transformés en colossales bergeries, regorgeaient de bestiaux. Aurais-je jamais pu croire que là où j'avais joué tout petit, au milieu de ces arbres qui ont vu courir autour d'eux tant d'enfants rieurs, un jour, j'entendrais les moutons bêler et les bœufs mugir? Ah! les pauvres bêtes douces et tristes, à l'œil inquiet, comme elles semblaient regretter les vertes prairies lointaines!

Après une promenade sommaire, Jules m'emmena rue Soufflot, au premier étage d'un café dont la salle avait été mise à la disposition des Pupilles.

Ils étaient là, une quarantaine environ, déjà en séance.

Nous nous asseyons côte à côte; et, tout de suite, je constate que cette assemblée délibérante n'est pas mal organisée; elle donne l'illusion d'un parlement en miniature.

Il faut voir avec quelle assurance le président provisoire rappelle à l'ordre les interrupteurs, et comme il agite sa sonnette pour obtenir le silence!

Les « orateurs inscrits » montent à la tribune avec une solennité un peu comique, l'air ravi. Quelques-uns

esquissent avant de parler un sourire discret, comme s'ils n'osaient pas encore se prendre au sérieux; d'autres, au contraire, se figurent que « c'est arrivé », et montrent la gravité d'un sénateur.

Leurs discours signifient qu'il n'y a pas d'âge pour les braves, et que, lorsque la patrie est en péril, les jeunes doivent contribuer aussi bien que leurs aînés à l'effort commun de la défense.

Ces préliminaires terminés, on aborde les statuts dont les articles sont votés; on nomme un comité exécutif, sorte de ministère, et l'association des Pupilles parisiens est fondée.

Mais il reste le président définitif à élire, quelqu'un propose de réserver ces importantes fonctions à celui des membres qui, le premier, accomplira une action d'éclat sur un champ de bataille.

Cette motion qui soulève l'enthousiasme est acceptée, et l'on passe aux inscriptions.

Nous choisissons, Jules et moi, la section des ambulances, afin de nous rapprocher le plus possible des postes périlleux. Mais, pendant que nous signons, à l'autre bout de la salle deux individus me dévisagent, chuchotent, haussent les épaules, me provoquent du regard, me soufflettent, en quelque sorte, d'un sourire ironique et dédaigneux.

Qu'est-ce que cela signifie?

Hélas, je les reconnais bien vite; ce sont des camarades du collège. Ils se souviennent du jour où, de moi-même, j'ai juré de prendre un fusil et de courir à la frontière en compagnie de Dorval, de Verriez et de Loubin. Seul je n'ai pas tenu cette solennelle parole. Et ils vont peut-être m'accoster, me faire honte en public! N'ont-ils pas promis tous de mettre en affront celui de nous quatre qui faillirait à son serment, à quelque endroit qu'ils le rencontreront?

« Dieu m'est témoin, me dis-je intérieurement, que ce n'est pas de ma faute ! »

Pourtant, je rougis; je ne sais comment me soustraire à leurs yeux mauvais, tandis qu'au fond la rage m'exaspère.

Mais que font-ils? ils s'approchent de la tribune; l'un deux, Besnard, réclame la parole, monte sur l'estrade et prononce :

« Messieurs, permettez-moi de vous demander si vous croyez pouvoir accepter au milieu de vous quelqu'un qui, après avoir juré publiquement de s'engager, a manqué à son serment?

— Non! non! » crie-t-on de toute part.

Alors Besnard raconte la scène du collège; puis il reprend :

« Eh bien, il y en a un, parmi les quatre, qui a été en villégiature au bord de la mer, tandis que ses trois

camarades se battaient comme de vieux soldats, étaient emmenés prisonniers en Allemagne, s'évadaient au péril de leurs jours, et rentraient en France où ils demandaient à s'engager dans les francs-tireurs! Et celui qui s'est dérobé de cette façon ose se présenter ici! »

Des voix s'élèvent aussitôt :

« Il n'en faut pas! à la porte le lâche! nommez-le! nommez-le! »

Et Besnard ajoute :

« Je lui laisse la pudeur de se retirer ou le courage de se nommer. »

A ces mots, une fureur désespérée m'empoigne; je saute à la tribune en m'écriant :

« Ce courage, je l'aurai! C'est de moi qu'il s'agit! Je m'appelle Fernand Gridennes!

Aussitôt une huée formidable couvre ma voix :

« A la porte! pas de capons parmi nous! qu'il s'en aille!... enlevez-le! »

Jules pâlit... pour moi, murmurant : « Comment va-t-il se tirer de là? »

Il m'est impossible de placer un mot de plus. Alors le président agite sa sonnette et dit :

« Messieurs, tout accusé a le droit de se défendre. Je vous prie de faire silence et d'écouter les explications que va vous donner M. Gridennes. »

Lorsqu'on s'est tu un peu, je raconte ce qui s'est passé chez moi : les entretiens que j'ai eus avec mon père; le refus de ma mère, et son attaque dont j'ai été la cause par mon insistance; puis l'accident du Crotoy, où je faillis périr moi-même en la sauvant.

« Vous le voyez, messieurs, ajoutai-je, j'ai tout essayé. Quand j'ai connu votre projet d'association, j'en ai parlé à mes parents. Ils ont consenti à ce que j'en sois, parce qu'ils se figurent que cette association ne sera qu'un amusement. Mais, pour ma part, je compte m'y conduire en homme et en brave. Je viens donc vous réclamer un poste de péril; je viens tenir mon serment parmi vous. Vous ne pouvez pas douter de mon courage, sans l'éprouver. Je vous apporte mon sang et ma vie que je n'ai pu mettre à la disposition des autres; vous n'avez pas le droit de les refuser, puisque c'est à la France que je les offre. »

Ces paroles produisirent un certain effet; l'assistance commença à me montrer quelque faveur.

« Vous parlez comme défunt Napoléon le Grand », me glisse Jules.

Alors, m'adressant à Besnard, je lui dis :

« Quant à vous, monsieur, qui me faites cet affront, et qui, sans vous renseigner, m'avez appelé lâche, je vous somme de montrer votre bravoure; et pour cela,

je vous donne rendez-vous, au premier coup de canon, sur le champ de bataille, pour ramasser les blessés sous la fusillade.

— Ça c'est tapé! me dit Jules en venant me serrer la main. Je ne l'aurais pas trouvé, moi! »

Cette fois, des applaudissements retentissent; tout le monde crie : « Bravo! très bien! » et chacun demande à Besnard :

« Est-ce convenu? Acceptez-vous? »

Besnard, pâle et interdit, étonné surtout de ce revirement, finit par dire :

« Oui... naturellement.... J'accepte! »

. . . .

Je me gardai bien de raconter cet incident chez moi. Le soir même, lorsque mes parents me questionnèrent sur l'association, j'achevai de les rassurer en leur disant :

« Je crains que les Pupilles parisiens fassent plus de bruit que de besogne. »

CHAPITRE VII

DÉPART DES PETITS BONSHOMMES DE BRONZE.

Le jour suivant, vers une heure, Jules vint me chercher pour reprendre notre promenade.

On parlait d'une attaque très prochaine des Prussiens; on disait même qu'une escarmouche avait eu lieu du côté de Créteil. Mais le canon n'avait pas encore tonné; et, ce premier coup, ce signal qui annoncerait le commencement du drame, on l'attendait avec une sorte d'impatience, le cœur serré d'émotion.

Nous visitâmes les portes de Montrouge et de Châtillon protégées par des pont-levis. Et je croyais reculer de plusieurs siècles, retourner à l'époque où chaque ville devait constamment se tenir en état de défense, et, le soir, lever le pont et baisser la herse, tandis que des veilleurs guettaient sur les murs, l'arbalète à l'épaule.

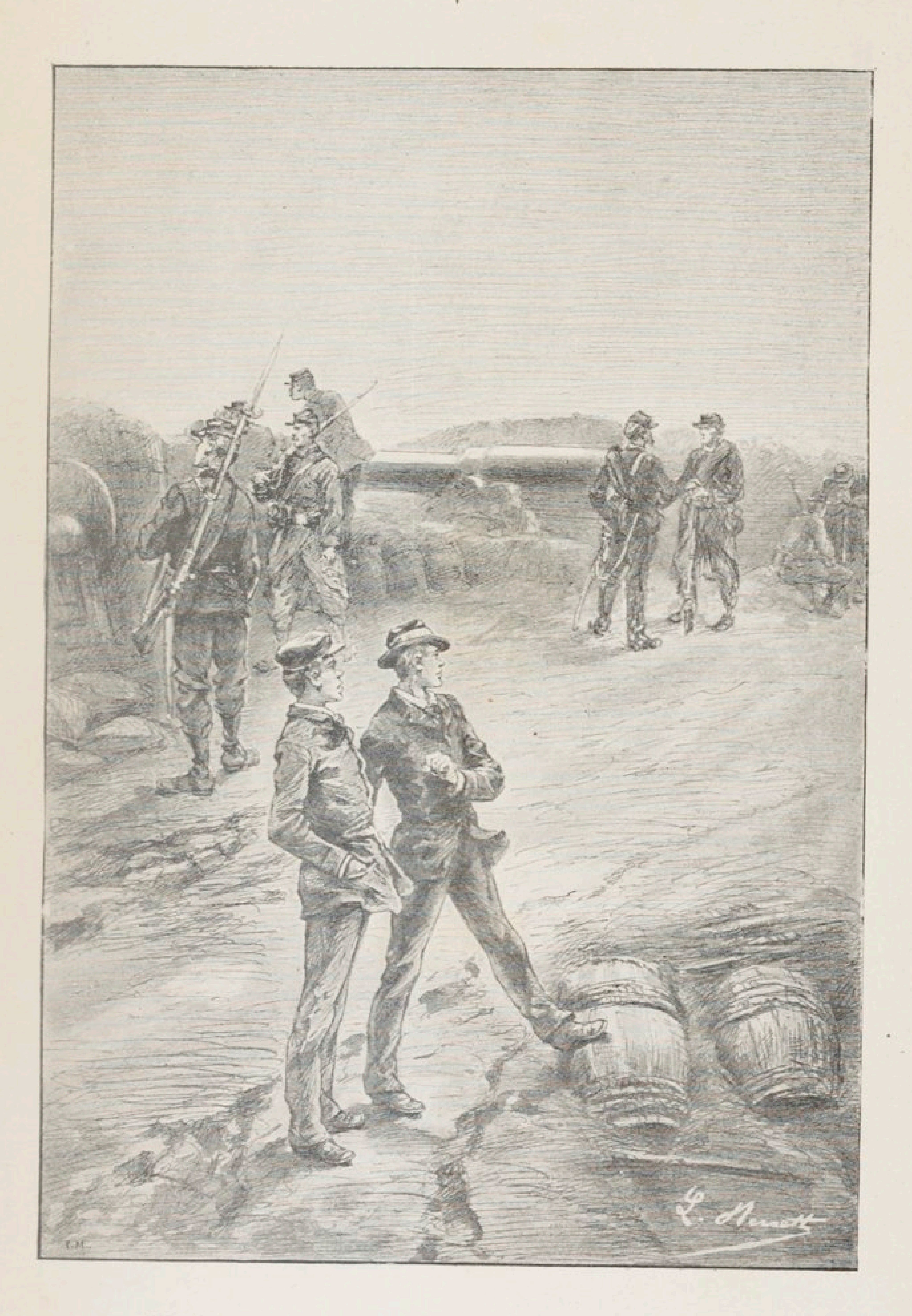
Ils y étaient, ces veilleurs, montant la garde sur le talus, avec un chassepot en guise d'arbalète; et dans les embrasures, au lieu de bombardes, on voyait des

canons passer leurs longs cous fantastiques de bêtes curieuses.

Et comme l'armement était insuffisant, toutes les usines, tous les ateliers de Paris eurent mission de fondre des canons et des mitrailleuses, de fabriquer des fusils, de confectionner des cartouches.

Pendant que les soldats du génie achevaient de mettre les fortifications en état de défense, abattant des arbres, creusant des tranchées, remuant toute cette terre gazonnée qui sentait bon, d'autres, pour laisser, en cas d'assaut, un champ libre à l'action militaire tout autour des remparts, démolissaient les bâtiments situés dans une zone de 300 mètres de large. Et c'était navrant de voir ces maisons qu'on rasait à la hâte, en provoquant leur écroulement pour en finir plus vite. On eût dit qu'un ouragan terrible avait passé sur ces campagnes, et renversé tout sur sa route.

Un peu plus loin, les habitants de la banlieue, de ces villages qui allaient être le théâtre de tant de combats, rentraient dans Paris. C'était un déménagement précipité de communes entières. Les chemins s'encombraient de véhicules de toutes sortes : des chariots, des tombereaux, des voitures à bras où les meubles s'empilaient. Derrière, des gens affairés suivaient, embarrassés de fardeaux, tandis que des enfants



ON VOYAIT DES CANONS PASSER LEURS LONGS COUS... (P. 72)

criaient dans les bras de leurs mères et que des chiens aboyaient à la cohue.

Nous voulûmes voir de près les lieux abandonnés ; et nous visitâmes Bagneux, Châtillon et Clamart.

Oh! qu'ils étaient désolés, ces villages, avec leurs maisons vides et leurs jardins déserts où l'automne semait des feuilles mortes!

Mais à l'autre bout, sur les hauteurs, une ligne de résistance s'organisait. On disait que les Prussiens commenceraient très probablement l'attaque par ce côté ; que ce serait sans doute pour le lendemain.

Les soldats du génie, commandés par leurs officiers, envahissaient les propriétés, escaladant les clôtures ou enfonçant les portes, quand personne n'était là pour leur ouvrir. Et, armés de pioches, ils pratiquaient des meurtrières aux murs et aux maisons, qu'ils perçaient à jour, puis bouchaient les baies avec des meubles, sacrifiant tout à la défense.

Et les derniers émigrants se retournaient souvent l'œil humide vers leurs demeures, où ils laissaient tant de souvenirs et qu'ils retrouveraient sans doute saccagées par la lutte, démolies par l'obus.

Nous voulions nous avancer, sur le plateau de Châtillon, plus loin que la redoute de terre ; mais des sentinelles barraient le passage. Nous nous préparions à revenir sur nos pas, quand un rassemblement à la

porte d'une petite chaumière isolée sur notre droite fixa nos regards.

En nous approchant, nous aperçûmes au fond de la première pièce un homme de soixante-cinq ans environ, assis dans un fauteuil, avec une couverture sur les genoux. Il avait la figure osseuse, l'œil brillant, les traits énergiques, les cheveux très gris; à la boutonnière de son veston était noué le ruban de la médaille militaire.

On nous apprit que c'était un ancien soldat paralysé des jambes; il vivait là, presque seul, de sa très minime pension. Un jeune garçon de quinze ans couchait, la nuit, dans la chambre voisine; le jour, la mère de cet enfant apportait au paralytique son déjeuner et son dîner. Par les beaux temps, on voyait ce dernier fumer sa pipe sur le seuil de la porte où il se traînait de lui-même au prix de longs efforts. Il s'estimait heureux, disait-il, pourvu qu'il eût jusqu'à la fin de ses jours du tabac, un peu de vin, et qu'on voulût bien de temps en temps écouter le récit de ses campagnes.

Or la mère et l'enfant venaient de rentrer dans Paris; et le vieux s'obstinait à ne pas se laisser transporter.

Et tandis qu'on crénelait la pauvre masure qui tenait à peine et qui, déjà remplie de plâtras, n'était plus habitable, un officier disait :

« Allons, mon brave, vous voyez bien que vous ne pouvez pas rester là plus longtemps; vous aurez froid cette nuit avec tous ces trous. »

Le vieux répliquait :

« Mon lieutenant, j'en ai vu bien d'autres; pendant des semaines devant Sébastopol, j'ai couché sous la neige.

— Mais on se battra, ici, demain.

— Raison de plus, s'écria le paralytique, avec un éclair dans les yeux, je veux être de la fête; ça me rappellera le bon temps. »

Puis il poursuivit :

« Sans ces maudites jambes, je ne serais pas là; j'aurais repris du service. Mais les bras sont encore bons, l'œil aussi; s'ils approchent, j'attrape un fusil, et, de mon fauteuil, par une embrasure, j'en démolis quelques-uns. Ah! les brigands!... »

Et le regard plein d'une énergie farouche, il défiait du poing l'ennemi caché là-bas, dans la profondeur des bois.

Alors, on n'insista plus; un poste fut établi dans sa maisonnette, et il se montra heureux de cette circonstance qui lui permettrait peut-être de prendre part à un combat, malgré son âge et son infirmité, sans sortir de chez lui. Il paraît que, le restant du jour et durant la nuit, il raconta ses campagnes aux soldats, leur

donna des conseils, les fit rire; il manifesta même une joie fiévreuse d'enfant qui attend avec impatience une partie de plaisir promise.

Mais il nous fallut rentrer dans Paris, et passer à l'Association des Pupilles, où l'on devait nous distribuer des cartes et des képis.

Là, je revis le grand Besnard; et je ne pus m'empêcher de lui dire avec un reste de colère menaçante :

« Il est probable qu'on se battra demain à Châtillon; vous plairait-il d'y tenter la petite expérience dont nous avons parlé?

— Comme vous voudrez, répondit-il d'un ton sec.

— Moi, je suis de la partie, déclara Jules, je ne quitte jamais les amis quand ils se donnent de l'agrément. D'ailleurs, je payerai mon écot; je ne suis pas regardant, vous verrez. »

Le président provisoire, présent à ce court dialogue, prononça :

« Eh bien, c'est entendu : vous serez tous les trois du détachement qui partira demain pour les ambulances. »

Nous n'étions pas plus tôt descendus sur le boulevard Saint-Michel, Jules et moi, que nous rencontrâmes mon père et Aschuler.

Ils sourirent en nous voyant coiffés de nos képis, et Aschuler me dit :

« Monsieur Fernand, nous allons élire nos officiers. »

Puis, l'œil enflammé de haine, les dents serrées, il ajouta :

« Ah! si j'ai la chance de me trouver en face des Allemands, je vengerai mon Charles! »

Alors nous nous dirigeâmes tous les quatre vers la mairie de Saint-Sulpice, où les gardes nationaux du 6e arrondissement nommaient leurs chefs.

Mon père entra avec Aschuler, et nous les attendîmes sur la place.

Là, un spectacle différent attira notre attention.

Un groupe d'hommes et de femmes entourait quelques gardes nationaux assis à une petite table. Aux pieds de cette table étaient attachées les hampes de quatre drapeaux dont les plis flottaient au-dessus des têtes comme pour faire signe aux passants de s'approcher. Sur un écriteau suspendu à un piquet on lisait : *Souscription populaire pour les canons de la Garde nationale.*

Et chacun apportait son offrande, le pauvre et le riche; les sous, les francs, les louis tombaient dans la sébille. L'enthousiasme était si grand que des hommes donnaient leur montre, que des femmes ôtaient une bague, détachaient leurs boucles d'oreilles et les offraient à la souscription. Les assistants encourageaient ces élans de générosité par des applaudissements et des vivats.

Et l'on énumérait les sommes réunies par des quêtes dans les concerts, dans les églises, au coin des rues; les dons considérables adressés par des personnalités parisiennes. On annonçait que les patriotes de Suresnes avaient dépendu leur cloche pour la transformer en canon. Il n'était pas d'association, de famille, d'individu qui ne s'imposât un sacrifice dans le but de contribuer à l'armement de Paris.

Mon père nous rejoignit et donna son offrande; puis, après un instant de réflexion, il s'approcha des gardes nationaux et s'entretint avec eux durant quelques minutes. Ceux-ci se montraient très enchantés de ce que mon père leur disait; ils souriaient à ses paroles, approuvaient de la tête, puis lui serrèrent la main pour le remercier.

Revenu près de nous, mon père nous dit :

« Suivez-moi. »

Il entra chez un déménageur situé près de l'église et le pria de nous accompagner avec un camion et un cheval.

« Où allons-nous? demandai-je.

— Au magasin », répondit-il.

Alors Aschuler, émerveillé, s'écria :

« Ah! je comprends, monsieur Gridennes, je comprends! C'est bien, c'est très bien! bravo! Mais ça va vous coûter très cher!

— Et si les Prussiens prenaient Paris, cela coûterait bien plus encore! » répliqua simplement mon père.

Moi aussi j'avais compris!...

Quand nous fûmes au magasin, nous descendîmes tous les bronzes et nous les jetâmes pêle-mêle sur le camion.

C'était le don de mon père.

La voiture partit; je montai sur le siège avec Jules, qui remarqua :

« Sans en avoir l'air, nous traînons un canon... en herbe! »

Arrivé à l'usine, je remis une lettre explicative que mon père m'avait donnée pour le directeur. Celui-ci vint à nous, et, pour bien nous prouver que ces objets de valeur auraient la destination convenue, il nous fit entrer dans les ateliers.

Là, d'immenses fourneaux en brique chauffaient, entourant les cuves où fondait le bronze, et de la bouche de ces dernières des conduites menaient la coulée vers des fosses au centre desquelles se dressaient les moules des canons. On apprêtait un de ces fourneaux; alors le directeur fit décharger la voiture, et des hommes s'emparèrent des bronzes et les lancèrent dans une cuve. Je les vis, les pauvres statuettes, disparaître comme au fond d'un précipice, et j'eus un regard de

pitié pour mes préférées, pour celles avec qui, tout enfant, je causais, et qui racontaient à mon imagination rêveuse de grands récits de guerre. C'étaient Achille, Vercingétorix, Charlemagne, Napoléon et d'autres, et ce petit athlète gaulois qui récemment m'avait dit :

« Un jour, nous partirons aussi ! »

Mais oui, c'est qu'ils partaient, en effet, ils allaient se battre pour de bon !

Et comme je revenais avec Jules vers la maison, un peu triste de ces souvenirs d'enfance qui s'enfuyaient pour toujours, je songeai en moi-même :

« Demain, ce sera mon tour, à Châtillon... »

CHAPITRE VIII

AU MILIEU DES BALLES

Ce jour-là, nous avions déjeuné de bonne heure, à cause de mon père, qui allait aux remparts; comme nous sortions de table, Jules vint me prendre avec l'ordre de nous rendre immédiatement à Châtillon.

Ma mère, que j'embrassai avant de partir, me dit :

« Où vas-tu?

— A Châtillon.

— Pourquoi faire?

— Il y aura des blessés à soigner.

— On va donc s'y battre?

— On le croit.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! Mais c'est terrible, cela! Surtout pas d'imprudence! Ne va pas du côté des balles. »

Mon père lui dit :

« Tu sais bien qu'on ne tire jamais sur les ambulances. »

Elle me fit d'interminables recommandations, puis

me pressa contre elle avec un gros soupir, les yeux levés comme pour une courte et muette supplication. Et, quand je fus dehors, je la vis à la fenêtre à côté de mon père; elle me regarda partir, le cœur bien gros, un mouchoir sur la bouche. Son chagrin me navrait, et je me disais :

« Tout de même, si j'étais tué ou blessé! Quel coup terrible pour eux! »

Mais, dès que j'eus tourné le coin de la rue, je me secouai un peu, pour ne pas amollir mon courage, et je ne songeai qu'au rendez-vous d'honneur que j'avais fixé.

Nous nous dirigeâmes vers la porte de Châtillon; des troupes montaient vers les hauteurs de Clamart où le combat devait se livrer; et nos cœurs palpitaient, à Jules et à moi, dans l'attente du premier coup de canon.

Nous gravissions la route qui mène au plateau, et souvent nous nous retournions pour contempler Paris, qui élargissait de plus en plus sous nos yeux son immensité de maisons, de clochers et de tours.

Subitement, un coup formidable retentit, emplit toute la vallée sonore et se répercuta en échos très lointains. C'était la redoute qui attaquait les positions ennemies. Un autre coup sourd répondit; la canonnade s'engagea, puis devint générale.

Nous approchions toujours et, après quelques in-

stants, nous arrivâmes à l'extrémité du pays, à trois cents mètres de la redoute.

Là, dans un terrain vague, se dresse une vaste tente abritée des projectiles par un pli de colline. Le drapeau de la convention de Genève flotte au faîte; des voitures d'ambulance stationnent, toutes attelées, et les brancardiers, des hommes d'un certain âge, causent par petits groupes.

Nous abordons un des chefs; je lui montre nos cartes de l'Association des pupilles. Il nous dit :

« Vous êtes bien jeunes! Enfin, vous resterez à l'ambulance avec vos camarades. »

Je lui réponds :

« Non, nous voulons, mon ami et moi, ramasser les blessés sur le champ de bataille.

— Ah! ah! prononce-t-il sur un ton de surprise et de satisfaction, on est des vaillants! Eh bien, soit, vous partirez dans une minute. »

Et voici que la fusillade éclate là-bas; la bataille s'acharne, préparant une rude besogne aux chirurgiens. Et je me dis qu'il suffirait d'une entente, d'un seul mot peut-être encore, pour arrêter le carnage qui commence.

De nouveaux pupilles arrivent et, parmi eux, je remarque Besnard. Il me considère avec de grands yeux inquiets; moi, je le fixe d'un air qui veut dire :

« Eh bien, nous y voilà; nous allons voir tout à l'heure! »

Mais un ordre est donné, et une première escouade de brancardiers monte la côte avec des voitures.

Bientôt, c'est notre tour; notre petite colonne s'ébranle. Jules ne me quitte point, Besnard est derrière moi; les autres pupilles restent à l'ambulance.

Après avoir suivi la route et tourné à droite, nous traversons des propriétés dont les jardins communiquent entre eux par des brèches, puis on nous groupe derrière un mur qui aboutit à des bois.

La fusillade, très nourrie, crépite sans relâche; le canon roule comme un tonnerre; nous entendons les commandements avec netteté.

Mais quelque chose d'invisible, rapidement, siffle au dessus de nos têtes; une petite branche tombe à mes pieds coupée par une balle. C'est là, tout près, derrière cette clôture, qu'on se bat!

La curiosité me pousse; je veux voir à tout prix. Jules, toujours complaisant, avise le faîtage écorné du mur et me dit :

« Tenez, monsieur Fernand, là, sur le chaperon, un fauteuil vous tend les bras; je vous l'offre; et, à côté, un strapontin m'appelle. Allons-y; ce n'est pas la place qui manque.

VI



« EH, LA-BAS, IL Y A DU MONDE PAR ICI! » (P. 86)

— En effet, répondis-je, il y a plus d'acteurs que de spectateurs à ce drame. »

Il me fait la courte échelle, et nous nous installons tous les deux à cheval sur le mur.

Alors j'aperçois un champ planté de quelques pommiers et, au bout, un mur percé de meurtrières par lesquelles nos soldats tirent sur la plaine. Des officiers, l'épée à la main, le revolver à la ceinture, vont et viennent, les conseillent, les encouragent. Là-bas, en face, à cinq cents mètres, une ligne de tirailleurs ennemis forme une longue traînée de petits nuages qui marquent chaque coup de feu; et de plus loin encore, du sommet d'un coteau, des batteries allemandes bombardent la redoute et les maisons mêmes de Châtillon; le clocher de l'église a déjà reçu deux obus, il menace de s'écrouler.

Je vois tout cela en quelques secondes. Mon regard, un instant, s'arrête sur nos soldats; j'en remarque plusieurs qui, blessés, se traînent péniblement; d'autres, étendus à terre, se lamentent ou restent immobiles.

J'ai le cœur serré à ce spectacle; une sorte de tremblement intérieur me secoue, mes yeux s'effarent un peu.

Mais une seconde balle siffle; instinctivement je baisse la tête; une troisième s'amortit à quelques centimètres de Jules, avec un bruit mat, sur le mur, d'où un éclat de plâtre se détache.

« Eh, là-bas, crie ce dernier, attention, il y a du monde par ici. »

Un mouvement se produit dans notre petite troupe, il faut descendre.

Les voitures d'ambulance, qui ont tourné par la route, arrivent sur la droite et se rangent dans un pli du terrain.

Notre chef élève la voix, afin d'être entendu de tous, et dit :

« Je demande quelques hommes de bonne volonté pour ramasser les blessés malgré les balles ; nous ne devons pas attendre la fin du combat pour les secourir ; nous pouvons bien, nous aussi, risquer un peu notre peau ; allons, qui est-ce qui me suit? »

En prononçant ces derniers mots, il avança vers une large brèche que je n'avais pas remarquée et pénétra sur le champ de bataille, tandis que, des voitures, on apportait des brancards.

Plusieurs d'entre nous l'accompagnèrent délibérément, mais le reste s'arrêta au bord de la brèche; il y en eut pourtant quelques-uns qui, après une courte hésitation, la franchirent. Les autres, indécis et apeurés, passaient leur tête, puis la rentraient précipitamment.

Nous étions là, un petit groupe, le front soucieux, l'œil vague et inquiet, chacun cherchant un encoura-

gement chez son voisin, tous un peu honteux les uns des autres.

A ce moment, solennel pourtant, j'entendis rire autour de moi.

C'était Jules qui provoquait cette gaieté inattendue.

Furieux contre lui-même, il s'administrait une correction, se donnait des coups de poing et des coups de pied en murmurant :

« Tu iras, poule mouillée, poltron, tu vas y aller tout de suite, entends-tu! Ah! tu as fait le fanfaron, tant pis pour toi, il faut payer de ta personne. Allez! oust! »

Et il se prenait par le collet pour se conduire lui-même au feu.

Moi, je ne plaisantais pas; je voulais m'élancer, désespéré de ma caponnerie, mais quelque chose d'inexprimable me retenait cloué sur place ; je me disais : « Je vais compter jusqu'à dix, et puis j'irai! » Mais à dix, même à vingt, je ne partais pas.

Et, tout en me rongeant les ongles de rage, le regard à terre, je me demandai par quel moyen, par quel raisonnement je parviendrais à me pousser moi-même.

Alors je me souvins d'anecdoctes lues dans un livre où l'on signalait les impressions des soldats allant au feu pour la première fois. Beaucoup avaient peur et les officiers leur recommandaient de penser à autre chose,

de s'isoler. Je me rappelai très nettement l'histoire de ce jeune lieutenant qui, chargé de porter un ordre à travers les balles, s'était amusé, ou plutôt acharné, chemin faisant, à sculpter la pomme d'une baguette avec un canif.

« A quoi pourrais-je bien penser? » me dis-je.

Le canon grondait toujours, les balles sifflaient sans discontinuité.

En levant machinalement les yeux, mon regard rencontra la figure blafarde de Besnard : tout de suite, le rouge de la honte colora mon front, une fureur subite me brûla les veines ; mais, en même temps, une idée ingénieuse frappa mon cerveau :

« Le moyen, le voilà! »

Je lui sautai au cou, je le pris à la gorge, et, le poussant vers l'ouverture par laquelle passaient des projectiles, je lui criai dans la face :

« Tu m'as appelé lâche, l'autre jour, et je t'ai donné rendez-vous ici; eh bien, voici le moment de prouver quel est le moins lâche de nous deux! »

Il se laissait faire, sans prononcer une parole. Nous étions maintenant devant la brèche; Jules nous avait suivis; et, pour s'enhardir aussi, il applaudissait à mon action, criait :

« Bravo! monsieur Fernand, bravo! »

Alors, je pris Besnard par le poignet, et, l'entraî-

nant, je m'élançai du côté de la mitraille, en répétant :

« Voyons, quel est le moins lâche de nous deux? »

Il n'offrit aucune résistance et courut aussi vite que moi, tandis qu'à ma gauche, Jules, crânement, nous accompagnait.

Nous nous arrêtâmes à quelques mètres des soldats, qui se retournèrent, étonnés.

Alors Besnard poussa un long soupir, comme si on l'eût déchargé d'un lourd fardeau; puis il me tendit les mains et me dit :

« Gridennes, je t'ai insulté, l'autre jour, pardonne-moi; c'est toi le plus courageux; j'ai eu un instant de faiblesse, de lâcheté, mais tu viens de me rendre un immense service; grâce à ta bravoure, je n'ai plus peur.

— Ni moi non plus, dit Jules Faget; pour un rien je danserais la bamboula. »

Le canon redoublait d'intensité; les balles sifflaient à nos oreilles, comme si l'air eût été sillonné de serpents invisibles en furie. Mais nous n'entendions presque plus, car, autour de nous, des hommes tombaient, réclamant notre assistance.

Alors je serrai les mains de mes deux amis, et je leur dis simplement :

« Eh bien! à la besogne!... »

Ah! la triste besogne! la navrante besogne! Avec mille soins nous transportions les blessés sur des bran-

cards jusqu'aux voitures d'ambulance, et mon cœur défaillait devant les plaintes de ces pauvres gens; des larmes me venaient aux yeux, comme s'il se fût agi des miens.

Les uns étaient évanouis, morts peut-être, les bras ballants, le visage livide; et nous tentions de les raviver avec un peu de cognac. D'autres marchaient, se soutenant d'eux-mêmes, héroïques dans la souffrance comme dans la bataille.

A ce spectacle, je détournais souvent les regards et je sentais monter en moi un cri de haine contre la guerre et un cri de pitié pour les peuples.

Nous restâmes trois heures sur le champ de bataille. J'eus bien çà et là quelque frisson involontaire, quand une balle sifflait tout près de moi; mais aussitôt je me raidissais et je concentrais mon attention sur les blessés, me montrant plus prévenant, les interrogeant même... pour ne pas penser au péril.

Au bout de ce temps le combat se déplaça, les troupes se portèrent sur la droite. Puis la fusillade cessa; le canon de la redoute se tut peu à peu; et nous suivîmes cette longue ligne de bataille marquée par des morts épars cà et là, derrière les buissons, dans les futaies, au pied des arbres et le long des murs.

Subitement, nous nous trouvâmes en face d'une cahute garnie de meurtrières; et je tressaillis en recon-

naissant la demeure de l'ancien soldat, de l'infirme.

Qu'était-il devenu?

Nous entrâmes; et je l'aperçus près de la fenêtre ouverte, toujours assis dans son fauteuil.

Je le crus mort!

Mais, au bruit de nos pas, il tourna vivement la tête. Son œil brillait d'un éclat étrange ; un indescriptible sourire détendait sa bouche où manquaient des dents... « sa bouche crénelée », remarquait Jules.

Il nous reconnut et nous dit avec enthousiasme :

« Eh bien, les enfants, vous voilà! qu'en pensez-vous? hein! je suis encore de ce monde! pas une égratignure; ils m'ont raté! La mort n'a pas voulu de ma vieille carcasse. »

Nous demeurions stupéfaits.

« Ce n'est pourtant pas faute que j'en aie abattu, poursuivit-il, j'ai tiré tout le temps; et chaque coup portait. A un moment, les camarades ont dû partir, appelés par le clairon. Ils ont voulu m'emmener; j'ai refusé. J'aurais été un embarras pour eux! Alors ils m'ont laissé; et voilà.

— Nous vous emportons, lui dis-je.

— Ma foi, maintenant, je veux bien, me répondit-il. Je suis content; j'ai eu ma part de la petite fête. Mais, s'il s'agit de courir, il n'y a plus mèche; à moins qu'on ne me donne une paire de jambes neuves. »

Besnard parla de l'ambulance.

« L'ambulance! pourquoi faire? Je ne suis pas blessé. Je désirerais me réfugier à Paris, au Petit-Montrouge ; je possède là des amis qui m'accueilleront bien, j'en suis sûr. Et, si jamais les Prussiens pénètrent dans la capitale, eh bien, on recommencera, voilà tout. »

Et, reprenant son fusil encore chaud, allongé à côté de lui, il fit le geste de tirer.

A ce moment, des soldats passaient devant la masure ; alors je sortis et je racontai en deux mots l'histoire à l'officier qui les commandait.

Celui-ci, très intéressé, entra pour voir notre héros.

Il le complimenta et lui proposa de l'emporter là où il voudrait.

Le paralytique ayant accepté, deux hommes le prirent sur leurs épaules et allèrent se mettre au centre de leurs camarades qui lui firent une ovation.

Le vieux brave, tenant toujours son fusil d'une main, rayonnait de joie ; heureux de se trouver au milieu de ces soldats dont il avait jadis porté l'uniforme, il se redressa tant qu'il put, plein de vigueur encore, et, les bras tendus, il cria : « Vive la France ! »

Ils partirent; et nous les regardâmes s'éloigner, tandis que la voix sonore du vieux troupier, qui donnait bruyamment des détails de la lutte, nous

arrivait amoindrie de plus en plus par la distance.

Maintenant, la brume tombait; et, après la canonnade, on eût dit qu'un grand calme régnât, malgré quelques appels de clairon lointains.

Alors nous descendîmes, Jules, Besnard et moi, vers Châtillon.

Quel spectacle sinistre! la plupart des maisons sont à demi écroulées dans les rues désertes; sur la place que nous traversons, l'église percée à jour n'est plus qu'une ruine; le clocher a disparu et la toiture trouée menace de s'effondrer dans la nef.

Pourtant nous en franchissons la porte; il fait encore assez clair pour distinguer dans l'ombre l'horreur du ravage. Les chaises sont bouleversées, recouvertes de plâtras et de débris de vitres; des trous dans le toit et dans le mur laissent tomber un jour blafard. Çà et là des moellons s'ammoncellent au-dessous des baies ouvertes par les obus; par instants des gravats se détachent. Une Vierge gît parmi les décombres, amputée d'un bras, et, de l'autre, elle tient toujours l'Enfant Jésus qui sourit. L'autel a été saccagé par une bombe impie qui a jeté les flambeaux à terre et renversé le tabernacle. On n'entend rien; et le silence de cette dévastation a ce je ne sais quoi qui épouvante. Mais quelque chose a survécu au-dessus de toutes ces ruines: là-bas, le long d'un pilier, un grand Christ de bois,

respecté par les projectiles, étend ses bras décharnés; son visage paraît plus abattu; il lève au ciel un regard empreint d'une angoisse extrême, comme pour le prendre à témoin de tant de calamités.

Et cette vue m'impressionne tellement que je m'écrie à mi-voix :

« Mon Dieu! que les hommes sont méchants! et comme ils ont peu compris la parole d'amour que tu es venu leur enseigner! »

CHAPITRE IX

L'ART SE DÉFEND

Le lendemain du combat de Châtillon, je me rendis à l'Association des pupilles avec Jules.

Lorsque j'entrai, mes collègues, déjà en séance, se levèrent en applaudissant, puis vinrent à ma rencontre, les mains tendues, et crièrent :

« Vive Gridennes ! »

Besnard, arrivé avant moi, avait raconté loyalement l'incident de la veille, et tous s'étaient enthousiasmés à ce récit. Une sympathie très vive se manifesta aussitôt à mon égard ; chacun me complimenta, s'excusa de m'avoir mal jugé ; et tout de suite l'assemblée vota par acclamation une adresse dans laquelle il était dit que : « L'Association, honorée de nous compter parmi ses membres, déclarait que nous avions bien mérité Faget, Besnard et moi par notre courage et notre sang-froid. »

Ce ne fut pas tout ; mes collègues me donnèrent une plus grande preuve de leur estime. On avait à

nommer le bureau : je fus élu président, Besnard vice-président, et Jules Faget secrétaire.

Cette double manifestation me toucha à ce point, qu'une grosse larme de joie perla au bord de mes paupières. Je sentis un soulagement immense en moi, comme si l'on m'eût enlevé un écrasant fardeau des épaules; je n'étais plus le poltron qu'on avait prétendu, puisque j'affrontais la mort sans peur.

A partir de ce jour, je me consacrai tout entier à l'Association, secondé par mes deux amis. Je fis créer des sections pour chaque spécialité : ambulances, postes et télégraphes, subsistances, aérostation, colombophilie, etc. Chaque section avait un chef qui offrait ses services aux autorités civiles et militaires; et, toujours, on nous accueillait avec bienveillance et l'on utilisait nos efforts.

Ma qualité de président me permettait d'aller partout où l'Association des pupilles parisiens était représentée. J'inspectais les divers services, et, comme un général, je me rendais sur place, aux remparts, aux ambulances, à la manutention, afin de bien me rendre compte de la manière dont mes camarades s'acquittaient de leur besogne. Je stimulais leur zèle, je me montrais à la fois sévère et bon. Ils reconnaissaient mon autorité, et, tout en m'aimant comme un camarade, me respectaient à l'égal d'un chef.

Ma famille, ne se doutant pas des dangers que je pouvais courir, était heureuse de me voir ainsi occupé du matin au soir; car naturellement je ne songeais plus à m'engager, et mon père me laissait une grande liberté.

C'est à dater de cette époque que la poste fut autorisée à se servir de ballons et de pigeons voyageurs. Je mis immédiatement une vingtaine de pupilles à la disposition des aérostiers; et souvent j'assistais aux ascensions qui avaient lieu en général le soir, aux gares d'Orléans et du Nord. L'aérostat était monté par deux marins à qui l'on avait appris la théorie de la manœuvre; ils ne possédaient donc pas l'expérience nécessaire pour ces périlleux voyages; il y eut des ballons qui s'égarèrent, — l'un d'eux s'échoua en Norvège, — d'autres dont il ne fut plus jamais mention, dont le parcours resta toujours ignoré, comme une terrible énigme! Aussi les voyait-on disparaître chaque fois avec une émotion pénible.

Les ballons, gonflés sous le grand hall vitré de la gare, étaient amenés en plein air, et, au commandement de : « Lâchez tout », ils se détachaient de terre, s'élevaient en silence et se perdaient dans la nuit. C'était notre pensée qui franchissait les lignes ennemies; c'était l'âme de Paris qui, chaque soir, s'envolait mystérieusement pour aller parler de nous à ceux que nous aimions.

Les marins emportaient dans une cage des pigeons voyageurs qui, quelques jours après, rentraient au nid, avec un mot sous les ailes, nous disant la lutte acharnée des armées de province, et des lettres, de toutes petites lettres microscopiques photographiées qu'il fallait grossir pour pouvoir les déchiffrer. Mais, souvent aussi, les pigeons ne revenaient point! Avaient-ils été tués en route, ou le ballon avait-il sombré dans la mer, était-il tombé percé de balles sous la rage des Prussiens? On ne le savait que longtemps après; parfois même jamais!

Une après-midi, comme je passais sur les quais, des ouvriers blindaient les fenêtres du Louvre; au milieu d'eux, leur donnant des ordres, M. de Ravennes, un des conservateurs, ami intime de mon père, se démenait très affairé.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, un esprit délicat qui ne manifestait qu'une passion : l'art. Il aimait son Louvre par-dessus tout; et, peut-être parce qu'il n'avait jamais eu, à son grand désespoir, de fils ni de fille, il chérissait ses statues et ses toiles comme des enfants à lui qu'il caressait tous les jours d'un regard paternel.

Le siège de Paris l'effrayait surtout à cause de ces innombrables et merveilleux chefs-d'œuvre qu'il sentait menacés.

Comme je l'abordais, il me dit :

« Tiens, te voilà, Fernand! Nous aussi, tu vois, nous nous fortifions; l'art se défend; il le faut bien, n'est-ce pas? »

Puis, sans transition, avec des yeux pleins de fureur, il étendit le poing du côté du sud et poursuivit :

« Ah! les brigands! les canailles! si jamais ils envoient une bombe!

— Qu'allez-vous faire de toutes vos collections? demandai-je.

— On relèguera tout ce qu'on pourra dans les sous-sols; quant au surplus, nous le protégerons de notre mieux. Le malheur, c'est que la majeure partie de mon personnel est aux remparts.

— Voulez-vous du monde? lui dis-je.

— Comment cela? » fit-il.

Je lui parlai de notre Association, des services qu'elle rendait, et je terminai en disant :

« Mes amis seront heureux de vous être utiles; ils savent que l'art est un morceau de la patrie. »

Il accepta, et, le lendemain, une vingtaine de pupilles m'accompagnaient au Louvre. Pendant plusieurs jours, ils décrochèrent des toiles, aidèrent à descendre de leur socle quelques statues qu'on remisa dans les caves. Mais il y en avait beaucoup; il fallut en laisser le plus grand nombre à leur place; et c'était

un martyre pour M. de Ravennes que de songer que plusieurs de ces glorieux marbres, qui avaient traversé tant de siècles sans éprouver trop de mutilations, pourraient être emportés par des barbares ou brisés par les obus. Le sort de la Vénus de Milo l'inquiétait plus que tout autre; constamment, il tournait autour d'elle, songeur, le cœur très gros de soupirs : celle-là, il voulait la conserver intacte à tout prix! Et, comme s'il se fût agi d'un être vivant, d'une épouse bien-aimée, d'une mère dont il fallait préserver la vie en péril, il répétait sans cesse :

« Où la conduire? où la cacher? Ah! si je pouvais l'emmener en ballon, dans les airs, bien loin, bien loin! »

Et, en la contemplant, des larmes, de vraies larmes de tendresse, brillaient dans ses yeux.

Un jour, il me dit :

« Fernand, peux-tu conserver un secret? un secret que nous serons seuls à connaître, et que tu ne divulgueras jamais, même au prix de ta vie, si on voulait te fusiller, pour l'apprendre de toi? »

Fier de la confiance que le brave homme me montrait, je répondis :

« Monsieur de Ravennes, vous pouvez compter sur ma discrétion, même au prix de ma vie, je vous le jure!

— Eh bien, c'est entendu, fit-il, j'ai besoin de toi : viens demain me prendre chez moi, après dîner, à neuf heures. »

Très intrigué, je fus exact au rendez-vous. M. de Ravennes me conduisit au Louvre. Deux gardiens nous attendaient sous le péristyle, munis de lanternes. Nous entrâmes avec eux, et ils fermèrent la porte soigneusement derrière nous.

Nous suivîmes les galeries du rez-de-chaussée ; les ombres des statues encore nombreuses mettaient une apparence de foule autour de nous ; elles s'agitaient et se croisaient comme des gens empressés à nous servir ; je me demandais, très impressionné par cette promenade nocturne, quelle besogne de conspirateurs nous allions accomplir !

Arrivé au seuil du musée des Antiques, j'eus une vision étrange : j'aperçus la silhouette de la Vénus de Milo, et près d'elle, dans la pénombre, une grande caisse longue, sorte de cercueil en chêne qui semblait attendre un mort. Au-dessus de la Vénus, un cabestan était préparé.

Je compris : M. de Ravennes, pour sauver la Vénus de toute atteinte, pour qu'elle ne fût pas ravie, volée par les Prussiens, si ceux-ci entraient un jour, avait imaginé un moyen : l'enterrer en quelque endroit inconnu de tout le monde, jusqu'à l'heure où, Paris

étant délivré, il pourrait la faire revivre, la sortir toujours intacte et pure de sa tombe.

On enveloppa le corps de la statue d'une épaisse couverture; on lui passa autour des reins le câble du cabestan; puis, quand elle se trouva suspendue, nous repoussâmes le socle et le coffre fut amené ouvert.

Alors les deux gardiens firent jouer le cabestan et, lentement, la Vénus descendit. M. de Ravennes, l'empêchait de tournoyer sur elle-même, en la maintenant entre ses bras. Et il fallait voir les précautions paternelles qu'il prenait, et comme il redoutait le moindre accident!

Inquiet, en proie à un véritable supplice, il criait à toute minute :

« Prenez garde! doucement! attention! »

Par un raffinement bien digne d'un artiste, il n'avait apporté, pour l'ensevelir, que du blanc : de moelleux oreillers tout blancs, des couvertures d'un blanc immaculé, de l'ouate blanche comme la neige. Quand elle fut allongée, ainsi qu'en un lit étroit, dans la boîte bien capitonnée, le visage encore à l'air, nous nous groupâmes recueillis autour d'elle.

Les voûtes des galeries où nos pas sonnaient sur les dalles, où nos voix et le choc des madriers se répercutaient en longs échos sonores, se turent subitement; il y eut un moment solennel.

Les lanternes ne remuaient plus dans la main des gardiens; derrière nous, les statues profilaient leurs grandes ombres immobiles; il me semblait que tous les êtres de marbre du Louvre s'étaient donné rendez-vous là et se penchaient curieusement par-dessus nos têtes pour contempler, une dernière fois, celle qui allait partir.

Elle était, sous nos yeux, blanche dans son linceul blanc, et son visage qui dormait prenait l'aspect mystérieux de ce qui repose, après avoir vécu.

Une émotion indéfinissable, très étrange, nous serrait la poitrine. Au milieu du silence, la voix de M. de Ravennes, langoureuse et adoucie comme pour une prière, murmura :

« Ne croirait-on pas, à la voir ainsi, qu'elle a été vivante! que le sang a circulé sous ces joues! On dirait une vraie créature que la mort a prise subitement et qui garde encore, dans la sérénité de ses traits, les dernières vibrations de la vie. »

En parlant de la sorte, il arrangeait machinalement les couvertures, comme une mère qui borde son enfant. Puis, lentement, à regret, il approcha la main de la figure pour la cacher avec une feuille d'ouate; mais cette main hésitait, tremblait d'émotion. Je crois que, s'il avait été seul, il aurait déposé un baiser sur le front glacé de la Vénus!

Enfin, d'un mouvement nerveux, il rabattit la couverture, poussa un long soupir, puis fit un signe aux gardiens. Ceux-ci apportèrent une sorte de matelas léger, qu'ils mirent sur la statue ; ensuite ils vissèrent le couvercle.

Quand ce travail fut terminé, M. de Ravennes déclara :

« En voilà assez pour aujourd'hui; demain, nous procéderons au transport. »

Alors nous partîmes, laissant derrière nous le lourd cercueil, sur lequel veillaient les statues antiques....

Le lendemain, nous revînmes dans la soirée. Le coffre fut roulé jusqu'à la porte où un camion attendait, puis chargé et, de là, conduit au centre de Paris, dans un magasin vide. Mais c'était pour dépister les recherches; il n'y séjourna pas un quart d'heure.

Les deux gardiens du Louvre, sur la défense de M. de Ravennes, ne nous avaient pas accompagnés. Le camion s'en était retourné, le conducteur ne sachant même pas quel objet il avait transporté. Alors M. de Ravennes m'envoya chercher un autre camion sur lequel le ballot mystérieux fut placé. Quand cela fut fait, il me glissa tout bas à l'oreille :

« Paris peut être pris, brûlé, réduit en cendres, ELLE sera sauvée! »

Puis, un peu gêné, avec un pli subit au front, il ajouta :

« Au fait, ce n'est pas nécessaire que tu me suives! J'ai confiance en toi, mais une imprudence est parfois involontairement commise; moins nous serons à connaître sa retraite, mieux cela vaudra. »

Ce procédé ne me froissa pas outre mesure; M. de Ravennes prenait tant de précautions pour qu'on ignorât la cachette de son trésor, qu'une de plus me paraissait naturelle de sa part. Je m'éloignai donc, pendant qu'il montait à côté du charretier.

Et j'admirai la passion de cet homme pour le grand art; passion exclusive qui le poussait à préférer presque une catastrophe humaine à la perte d'un chef-d'œuvre.

CHAPITRE X

INCIDENTS DIVERS ARRIVÉS AU PÈRE JEAN

Un jour, c'était le 2 octobre, le père Jean arriva, affolé, avec les journaux qu'il achetait tous les matins.

« Mon Dieu! mon Dieu! quel malheur! quel malheur! gémit-il.

— Qu'est-ce qu'il y a? fit mon père.

— Strasbourg s'est rendu, monsieur Gridennes; je n'aurais jamais cru cela!... Ils sont entrés dans Strasbourg, les misérables! Ah! mon pays, mon pauvre pays! »

Il tomba sur une chaise, brisé par l'émotion; et, comme s'il eût eu besoin d'excuser sa ville natale d'une défaillance, il poursuivit :

« Mais ils se sont bien battus, vous savez! ce sont des braves! mes compatriotes. Dire que les Prussiens sont entrés là! ce n'est pas possible! ce n'est pas vrai! »

Déçu terriblement dans ses espérances patriotiques, dans sa conviction que Strasbourg devait, en dépit de tout, arrêter les Prussiens, sauver la France, il ne

cessait de se lamenter. Il s'imaginait que ce serait une tache dans l'histoire de son pays, un déshonneur pour lui-même; il croyait que la France en voudrait à Strasbourg, et cette idée le navrait.

Mon père lui expliqua que la France, quoique très affectée par cette capitulation qui livrait l'Alsace à la Prusse, n'oublierait jamais que Strasbourg s'était défendu avec un courage superbe, et que Paris honorait cette ville comme une victime héroïque, et qu'il l'aimait comme une sœur malheureuse!

« Tenez, père Jean, ajouta-t-il, si vous désirez savoir, aujourd'hui même, ce qu'on pense de votre pays, venez avec moi tantôt, place de la Concorde; je suis persuadé qu'on fera une manifestation devant la statue de Strasbourg. »

Aschuler ignorait encore qu'il y eût une statue de Strasboug à Paris; il répondit :

« Oui, monsieur Gridennes, je désirerais bien savoir. »

Après le déjeuner, nous partîmes tous les trois. Sur les quais, dorés par le soleil d'automne, des files de gens suivaient le cours du fleuve en portant des fleurs ou des couronnes comme en un jour de Toussaint. Quand nous fûmes devant le palais Bourbon, l'Alsacien s'arrêta un instant pour contempler le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

La foule débouchait par toutes les voies et se massait place de la Concorde.

A cette distance, on ne voyait qu'une houle de têtes qui s'étendait à l'infini.

Il nous fallut trois quarts d'heure pour traverser cette masse humaine et parvenir à la statue.

Les gardes nationaux faisaient le service d'ordre ; un grand registre était ouvert sur une table ; et chacun s'inscrivait sur ces pages toutes griffonnées de signatures grosses ou fines, vives ou hésitantes, qui se tassaient sur le papier comme les gens sur la place.

La statue émergeait d'un monceau d'immortelles, de violettes, de roses, de chrysanthèmes et d'œillets. On eût dit une femme qui venait de récolter une merveilleuse moisson de fleurs et qui s'était assise en route, embarrassée et lasse de l'odorant fardeau.

Aschuler ôta son képi et fixa la figure de la statue avec des yeux ardents, un peu étonnés. On pouvait croire qu'il allait lui parler, qu'il cherchait à la reconnaître, comme si elle devait avoir une ressemblance avec quelqu'un, sans doute avec l'être qui, dans l'esprit du père Jean, personnifiait Strasbourg. Il aurait voulu la serrer dans ses bras, ainsi qu'une aïeule qu'on retrouve après des années d'absence.

Son émotion débordante avait besoin de se manifes-

ter d'une façon extérieure; alors il cria, avec son accent rude :

« Vive Strasbourg! Vive Paris! Vive la France! »

Les gens qui l'entendirent, le regardèrent, devinant à son accent l'Alsacien dont le cœur éclatait, et se groupèrent autour de lui avec sympathie.

« Oui, vive Strasbourg! reprit-il, voyant qu'on le remarquait; Strasbourg, il s'est bien battu; Strasbourg, il a été brave; il mérite des fleurs et des couronnes! »

Et chaque fois qu'une délégation ou un groupe de citoyens en déposait sur le socle de la statue, il les approuvait, en disant : « C'est bien! c'est bien! » Il avait même l'air de les remercier, comme s'il se fût agi d'un hommage rendu à un parent défunt.

Et souvent il répétait :

« Je voudrais qu'ils « verraient » combien les Parisiens les aiment. Mais ce n'est pas fini tout ça! Ne perdons pas courage! Nous battrons les Prussiens; nous les exterminerons jusqu'au dernier! »

Ses voisins lui adressèrent la parole, et, considérant son uniforme de garde national, le félicitèrent de s'être engagé, malgré son âge. Alors il parla de son fils mort en héros à Reichshoffen.

Aussitôt il fut l'objet d'une ovation. Chacun voulut le complimenter; on se bouscula même pour lui serrer la main.

Et, au milieu de cette foule, il rayonnait d'une joie attristée, tremblant sous l'émotion, heureux, moins pour lui-même que pour sa ville natale, dont on acclamait la patriotique vaillance.

L'heure avançait; à diverses reprises mon père avait parlé de rentrer, mais Aschuler s'attardait toujours, si bien que la nuit vint pendant que nous étions là.

La statue s'estompait de plus en plus dans l'ombre; plusieurs personnes eurent l'idée de l'éclairer. On apporta des lampions qu'on suspendit aux angles de la pierre, et des verres de couleur qu'on disposa en ligne au bord du socle.

Sous le vaste piédestal, une chambre fermée par une porte de fer se trouve réservée. On l'ouvrit, on y introduisit une petite table, sur laquelle on plaça des flambeaux allumés, puis on accrocha des couronnes aux murs et l'on sema des fleurs par terre.

Cette chambre apparut comme une chapelle ardente; au-dessus d'elle, la vapeur des lampions et des lanternes vénitiennes formait un nuage léger sur lequel la statue de Strasbourg trônait, madone auréolée, assise au milieu des fleurs.

L'effet était inattendu et imposant; la foule grossissait toujours; recueillie et silencieuse, elle s'étendait au loin jusque dans l'ombre indécise de l'immense place.

Il fallut revenir chez soi; le long de la route, Aschuler remua ses souvenirs d'enfance, parla de Strasbourg avec une profonde tristesse, ainsi que d'un mort bien-aimé dont on redit l'éloge après les funérailles, dont on répète, sans tarir, la vie et les vertus....

L'ovation qu'on lui avait faite le charmait encore: mais elle allait, le soir même, être suivie d'un incident pénible pour le pauvre Alsacien. Toute médaille a son revers ici-bas!...

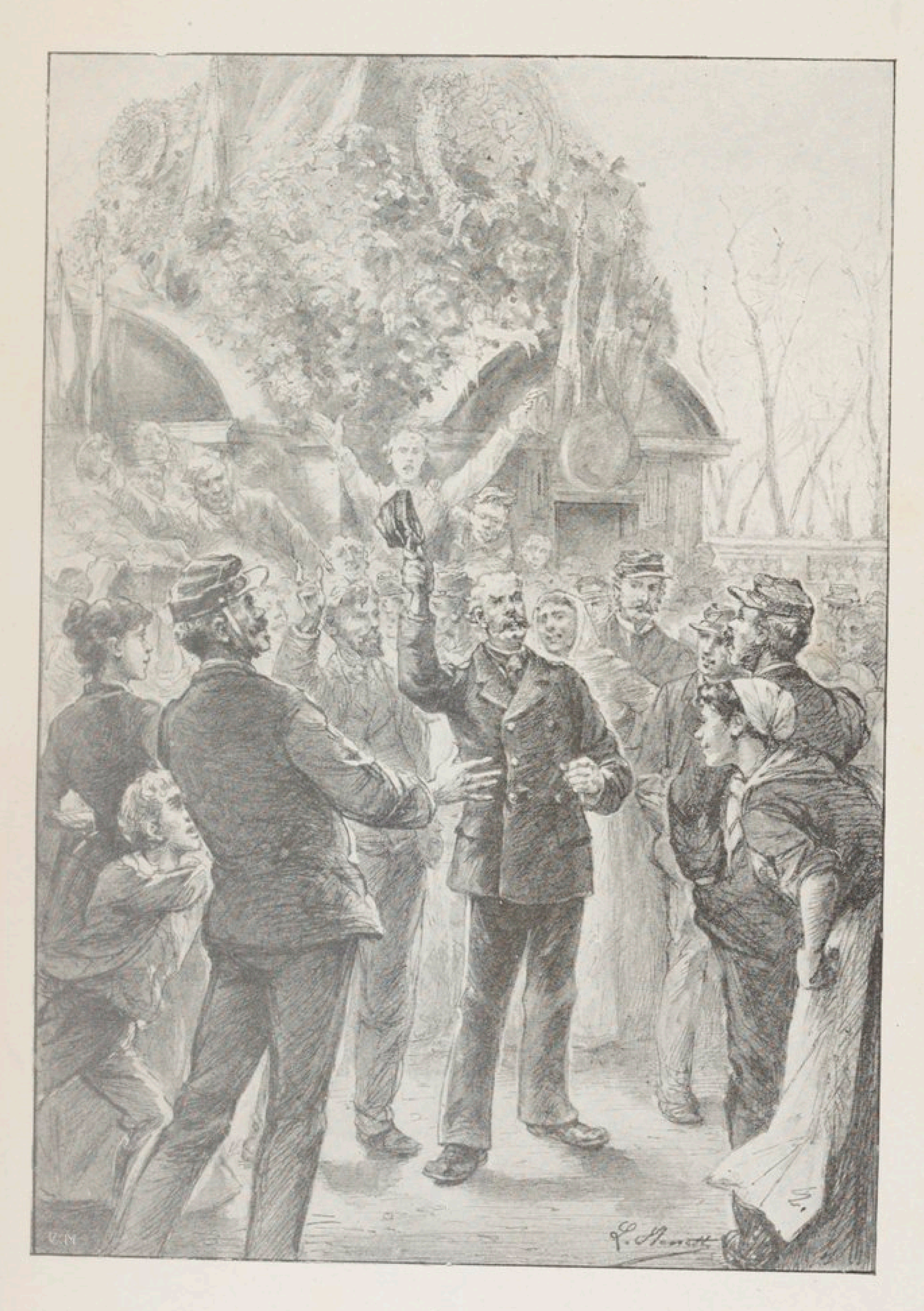
Depuis qu'il avait appris le décès de son fils, Aschuler dormait très peu; l'idée de cette perte cruelle l'assaillait sans répit, lui donnait, la nuit, des cauchemars fiévreux qui le réveillaient en sursaut et qu'il nous racontait le lendemain.

Il se levait, allumait sa bougie, ouvrait parfois sa fenêtre, s'accoudait sur la barre d'appui, se recouchait, se relevait encore. De sa chambre, située au sixième étage, on apercevait la campagne au loin : les Hautes-Bruyères, Vincennes, une partie des fortifications, et j'y montais presque chaque jour pour chercher à distinguer les mouvements des troupes.

Alors je voyais sur sa cheminée de nombreuses allumettes qui avaient servi. Je les comptais et je pouvais lui dire :

« Père Jean, vous avez encore mal dormi; vous vous êtes réveillé cette nuit : »

VII



« VIVE STRASBOURG ! VIVE PARIS ! » (P. 110)

Il me répondait :

« Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Fernand, c'est plus fort que moi; je pense constamment à ce pauvre Charles. Quand j'en ai rêvé, je relis ses lettres, et il me semble qu'il n'est pas mort, qu'il cause avec moi, là, sur cette chaise. »

Il y avait toujours deux chaises autour de sa petite table; et, lorsque le père Jean disait : « Je le vois là sur sa chaise », il prononçait cela avec une telle conviction, ses yeux contemplaient si bien un être invisible, que je pensais parfois moi-même entrevoir vaguement l'image de Charles assis devant moi.

Souvent le matin, quand il descendait de sa chambre, Aschuler me disait d'une voix uniforme et douce :

« J'ai revu Charles cette nuit; il est venu deux fois; nous avons causé, je suis bien content. Je voudrais qu'il « *reviendrait* « demain. »

Et ce n'était pas un dérangement d'esprit qui le poussait à s'exprimer de la sorte; c'était une manière naïve de m'apprendre qu'il avait encore rêvé de Charles, qu'il ne l'oubliait pas.

Ce soir-là, Aschuler, fatigué par les émotions de la journée, monta se coucher de bonne heure; et, en le voyant partir nerveux et sombre, je supposai que son sommeil serait agité et que Charles « viendrait le voir... ».

Il était minuit, nous allions nous mettre au lit, lorsqu'un brouhaha subit éclata dans la maison: des pas se précipitaient dans l'escalier avec un piétinement continu sous lequel les marches craquaient : des voix discutaient très haut.

Mon père ouvrit la porte; deux gardes nationaux montaient, une lanterne à la main, suivis de gens quelconques aux visages inconnus, comme si la rue s'était livré passage devant notre seuil. Le concierge hagard arrivait à moitié rhabillé, demandant ce qu'on voulait, mais personne ne répondait.

On criait :

« Plus haut! plus haut! c'est au sixième! »

Les gardes nationaux qui conduisaient cette cohue s'arrêtèrent sur le palier du dernier étage, puis se consultèrent, hésitant devant les deux couloirs.

« A droite? ou à gauche?

— C'est la troisième fenêtre à gauche, déclara quelqu'un; ce doit être cette porte-là. »

Précisément la porte en question s'entre-bâilla, et Aschuler en bras de chemise allongea la tête demandant :

« Qu'est-ce que c'est que tout ce vacarme? »

Aussitôt, une huée éclata; car il avait prononcé : « *dout* ce *fagarme*. »

« Le voilà!.. c'est lui!.. c'est l'espion!... Il n'y a pas

de doute, parbleu, c'est un Prussien; vous entendez son accent.

— Moi, espion! jeta Aschuler abasourdi, moi, Prussien! Qui donc qui dit ça? »

Mais on avait poussé sa porte et envahi sa petite chambre où une perquisition brutale s'opéra.

« Voilà plus de huit jours qu'on vous surveille, déclara un garde national; toutes les nuits vous faites des signaux avec votre lampe.

— Moi, des signaux! »

Un autre avisa les lettres sur lesquelles, un instant avant, le pauvre père Jean avait pleuré; et parcourant une enveloppe, il lut :

« Monsieur Aschuler : — vous voyez bien que c'est un Allemand. »

Il mit les lettres dans sa poche, fouilla les tiroirs, s'empara des papiers qu'il trouvait, disant :

« Vous vous expliquerez devant le commissaire de police. »

Et Aschuler se débattait, commençant à s'emporter :

« M'appeler espion! Prussien! C'est épouvantable! c'est atroce! Mais je suis Français comme vous tous! »

Alors les gens s'esclaffèrent :

« Français! elle est bien bonne! il en a un aplomb! ce « Vrançais! »

— Et j'ai un fils qui a été tué à Reischoffen! et moi, je suis garde national; voilà mon képi!

— Ainsi, disait-on, il a trouvé moyen de se mettre de la garde nationale; il n'en est que plus dangereux. Allez, qu'on l'emmène tout de suite. »

Et d'autres, furieux, criaient :

« A bas l'espion! il y en a partout; il faut faire justice une bonne fois, et donner un exemple!

— Jetons-le en bas de l'escalier!

— Non, par la fenêtre!

— Par la fenêtre! répéta Aschuler, dont le regard devint tout à coup menaçant, et dont les poings se crispèrent. Qu'il y en ait un qui me « toucherait »; il y passera avant moi par la fenêtre! »

Les choses auraient mal tourné; mais nous arrivions enfin avec quelques locataires. Mon père n'en revenait pas de cette erreur.

« C'est insensé, disait-il, mécontent; Aschuler est au service de la famille depuis trente ans; tout le monde le connaît dans le quartier; vous pourriez bien vous informer avant de le prendre pour ce qu'il n'est pas. »

Mais les gardes nationaux ne voulurent pas entendre raison, il fallut les suivre au poste au milieu de la nuit.

Là, Aschuler fut reconnu : et comme mon père se

plaignait de la méprise au commissaire, celui-ci prétendit qu'il y avait réellement des espions prussiens dans Paris, et qu'il préfèrait un excès de zèle à un relâchement de surveillance.

Peut-être avait-il raison; mais Aschuler ne se consolait pas d'avoir été appelé « esbion et brussien ».

Pour le remettre un peu, en revenant vers la maison, mon père lui dit :

« Il faut oublier cela, père Jean, et ne vous souvenir que de l'ovation dont vous avez été l'objet tantôt, place de la Concorde.

— Oui, répondit-il, cela m'a causé de la joie; mais c'est égal, on aurait bien dû m'éviter un tel affront. Enfin, conclut-il, ç'a été pour moi la journée des émotions. »

Pauvre père Jean! il ne se doutait pas que, le lendemain, il aurait encore une émotion, mais une émotion inattendue, extraordinaire, comme peu d'êtres en éprouvent, et qui allait nous empoigner nous-mêmes et nous remuer jusqu'au fond des entrailles.

CHAPITRE XI

QUELQU'UN QU'ON N'ATTENDAIT PAS

C'était le soir; nous étions en train de dîner; il faisait un grand vent, un vent de tempête que nous entendions gronder en brusques rafales à travers les arbres du Luxembourg.

Ma sœur Henriette pleurait dans son berceau, effrayée par les coups de bourrasque qui la réveillaient à chaque instant.

Aschuler et Annette s'occupaient à la cuisine. Subitement, la voix du père Jean s'éleva dans une exclamation émue :

« Ah! c'est gentil ça, Annette! C'est bien gentil de penser à moi! ma bonne fille! mon enfant! »

Aussitôt deux gros baisers retentirent, et Aschuler vint dans la salle à manger avec un petit bouquet de violettes de deux sous; et, nous le montrant, il dit :

« C'est peu de chose cela; mais ça me fait plaisir. C'est l'anniversaire de ma naissance aujourd'hui; oui,

j'ai soixante ans ; et Annette s'est souvenue que Charles, il me le souhaitait toujours.

— Ah ! c'est votre anniversaire, père Jean ! Eh bien, au dessert, nous trinquerons à votre santé ! dit mon père.

— Je vous remercie, monsieur Gridennes, je veux bien ; tout à l'heure nous trinquerons. »

Puis, après un silence recueilli, il reprit :

« Oui, Charles, il me souhaitait toujours ma fête ; il m'écrivait, ou bien il venait. Vous vous souvenez, l'année dernière, il est venu ; vous avez eu la bonté de l'inviter à dîner. Je le vois encore à cette place. Pauvre garçon ! Cette année, il ne dînera pas. Comme tout peut changer, parfois, en un rien de temps. »

Et, en allant et venant autour de la table pour nous servir, il continuait de parler de son fils, rappelant sa vie, son affection, contant des anecdotes sur son enfance, disant combien il était bon.

A toutes ces évocations, Annette pleurait.

Nous nous taisions, laissant dire le pauvre père que cela soulageait.

Et il faisait si bien revivre son fils, que, nous aussi, nous croyions le voir à table.

L'ouragan redoublait d'impétuosité ; le vent pénétrait par toutes les issues en longs sifflements plaintifs ; il secouait les portes comme avec des mains ; toute la

maison craquait; dans la rue, les persiennes battaient les murs; les ardoises tombaient sur les trottoirs.

Henriette pleurait tellement que ma mère dut la prendre sur ses genoux.

Annette, très troublée par tous ces bruits, prétendait que les morts se plaignent dans le vent, et réclament des prières. Aussi, tandis qu'elle nous servait, ses lèvres marmonnaient quelque oraison, sans doute pour l'âme de son fiancé.

La sonnette d'entrée, une vieille sonnette qui pendait au-dessus de la porte de la cuisine, paraissait par instants remuer d'une façon presque imperceptible et tinter confusément.

A diverses reprises, par les gros coups de vent qui ébranlaient les fenêtres, mon père avait dit :

« Annette, est-ce qu'on n'a pas sonné? »

Mais elle, un peu effarée à l'idée d'aller ouvrir, avait répondu :

« Non, monsieur, je ne crois pas. »

Elle hésitait même à se rendre seule dans la cuisine; et elle regardait toujours la sonnette d'un air défiant, inquiète, sans s'expliquer pourquoi.

Et, tout à coup, cette sonnette fut agitée violemment, comme Annette passait sous la porte.

« Ah! vous entendez, fit mon père; cette fois, je ne me trompe point. »

La pauvre fille eut un sursaut; et toute pâle, un peu tremblante, elle prononça :

« J'ai peur!

— Vous êtes folle ! » dit ma mère, en souriant.

Aschuler, qui découpait sur la desserte, dit à son tour :

« C'est sans doute le concierge avec des lettres; ouvrez donc. »

Elle restait immobile, en proie à un pressentiment instinctif, clouée sur place, par une crainte que nous ne comprenions pas.

Un nouveau coup résonna, fort et impatient.

Alors, honteuse de sa peur, elle gagna l'antichambre; et nous perçûmes nettement le bruit du pêne qu'elle tirait et de la porte qui s'ouvrait.

Au même moment un cri d'effroi retentit.

Nous nous levâmes tous d'un bond, tandis qu'Annette défaillante apparaissait, les yeux hagards, les traits décomposés par une épouvante indescriptible. Ses dents claquaient, ses lèvres et ses membres tremblaient comme par un grand froid. Et tout de suite elle s'abattit sur le parquet, raide, ne bougeant plus. J'essayai de la relever, pendant que mon père courait vers l'antichambre pour savoir.

Mais le père Jean s'était précipité déjà; et nous l'entendîmes qui, stupéfait et heureux à la fois, jetait ces mots :

« Toi!... C'est toi!... Je rêve... Tu n'es donc pas mort! »

Et il revint dans la salle à manger, vers nous, tenant Charles à bras-le-corps, le portant, le palpant, la figure contre la sienne, pour mieux le voir, pour mieux le sentir, pour mieux s'assurer que c'était bien lui!

Puis il le saisit par le cou, collant ses joues aux joues du jeune homme, l'écrasant sur sa poitrine dans un élan de tendresse inouïe, affolé par ce bonheur impossible à prévoir, invraisemblable, de retrouver vivant un fils qu'il croyait mort.

Ses traits avaient pris une énergie étrange; au fond de ses yeux noirs, un point lumineux tout blanc étincelait, et son visage pâli, que bouleversait cependant l'émotion forte et terrible, reflétait le ravissement du cœur, l'extase d'une âme simple que rien n'étonne.

Il s'assit sur une chaise, tint Charles sur ses genoux, en l'entourant de ses bras, comme il eût fait d'un tout petit garçon, et, moitié riant, moitié pleurant, haletant de bonheur, il s'écria :

« Charles, mon fils, mon enfant! J'ai peur de rêver! Dis-moi que je ne rêve pas! que c'est bien toi qui es là, sur mes genoux, toi en chair et en os, et vivant comme je suis vivant! Ah! mon Dieu! mon Dieu! »

Charles répondait, en embrassant son père :

« Comment, tu m'as cru mort! On avait donc dit

que j'étais mort ! Il est vrai que ç'a été terrible ! Je te raconterai. Mais me voici sain et sauf ; que la joie ne te rende pas malade surtout ! »

Maintenant le père pleurait dans la poitrine de son fils, il pleurait abondamment, suffoqué par des hoquets qui lui secouaient les épaules, et Charles essayait de le calmer avec de gros baisers sur ses cheveux grisonnants.

Annette, toujours immobile, ne revenait pas à elle ; mon père et moi nous nous en occupions.

« Et Annette, demanda Charles, comment va-t-elle ? Elle a reçu un coup !... Ah ! si j'avais su, je vous aurais prévenu de mon retour ; mais j'ignorais.... »

Il quitta un instant son père, et, s'agenouillant près des chaises où gisait la pauvre fille, pâle, les yeux clos, il murmura, le visage penché sur le sien :

« Annette, regardez-moi, n'ayez plus peur, je ne suis pas un revenant, soyez heureuse puisque je vis. »

Au bout de quelques minutes elle ouvrit de grands yeux étonnés, qu'elle fixa sur Charles, et où luisait un reste de frayeur qui peu à peu s'éteignit. Elle pleura à son tour, et bientôt ils purent se jeter dans les bras l'un de l'autre.

Alors, quand les premiers moments de cette émotion excessive furent passés, nous nous aperçûmes que Charles boitait et qu'une balafre rouge lui rayait la

VIII



ANNETTE OUVRIT DE GRANDS YEUX ÉTONNÉS... (P. 124)

joue. Il était maigri et semblait avoir beaucoup souffert.

« Comme ils me l'ont arrangé! » murmurait Annette au milieu de ses soupirs en épongeant ses larmes.

Mais ce qui affligeait la pauvre fiancée réjouissait presque le père Jean. Il contemplait son fils avec fierté répétant, dans un élan d'amour et d'orgueil :

« Tu es beau, mon fils, tu es beau comme tout! »

Charles énumérait alors ses blessures :

« J'en ai par tout le corps; un escadron entier a passé sur moi en chargeant. Tiens, dans la tête, tâte là, sens-tu cette espèce de petite ornière? C'est un coup de sabre d'un brigand de Poméranien; j'en ai reçu un autre au bras gauche, puis un à l'épaule; une balle m'a traversé le mollet. »

A chaque nouvelle blessure annoncée, Aschuler s'enthousiasmait davantage, disant :

« C'est bien! C'est bien, cela! »

Pendant quelques minutes encore il le contempla, laissant échapper sa joie et son amour dans un flot de paroles, tandis que, de son côté, Annette, un peu remise, considérait son fiancé en silence, avec des yeux devenus très doux.

Puis, subitement, le père Jean demanda :

« Voyons, Charles, il faut nous raconter ta campagne, et comment il se fait que tu as pu entrer dans Paris.

— Oui, mais il a faim, sans doute », observa ma mère.

Alors on installa Charles à la table, et, tout en se réconfortant, il nous fit le récit de son odyssée, depuis le jour de Reischoffen jusqu'à son apparition subite et inexplicable à Paris, au milieu de nous.

CHAPITRE XII

DE REISCHOFFEN A PARIS, EN PASSANT PAR MAYENCE

Imaginez, nous dit-il, en parlant de la charge de Reischoffen, le choc le plus terrible de deux cavaleries, la mêlée la plus effroyable. Nous arrivâmes sur l'ennemi dans un galop furieux que rien au monde n'aurait pu arrêter; les sabres s'abattaient sur les casques et les cuirasses, cherchant les figures, les bras, les parties du corps non protégées, tandis que des hourras de rage, des cris d'excitation partaient de tous côtés, couvrant les plaintes des blessés. Des chevaux se dressaient, rugissaient, puis tombaient sous les coups, entraînant leur cavalier, sur qui les autres passaient. Nous étions inférieurs en nombre, comme toujours, mais nous avions un tel entrain que, par trois fois, nous traversâmes les régiments ennemis.

Tout ce dont je me souviens, c'est que successivement je ressentis de vives douleurs à l'épaule gauche, à la joue, puis à une jambe. Un coup de sabre m'enleva mon casque, un autre me frappa à la tête. Alors je

tombai couvert de sang et je perdis connaissance, en éprouvant, pendant quelques secondes encore, l'impression que j'étais piétiné par les chevaux.

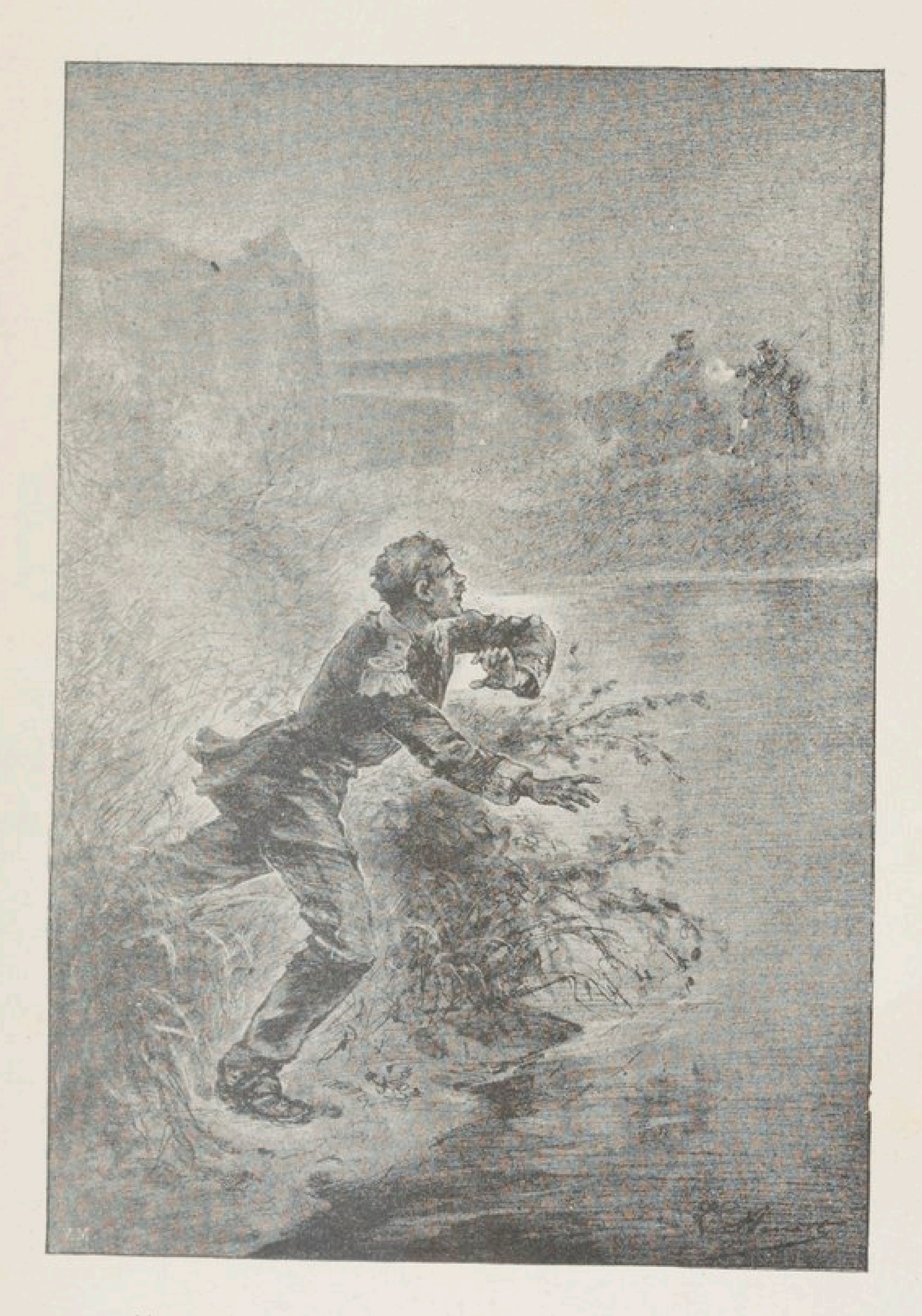
Je revins à moi dans une ambulance prussienne, où l'on pansait mes blessures. Trois jours après, on me transporta dans un hôpital : — mal soigné, je restai longtemps entre la vie et la mort. Mon premier souci, quand j'en eus la force, fut d'écrire à mon père ; mais les Allemands s'inquiétaient fort peu de faire parvenir nos lettres. La mienne n'arriva donc pas, puisque vous m'avez cru mort ; quant à celles que j'ai écrites depuis, à tout hasard, elles auront trouvé Paris fermé.

Lorsque je commençai à entrer en convalescence, convalescence relative, car j'étais encore bien fiévreux, je fus expédié en Allemagne, à Mayence, avec un convoi de prisonniers.

Empilés dans un fort, nous étions rudoyés comme des chiens, à peine nourris, et, à la moindre plainte, jetés dans des cachots, sous terre, où l'eau suintait aux murs, et où il fallait se battre contre une armée de rats voraces. On ne pouvait songer à dormir. On aurait été mordu, mangé même, par ces bêtes.

Nous souffrions tellement que beaucoup d'entre nous tentèrent de s'évader. C'était risquer la mort ou, pis que cela, de quinze à vingt ans de forteresse : car, en se sauvant, on pouvait être tué aux remparts par une sen-

IX



J'ÔTE MON MANTEAU ET JE ME JETTE A L'EAU. (P. 129)

tinelle, ou arrêté et jugé par un tribunal martial dont la justice était très sommaire à l'égard des malheureux soldats français.

Pourtant je voulais fuir à tout prix. Un soir je parviens à sortir de la caserne, en emportant une corde dissimulée sous mon manteau; je me dirige vers un point des fortifications qui m'avait paru assez mal gardé.

Arrivé là, j'attache la corde à un angle de la pierre, je me laisse glisser jusqu'au sol, je remonte le fossé et je prends ma course dans la plaine, sans savoir où je vais.

Au même moment des coups de feu partent, des balles sifflent à mes oreilles, et voilà qu'un galop de chevaux retentit derrière moi.

Je fuis toujours, profitant de la brume; mais les chevaux se rapprochent, les cavaliers me crient d'arrêter. Je cours plus fort, ils tirent sur moi à coups de revolver; la distance entre eux et moi diminue rapidement, je vais être pris ou tué.

Par bonheur, je rencontre une rivière; alors j'ôte vite mon manteau, qui gênerait mes mouvements, et je me jette à l'eau.

Ils arrivent au bord, furieux, et, tandis que je nage, ils déchargent leurs armes sans m'atteindre, car le jour a tellement baissé qu'ils m'aperçoivent à peine, bientôt même ils ne me voient plus.

17

J'aborde à l'autre rive, à travers de grands joncs, au milieu desquels je manque de me noyer; je sors de l'eau et je reprends ma course. Aussitôt une vive douleur m'étreint l'épaule, tandis que je me sens comme mordu au mollet : ce sont mes blessures qui se rouvrent. Elles saignent et me font souffrir comme au premier jour; je tremble de froid; alors je ralentis ma marche, puis je m'arrête, anéanti, désespéré, regrettant presque de ne pas avoir été saisi par les hulans; au moins je serais mort d'un coup, fusillé, sans agonie.

La nuit est venue tout à fait; mes forces m'abandonnent; je suis glacé par l'eau de mes vêtements, et je sens sur mon épaule gauche un filet de sang tiède qui me coule le long du dos.

Que vais-je devenir? Où vais-je aller?

En regardant devant moi, j'aperçois non loin une fenêtre éclairée. Peut-être rencontrerai-je là du secours? Mais non! Mon uniforme me trahira, on me reconduira tout de suite à la prison.

Pourtant quelque chose me pousse malgré moi vers ce point lumineux, j'y parviens en traînant la jambe, en courbant l'échine sous le poids de souffrances atroces. Et je me trouve devant une chaumière isolée sur le bord d'une route.

Je m'approche de la petite croisée, puis, dissimulé par le coin d'un mur, je regarde à l'intérieur.

C'est une sorte de misérable débit de bière, fermé déjà ; le mobilier est celui de paysans pauvres : un vieux buffet en noyer, un lit à rideaux bleus, dans lequel une forme humaine est couchée, puis une table grossière, où, le jour, s'accoude et boit quelque rare passant. A cette heure, une vieille femme y raccommode du linge à la faible lueur d'une chandelle résineuse. Au fond, une porte ouverte donne dans une autre pièce.

Espérant un peu de pitié et décidé d'ailleurs à tout risquer, plutôt que de mourir d'épuisement et de fièvre en plein champ, dans cette nuit noire, je frappe.

La vieille femme, apeurée, dit :

« Wilhelm, on cogne, qui ça peut-il être à cette heure-ci? »

Une voix de vieux sort du lit et prononce :

« Dis à Frédérick de voir.

— Frédérick, crie la vieille, viens donc; on frappe! »

Et, en même temps, elle demande :

« Qui est là? »

Je réponds dans l'allemand le plus correct :

« Un pauvre malade qui va mourir, si on ne le secourt pas. »

Des galoches claironnent sur le carreau et la porte s'ouvre.

Aussitôt un geste de surprise se produit de part et

d'autre, car si les gens de la chaumière sont stupéfaits de voir un cuirassier français frapper chez eux, je ne le suis pas moins, moi, de me trouver en face d'un hussard prussien !

Ce hussard, c'est Frédérick, le fils des deux vieux, venu en congé de convalescence.

Je me sens irrévocablement perdu ; mais j'entre tout de même, trébuchant de faiblesse, et je me laisse tomber sur une chaise en râlant :

« Tant pis, faites de moi ce que vous voudrez ; je n'en peux plus. »

Le vieux se met d'un saut sur son séant, effaré d'abord, puis à travers une affreuse grimace de colère il crie :

« Encore un coquin de Français qui se sauve ! Et il a l'audace de se réfugier chez nous ! Ah ! il tombe bien ! »

Puis s'adressant à son fils :

« Frédérick, tu vas lui garotter solidement les mains, et le conduire tout de suite au fort, à coups de bottes.

— Est-ce bien nécessaire d'agir ainsi ? hasarde le jeune homme.

— Le malheureux, dit la vieille en m'examinant d'un regard de compassion, il est tout mouillé ; sa tunique est en loques.

— Vous vous apitoyez, jette le vieux, ils ne t'ont pourtant pas ménagé, toi, Frédérick !

— C'est la guerre, que veux-tu! »

Et la vieille dit :

« Songe donc, Wilhelm, que nous avons un autre fils en France, sous les murs de Paris; nous serions bien heureux qu'on ait pitié de lui. »

Et s'adressant à moi, elle poursuivit :

« Déshabillez-vous; je vais vous donner quelque chose de chaud; vous coucherez dans le lit de Frédérick; demain, nous verrons.

— Tu es folle! clama le vieux, que la fureur exaltait. Et si on apprend que nous avons abrité un Français!...

— On ne saura rien, répliqua-t-elle; quelque chose me dit qu'en recueillant ce malheureux garçon ça portera bonheur au nôtre; il me semble qu'après, je pourrai être tranquille sur son sort. »

Mais le vieux promptement s'était habillé, farouche, en disant :

« Vous ne voulez pas m'écouter? Eh bien, nous allons voir; c'est moi-même qui vais l'emmener. »

Puis s'approchant de moi et me secouant par l'épaule blessée au point que je poussai un hurlement de douleur, il proféra :

« Allons, chien de Français, lève-toi, et en route! »

Tout de suite, le fils s'interposa, respectueux et énergique :

« Mon père, non; ne faites pas cela! »

Et la femme implora encore :

« Ah! Wilhelm, je t'en prie, aie pitié de lui, pour qu'on ait pitié du nôtre. J'ai comme un pressentiment qu'il arrivera malheur à notre enfant, à notre pauvre Georges, si tu maltraites celui-ci. »

Wilhelm haussait les épaules, me répétant :

« Te lèveras-tu ! Faut-il que je te jette dehors, comme un gueux que tu es? »

Alors la vieille se traîna aux genoux de son mari; ses yeux prirent une double expression de prière désespérée et d'effroi, comme si une catastrophe semblable menaçait le fils dont elle parlait.

Elle s'écria :

« Wilhelm, arrête, de grâce ! Ne frappe pas celui-ci, tu tuerais ton enfant du même coup, mon cœur de mère me le dit. »

Wilhelm s'arrêta, très troublé par les paroles de sa femme. Frédérick resta muet, étonné, tourmenté d'une vive inquiétude.

Elle poursuivit :

« Si ton autre fils courait le même danger, et si, au lieu de l'accueillir, on le repoussait, s'il était livré aux cachots, à la mort, que dirais-tu de celui qui aurait été sans pitié pour lui? Ah! tu le maudirais d'avoir perdu ton enfant, quand il pouvait le sauver! Eh bien, sauvons celui-ci, Wilhelm, sauvons-le, cela nous

portera bonheur, tu verras, j'en suis convaincue, quelque chose me l'affirme! »

Le vieux parut très ébranlé; mais il hésitait encore.

A ce moment, nous entendîmes sur la route un galop de chevaux éloignés qui se rapprochaient de la masure.

Alors, la femme se leva, disant :

« C'est le prisonnier qu'on cherche, sauvons-le, sauvons-le, je t'en conjure! »

Cette fois Wilhelm ne protesta pas; mais il fronça les sourcils, très ennuyé.

Sa femme m'aida à me mettre debout.

« Vite, fit-elle, entrez par ici. »

Elle m'emmena dans la seconde pièce et me cacha dans un cabinet noir dont la porte se dissimulait assez bien sous la tenture.

Wilhelm grommelait :

« Je ne devrais pas laisser faire ça; on va le découvrir, et nous aurons de la prison.

— Espérons! fit la femme. Tais-toi, les voici! »

Deux cavaliers s'étaient arrêtés devant la porte, et l'un deux entra pour s'informer :

« Vous n'auriez pas vu par hasard un de nos prisonniers français?

— Pas du tout, répondit vivement la vieille. Vous devez bien penser que nous ne l'aurions pas laissé partir.

— On vous l'aurait reconduit à coups de trique, bougonna le vieux.

— Je m'en serais chargé, ajouta Frédérick.

— C'est qu'il parle allemand comme vous et moi, le gaillard; avec un déguisement, il passerait partout pour un Prussien. Ah! il nous fait courir! Mais je le rattraperai... et alors malheur à lui! »

Il allait sortir, lorsque se ravisant, il demanda à boire, appela son camarade et s'attabla avec lui.

Wilhelm, sa femme et son fils tremblaient dans la crainte que je ne me trahisse par un mouvement ou une plainte involontaire. Et ils faisaient du bruit, choquaient les bouteilles, parlaient très haut pour distraire l'attention des deux hulans.

Je ne sais pas combien de temps ils restèrent à boire, car j'éprouvai bientôt une faiblesse et je m'évanouis.

Je me retrouvai dans le lit de Frédérick. Aidé de son père, il me frictionnait avec de l'alcool; puis ils me donnèrent des réconfortants, bandèrent mes blessures, et je m'endormis..

Le lendemain, j'avais une forte fièvre, et une pneumonie s'annonçait.

« Il serait dangereux de faire venir un médecin, me dit la mère Wilhelm, il pourrait nous dénoncer; mais ne craignez rien, je vais vous guérir moi-même : je connais des remèdes »

Elle partit et rapporta des herbes fraîches cueillies dans les bois. Elle me soigna si bien qu'au bout de huit jours j'étais sur pied.

Mais pendant la semaine que je vécus caché dans cette chambre, en proie à des alertes continuelles, étouffant par prudence la toux qui m'arrachait la poitrine, j'entendis souvent la voix des soldats du fort qui parlaient de la guerre, se réjouissaient de nos défaites. Et vingt fois je fus tenté de bondir au milieu d'eux, de leur briser le verre aux dents et de crier :

« Taisez-vous, je suis Français! »

Le soir, après la fermeture du cabaret, nous causions ensemble. Le vieux père Wilhelm finit par s'amender, par reconnaître que la guerre est un fléau du genre humain, et il déplorait avec moi les misères et les malheurs qu'elle provoque chez le vainqueur et chez le vaincu.

Je les quittai un soir, habillé des effets civils de Georges. La mère Wilhelm me bourra de provisions, me donna quatre thalers en cachette de son mari, puis m'embrassa comme si j'eusse été son fils. Je lui rendis son accolade non sans une émotion étrange, je serrai la main aux deux hommes; je les remerciai tous les trois du fond du cœur de l'hospitalité et des soins qui m'avaient sauvé d'une mort certaine, et je partis par les routes qu'ils m'indiquèrent.

Je gagnai à pied la Belgique sans trop d'incidents. Là, je trouvai des personnes charitables qui me procurèrent quelque argent pour voyager, et je revins en France.

J'aurais voulu reprendre du service, mais mon état de santé m'en empêchait. Je me rendis à Tours et je proposai au ministère de la guerre de pénétrer dans Paris avec les dépêches qu'il voudrait bien me confier.

On m'a d'abord répondu que je ne pourrais probablement pas réaliser ce dangereux projet, que beaucoup d'autres l'avaient tenté au péril de leur vie sans réussir; presque tous furent arrêtés par les Allemands et fusillés ou jetés en prison.

Néanmoins, j'ai insisté si bien, qu'on a fini par consentir et qu'on m'a confié des correspondances chiffrées pour le général Trochu.

Et, en effet, cela n'a pas été commode. J'ai dû marcher la nuit, éviter les routes et les grands chemins pour prendre par les champs et les bois, et avancer parfois à tâtons, sur la pointe des pieds, pendant des heures, talonné par la crainte constante des coups de fusil.

Enfin, je suis entré.

J'ai accompli tantôt ma mission auprès du général Trochu, qui m'a cordialement félicité, et dès que j'ai été libre je suis accouru ici, pour m'y trouver comme

les années précédentes, le jour même de la fête de mon père.

. . . .

C'est sur ce trait filial que le jeune soldat termina son récit. Cette fin donna lieu à une nouvelle explosion de joie du père Jean, qui s'écria :

« Tout à l'heure, justement, Annette m'a souhaité ma fête, et je disais en pleurant : « Charles ne viendra pas cette année, le pauvre garçon! » Eh bien, tu es venu! Tu es venu, mon Charles! »

Et il le pressa de nouveau contre lui, plus étroitement encore.

Mais il se faisait tard; on se sépara. Charles se retira avec son père dans la chambre du sixième, où la lumière brilla jusqu'au matin, parce qu'il y avait trop de joie pour que l'on pût dormir.

Annette, heureuse et très énervée, ne se coucha même pas; elle trotta dans l'appartement toute la nuit.

Et quand nous nous levâmes, nous fûmes surpris de la voir transformée; elle avait quitté ses vêtements de deuil et endossé une robe claire; et son bonheur s'épanouissait sur sa figure, donnait à son teint une fraîcheur nouvelle, mettant une lueur très gaie dans ses yeux et un sourire ineffable à ses lèvres.

A quelques jours de là, les feuilles illustrées racon-

taient l'histoire de Charles Aschuler et publiaient son portrait.

Le père Jean, joyeux, longtemps se promena de quartier en quartier, exprès pour voir Charles aux vitrines des marchands de journaux et s'assurer que son image était partout; il restait devant ces gravures en admiration durant des heures, essayant d'attirer l'attention des passants. Et si l'un d'eux s'arrêtait, il lui confiait :

« C'est mon fils, mon fils Charles; je l'avais cru mort, et le voilà! Il s'est bien conduit, vous voyez! »

Souvent, quand il rentrait, il annonçait à Charles : « Tu es pendu à tous les kiosques. » Ou bien : « Le boucher, il t'a accroché à sa caisse. » Ou encore : « Tout à l'heure tu étais sur l'omnibus. »

Il achetait des numéros à chaque instant, s'en bourrait les poches et en donnait à tout le monde, même à des gens qu'il ne connaissait pas.

Sa plus grande joie était de sortir avec son fils, de le nommer, de le produire dans la foule, de provoquer dans un café, sur un trottoir, un rassemblement sympathique de curieux autour de lui.

Aussi, dans ce but, il lui disait souvent :

« Allons, cuirassier, viens faire un petit tour. »

Mais Charles savait ce que voulait dire le petit tour; il refusait, car il était modeste.

Pourtant, mon père lui conseillait en riant :

« Allez donc, allez donc, ça fait tant de plaisir à votre père. »

A la longue Charles cédait, à la condition qu'on irait dans les endroits déserts et que le père Jean ne parlerait à personne.

On partait; mais le brave homme ne pouvait taire son bonheur et sa vanité bonne enfant. Une fois dehors, il racontait au premier venu l'histoire de son fils. Tout de suite on les entourait, et le « guirassier » (comme il prononçait avec son accent, qui s'accusait davantage dans les grandes émotions) devait, pour la centième fois, dire à des inconnus ses aventures.

CHAPITRE XIII

LES MACHINES INFERNALES DU PÈRE FAGET

Des semaines s'écoulèrent. Paris, chaque jour, entrait plus avant dans la lutte acharnée qui mettait au cœur de tous la confiance d'un succès final, d'une délivrance suprême.

Les Parisiens, impatients, prêts à tous les courages, à tous les sacrifices, réclamaient une sortie en masse; mais la science des batailles a des exigences étrangères aux foules; il faut savoir préparer les grands coups, attendre l'heure propice.

Elle eut pourtant lieu une première fois, cette tentative de sortie, vers Rueil, la Malmaison et Buzenval.

L'attaque fut si vive que les Prussiens crurent à un mouvement tournant du côté de Versailles. Le roi de Prusse, qui s'était installé dans cette ville, songea un moment à se retirer; il fit diriger ses fourgons sur Saint-Germain.

Mais au milieu de la journée, alors que nous semblions absolument maîtres de la situation, l'ordre de

la retraite fut donné. On prétendait que si nous avions poussé plus loin nos troupes, nous nous serions butés contre des forces considérables, et que nous aurions perdu inutilement beaucoup de monde.

A quelques jours de là nous nous emparions du Bourget, que les Prussiens reprenaient le surlendemain. Ceux-ci ont avoué que les Français avaient combattu durant sept heures avec une bravoure extraordinaire. Nous étions un contre dix.

Ces véritables faits d'armes, si nombreux pendant le siège, nous redonnaient de l'espoir. Mais le 27 octobre, un bruit sinistre courut; on disait que Bazaine avait capitulé. Nous ne pouvions le croire; — trois jours plus tard la nouvelle était confirmée, le défenseur de Metz s'était rendu avec une armée de quatre-vingt mille hommes! Bazaine avait trahi, livrant à l'ennemi la route de la capitale.

Ce fut une explosion de rage contre le misérable; mais Paris, héroïque, ne désespéra pas. Comprenant que la lutte allait devenir plus difficile encore, il se rationna sur tout. Chaque habitant n'eut droit dorénavant qu'à une portion déterminée de pain et de viande qu'on allait acheter avec des bons. Il fallait faire queue aux portes des boulangers et des bouchers. On supprima le gaz; on fabriqua de nouveaux canons; les derniers vieillards valides s'engagèrent; et plus ardem-

ment que jamais on réclama une sortie en masse.

A l'Association des Pupilles, nous ne restions pas inactifs; les services, très bien organisés, marchaient avec une régularité administrative et militaire. Nous nous habituions à cette vie laborieuse, à cette vie d'abnégation et de périls; et nous avions un profond sentiment des devoirs patriotiques que nous nous étions volontairement imposés.

Malgré la gravité de la situation, personne n'était triste; on allait au théâtre, on donnait des soirées; dans les rues, des gens riaient; et, sur les places publiques, des enfants jouaient, comme de coutume, tandis que le canon grondait dans la campagne.

Chacun accomplissait sa tâche avec bonhomie; mais certains esprits rêvaient de rendre des services immenses, songeaient tout simplement à sauver le pays, d'un coup, par une invention extraordinaire.

Tous les jours, dans les bureaux du gouverneur de Paris, arrivaient des monceaux de propositions extravagantes, des plans de machines qui devaient détruire l'ennemi en un rien de temps, des projets sans rime ni raison, où la bonne intention tenait cent fois plus de place que le savoir.

Le père Faget était du nombre de ces braves gens que le patriotisme poussait aux idées abracadabrantes.

Il nous parlait sans cesse de ses « machines infer-

nales ». Il fallait le voir, lorsqu'il prononçait ces deux mots : l'*r* d'infernal ronflait dans son gosier ainsi qu'un feu de forge; son menton s'avançait, menaçant; deux rangées de dents blanches apparaissaient comme pour mordre, et ses yeux arrondis lançaient des éclairs.

« Je suis en train de les construire en miniature, nous disait-il souvent, quand elles seront prêtes, vous viendrez chez moi, je vous les montrerai avant de les expérimenter en présence des généraux. »

Le pauvre homme, convaincu que ses futures machines seraient un fléau pour les assiégeants, travaillait sans relâche. Dès qu'il revenait des remparts, il se mettait à la besogne, déjà harassé par les marches et les longues factions, et il passait la nuit à son atelier. Sa santé souffrait de ce surmenage; il maigrissait, éprouvait des vertiges, mais il tenait bon, très courageux, disant solennellement à son fils, qui lui conseillait du repos :

« Je n'ai pas le droit de me reposer, je ne m'appartiens pas; plus tôt j'aurai fini, plus tôt Paris sera délivré! »

Et il croyait sincèrement à sa chimère.

Un matin, il nous donna rendez-vous chez lui, pour nous permettre d'apprécier « l'effet stupéfiant de sa machine infe*rr*nale » dont il avait envoyé les plans au gouverneur de Paris.

Nous y allâmes, mon père, le père Jean et moi.

Faget habitait avec son fils, rue Vavin, un petit logement composé de deux pièces. Il avait loué, dans la cour de la maison, un atelier de serrurerie vacant dont il avait barbouillé les vitres pour arrêter les regards indiscrets.

Et les locataires s'inquiétaient parfois de ce que faisait là-dedans notre inventeur d'occasion, car ils entendaient souvent des essais qui se traduisaient par des coups de pétards bruyants, et ils craignaient qu'en attendant qu'elles détruisissent les armées, les fameuses machines infernales ne cassassent quelques carreaux.

Nous entrâmes dans l'atelier où Faget nous introduisit mystérieusement en ouvrant à peine la porte, qu'il verrouilla sur notre dos.

Tout de suite, j'aperçus au plafond trois ballons d'enfant, munis d'hélices et de petites voiles en papier. Ils planaient là-haut comme des oiseaux fantastiques réfugiés côte à côte. A notre arrivée, ils parurent agiter mollement leurs ailes, sous la poussée du courant d'air extérieur.

En même temps nous vîmes sur une large table adossée au mur toute une armée de petits soldats de plomb disposés en lignes de bataille; les uns mettaient en joue un ennemi invisible; d'autres croisaient la baïonnette. Derrière cette infanterie, la cavalerie s'ap-

prêtait à manœuvrer, et au fond s'élevait un fort en carton peint, avec son pont-levis, ses créneaux, ses remparts, sa route, qui serpentait jusqu'à la poterne, et ses canons, qui passaient aux embrasures leurs cous moins gros qu'un doigt de nouveau-né.

Et nous ne pûmes retenir un vague sourire en songeant que c'était sur ces jouets, sortis d'un bazar à vingt-neuf sous, que ce pauvre Faget fondait ses calculs, et avec eux qu'il expérimentait ses machines infernales.

« Ça, nous dit-il, en tirant un des aérostats à lui, c'est la direction des ballons, ni plus ni moins; j'ai encore à construire un petit appareil, qui ne sera prêt que dans huit jours, et de la nacelle je conduirai mon ballon, comme on conduit un cheval, du siège d'une voiture, à l'aide de simples guides! Vous verrez, ce sera extraordinaire! »

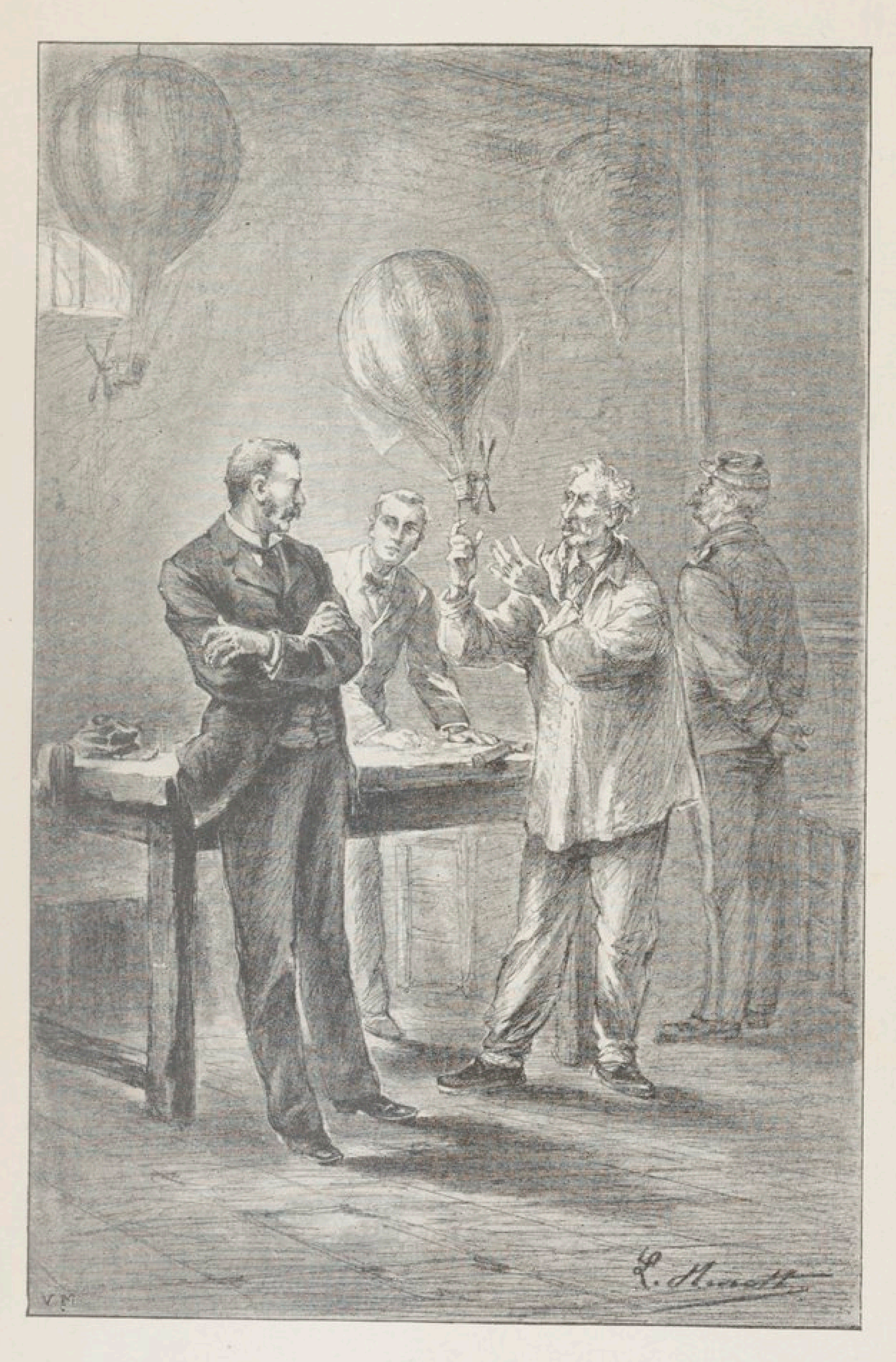
Il prit ensuite dans une boîte quelque chose d'informe qu'il posa sur un établi.

« Ceci, fit-il avec orgueil, c'est la machine infernale! »

C'était un canon de revolver à six coups monté sur affût, et muni d'une culasse mobile et de rouages très compliqués.

Puis, atteignant d'un tiroir une espèce de bille en métal, il poursuivit :

X



« ÇA, NOUS DIT-IL, C'EST LA DIRECTION DES BALLONS, NI PLUS NI MOINS. » (P. 148)

« Voici la bombe explosible. En principe, cette bombe aura trente centimètres de diamètre; elle renfermera dix autres bombes qui éclateront, lesquelles en contiendront d'autres qui éclateront également, et ainsi de suite; si bien que chaque bombe mère donnera huit cents projectiles. Comme ma machine envoie six bombes à la fois, cela fait quatre mille huit cents projectiles à chaque coup. J'en tire douze en soixante secondes, je lance donc à l'ennemi cinquante-sept mille six cents projectiles en une minute. N'est-ce pas fabuleux! et comment voulez-vous qu'une armée résiste à une telle avalanche de mitraille? »

Mon père hochait la tête d'un air de doute, n'osant pas désenchanter le brave homme.

« Nous allons l'essayer », articula Faget.

Il chargea la machine, la braqua sur ses petits soldats de plomb et fit partir la gâchette. Une détonation retentit, le fort fut criblé de grenaille, la moitié des soldats et des chevaux tomba, et l'inventeur rayonnant demanda :

« Eh bien, qu'en pensez-vous?

— Cela ne prouve rien, répondit doucement mon père; il est très difficile de se rendre compte des effets réels d'un appareil quelconque qui n'existe qu'à l'état de joujou, et c'est le cas de celui-ci. Considérez que, par rapport à vos hommes et à votre fort, votre

machine, dans la réalité, devrait être grande comme une maison, qu'il faudrait vingt chevaux pour la traîner, autant d'hommes pour la charger. Quant à vos bombes, je suis persuadé qu'en raison de leur poids elles n'iraient pas à plus de deux cents mètres, et que beaucoup d'entre elles n'éclateraient point en tombant sur de la terre. Je n'ai qu'à prendre une poignée de sable et à la jeter sur cette table, je ferai autant d'effet que vous venez d'en produire, même plus, et pourtant cela ne donnera jamais à personne l'idée de construire une machine sur le modèle d'un bras et de sa main pour lancer des projectiles à une armée entière. »

Le raisonnement très juste de mon père ne parut pas ébranler notre inventeur, qui s'entêtait dans sa conviction, quoique ennuyé intérieurement de ne pas avoir provoqué l'enthousiasme de son patron.

Comme nous sortions en discutant, le concierge remit à Faget un pli à l'en-tête du gouvernement militaire de Paris.

C'était la réponse attendue ; la popularité, la gloire peut-être !

Faget déchira nerveusement l'enveloppe... et pâlit.

La lettre disait qu' « après examen des plans de la *Machine infernale*, le comité spécial n'avait pas jugé que l'invention du sieur Faget fût pratique, et qu'il

avait décidé de ne pas donner suite à la demande de ce dernier. »

Ce fut une grosse déception pour le pauvre homme. Néanmoins, il montra du courage, sans pourtant se priver de récriminer.

L'œil humide, la voix rauque, les mains un peu tremblantes, il prononça :

« Pas pratique! pas pratique! C'est bien vite dit; qu'on me donne de l'argent ou des matériaux pour construire ma machine en grand, et on verra si elle n'est pas pratique! »

Nous étions peinés au fond, car nous sentions qu'il souffrait réellement, et nous songions au mal inutile qu'il s'était donné depuis six semaines.

Au moment de le quitter, mon père voulait le consoler; mais Faget, se secouant et faisant contre mauvaise fortune bon cœur, déclara d'un air subitement dégagé :

« Je ne m'abats pas pour si peu, moi; ma machine, je l'achèverai un jour, et mon ballon aussi; en attendant, j'ai un autre projet, que je vais étudier. »

Et comme le contremaître remontait chez lui avec son fils, mon père ne put s'empêcher de sourire et nous dit :

« Ce bon Faget, il est incorrigible! »

Je ne me doutais pas alors que j'allais être pour

quelque chose dans l'exécution de ce fameux projet que nous ignorions, et que j'en conserverais un terrible souvenir....

Le lendemain, en effet, Jules me dit en se frottant les mains de contentement :

« Papa vient d'avoir une idée étonnante !

— Laquelle?

— C'est de traverser les lignes ennemies par les catacombes et de porter des dépêches à la province. »

Le père Faget avait été employé longtemps dans l'administration des carrières de la Seine; il prétendait bien les connaître et assurait qu'elles communiquaient avec celles de la banlieue.

« C'est une idée, fis-je. Quand part-il?

— Voilà : demain nous essayons une première excursion souterraine, pour tirer nos plans; on nous a donné une autorisation; nous reviendrons le jour même et, s'il y a lieu, papa fera aussitôt une proposition au gouvernement. »

L'aventure me tentait beaucoup; je dis à Jules :

« Emmenez-moi.

— J'ai prévu votre demande, répondit celui-ci; papa accepte de vous emmener, si M. Gridennes y consent. »

Mon père, à l'annonce de ce projet, haussa les épaules. Il ne croyait pas que la chose fût possible; il

prétendait que les catacombes ne s'étendent point au delà des fortifications, et que Faget en serait quitte pour une promenade de quelques heures.

Je fis valoir qu'en ce cas il n'y avait rien à craindre, et j'insistai si bien que mon père finit par céder, et que ma mère, bientôt, n'opposa plus de résistance sérieuse. D'ailleurs, elle s'habituait peu à peu à tous les dangers pour moi, comprenant bien qu'il fallait une détente à mon activité.

Il fut décidé que nous partirions le jour suivant à six heures du matin.

Le lendemain, Faget et Jules me trouvèrent prêt au moment convenu.

Jules, qui portait deux sacoches, en suspendit une après moi ; elle contenait des bougies, et il garda l'autre, qu'il entr'ouvrit pour me montrer qu'elle était pleine de provisions de bouche.

« De quoi prendre des forces », dis-je en riant.

Et aussitôt je remarquai :

« Mais vous n'avez pas de boussole ni de ficelle pour nous guider et nous retrouver à l'occasion ?

— A quoi bon ! mon père connaît trop bien les catacombes ; pendant quatre ans il y conduisit les visiteurs et guida partout les ouvriers chargés des travaux de consolidation.

— N'ayez pas peur, dit à son tour Faget, qui m'en-

tendait questionner son fils; je me perdrai moins dans le Paris souterrain que dans l'autre. »

Puis il ajouta :

« Nous avons nos bougies? Oh! sans cela, je ne réponds de rien.... Oui! Eh bien, en route! »

Alors j'embrassai mes parents. Je serrai les mains de Charles, du père Jean et d'Annette, et nous descendîmes.

Il faisait nuit encore, un brouillard épais tombait en pluie fine, quelques lampes à pétrole placées çà et là dans les réverbères dessinaient des disques de lumière jaune.

Avenue d'Orléans, Faget sonna à la grille d'un bâtiment qui dépendait de l'ancienne barrière.

Le concierge se présenta, nous remit une clef et nous conduisit dans une petite cour devant une espèce de porte de cave en planches, d'où émanait une forte odeur de terre mouillée.

C'était là l'entrée des catacombes.

Faget l'ouvrit, puis nous dit d'allumer à la lanterne du concierge nos bougies piquées sur un carton. Quand ce fut fait, ce dernier nous souhaita bon voyage, et nous nous engageâmes dans un étroit escalier de pierre.

La porte se referma sur notre dos... et j'eus la sensation étrange que quelque chose était fini pour nous, que nous étions séparés à jamais des vivants.

Faget marchait devant. — Jules, qui maintes fois avait accompagné son père dans les visites, connaissait assez bien les catacombes, il pouvait en conter l'histoire.

Pendant l'interminable descente, il annonça, pour me renseigner :

« Quatre-vingt-dix-neuf marches; dix-neuf mètres de profondeur. »

Au bas de l'escalier, nous suivîmes un long couloir, et bientôt je me vis au centre de plusieurs galeries de trois à quatre mètres de hauteur; de larges piliers massifs réservés dans la pierre soutenaient le plafond et, entre ces piliers, l'œil se perdait dans des profondeurs d'ombres.

Nous nous arrêtâmes un instant; les lumières projetaient nos silhouettes noires sur les murs, sans pouvoir percer les ténèbres au delà de quelques mètres; sur nos têtes, autour de nous, partout, rien que le gypse blanchâtre; aucun vestige de vie, pas un être! pas une plante! pas un brin d'herbe! un silence parfait, une immobilité complète des choses. Je ne pouvais croire que deux millions d'individus vivaient en ce moment au-dessus de nous, et je me sentis la gorge serrée en songeant à l'angoisse atroce d'un homme perdu dans ces catacombes, cherchant son chemin à tâtons et mourant dans les tortures du désespoir et de la faim.

C'est probablement l'idée qui vient à tout le monde à cette vue, car Jules me dit :

« Hein, monsieur Fernand, si nous vous abandonnions là, qu'est-ce que vous deviendriez? Ah! vous auriez beau appeler, crier, hurler à pleins poumons, personne ne vous entendrait.

— Ce serait la fin la plus épouvantable », répliquai-je avec un frisson.

Nous reprîmes notre excursion et, tout en nous aventurant au milieu de cette solitude, Jules et son père me contaient des histoires terribles de gens égarés là-dedans.

La victime qui a laissé la plus pénible impression est Aspairt, le concierge du Val-de-Grâce. Descendu seul dans les catacombes un jour, en 1793, il ne reparut plus. Onze ans plus tard on le retrouva dans une galerie, à l'état de squelette, reconnaissable au trousseau de clefs et à la lanterne qui gisaient à côté de lui.

Ces récits navrants faisaient naître en moi une inquiétude croissante; je me sentais peu rassuré, malgré la présence de Faget, qui semblait bien connaître sa route. Nous avancions toujours dans des galeries interminables qui se croisaient en tous sens.

Et en regardant devant moi les ténèbres profondes

où nous nous enfoncions ainsi, j'eus un instant de défaillance ; un pressentiment me conseilla de revenir sur nos pas, de remonter au jour, au soleil, à la vie !

Que ne l'ai-je écouté, ce pressentiment !

CHAPITRE XIV

SOUS TERRE

En marchant, Jules me donnait des explications. Il me parla notamment d'une sorte de sauvage dont une partie de l'existence s'écoula dans les catacombes. Des ouvriers, maintes fois le virent courir à travers les galeries, jetant des cris inarticulés, comme un animal effrayé qui se sauve à l'approche des hommes. Ils avaient à peine le temps de distinguer ses longs cheveux encrassés de plâtre, tombant sur ses épaules, son torse couvert d'un lambeau de guenilles, ses jambes, ses bras et ses pieds nus.

On était plusieurs années sans le rencontrer; puis un beau jour, un carrier pendant son travail entendait un léger frôlement sur le sol derrière un pilier; il levait les yeux et apercevait le sauvage déjà loin, fuyant avec l'agilité d'un oiseau.

On organisa des battues pour le saisir, mais il fut toujours introuvable. Qui était cet être mystérieux? Certains croient à un criminel réfugié là-dedans tout

jeune et qui, peu à peu se serait acclimaté aux ténèbres et à cette vie farouche. Sans doute, la nuit, comme les fauves des bois, il sortait pour prendre sa nourriture, fouillant la terre, ravageant les vergers, agrippant le bétail des fermes. Et le lendemain, le paysan volé, supposait, tant le solitaire des catacombes avait des allures de bête insoumise, que c'était un renard ou un sanglier qui avait commis le larcin.

Mais Faget devenu tout à coup plus attentif, nous demandait de ne plus bavarder.

« Assez causé, les enfants, dit-il, ça devient sérieux par ici. »

En effet, l'aspect des galeries changeait; la carrière paraissait plus abrupte, plus désolée; nous nous trouvions dans les parties abandonnées où l'on ne va presque jamais.

Le sol, par moments, était humide et si gras que nous glissions et qu'à deux reprises je faillis choir. Le plafond s'abaissait de plus en plus; par endroits, nous devions nous courber pour passer; bientôt, cependant, il se releva et nous aperçûmes de grandes « cloches » au-dessus de nos têtes, anciens éboulements qui avaient formé là-haut des vides de huit à dix mètres de circonférence.

Jusqu'à présent, Faget avait marché avec une certaine assurance; mais maintenant il paraissait chercher

sa route. Je remarquais ses hésitations et je commençais à ne pas être tranquille sur notre sort; l'idée que nous pouvions nous égarer me hantait de plus en plus. Je regardais le brave homme à la dérobée et je sentais que chez lui naissait une inquiétude qui s'accusait davantage à chaque minute dans le froncement de ses sourcils.

Nous avançâmes ainsi pendant une demi-heure; et je m'énervais de ne pas trouver l'extrémité de cette carrière, de ne jamais rencontrer que le souterrain noir. « Elle va donc jusqu'au bout du monde », pensais-je !

Je n'osais demander à Faget s'il se croyait égaré; c'eût été le froisser; mais, pour voir s'il n'était pas tout à fait désorienté, je l'interrogeais :

« Qu'est-ce qu'il y a au-dessus de nous? »

Il me répondait : « Gentilly, Arcueil, Cachan », ou : « Nous sommes sous les lignes prussiennes. »

Mais bientôt il tardait à me renseigner, agacé par mes questions qu'il ne satisfaisait plus facilement. Il s'arrêtait souvent pour examiner son chemin, indécis sur la route à prendre, et nous marchions lentement dans une boue épaisse de plâtre où nos pieds s'empêtraient.

Je ne pus m'empêcher, de manifester mes craintes à Jules. Tout d'abord sa confiance en son père

fut inébranlable. Mais à son tour, il s'inquiéta, en voyant que celui-ci se troublait, et marmonnait entre ses dents des paroles d'impatience au milieu de chaque carrefour qu'il ne reconnaissait plus.

« Est-ce que tu aurais perdu le nord, patron? » fit-il.

Faget n'osa pas dire non, tellement son allure trahissait l'embarras. Pour ne pas nous effrayer, il répondit d'un air dégagé :

« Bast, qu'importe! Tu sais bien que je me retrouve toujours. »

Très anxieux, je risquai avec un peu d'effarement dans la voix :

« Pourtant, si vous ne vous retrouviez plus, tout de même!

— Vous voulez rire, monsieur Fernand, le père Faget s'égarer à ce point! Ah! c'est qu'on m'aurait bien changé mes catacombes! N'ayez crainte; tant qu'il fera clair, ça ira! »

C'est moi qui portais le paquet de bougies dans ma sacoche; instinctivement, je le tâtai de la main pour m'assurer qu'il y était toujours, et j'essayai de calmer mes appréhensions en songeant que nous avions pour quinze ou vingt heures de lumière, et que, d'ici là, Faget aurait reconnu son chemin. Mais malgré moi une voix criait à mes oreilles comme un glas :

« Perdus! Perdus!! Perdus!!! ».

Cependant nous marchâmes longtemps encore à la dérive, dans un désarroi croissant. Faget finit par avouer qu'il n'y comprenait rien; il se mettait en colère contre lui-même, tourmenté d'un découragement qu'il ne parvenait plus à dissimuler.

Je regardai ma montre; il était huit heures passées; nous errions ainsi depuis deux heures. J'étais harassé; une oppression douloureuse me serrait la poitrine; ma gorge desséchée par la soif me cuisait.

Je réclamai un peu de répit; alors nous nous assîmes sur une anfractuosité de roche, et je demandai à boire...

Quand on se leva, je ressentis une plus grande fatigue; j'avais les jambes sensibles comme si l'on m'eût donné des coups de canne sur les mollets.

Je commençai à me désespérer ouvertement.

« Nous sommes perdus, dis-je, nous périrons ici! »

Faget protesta :

« Je vous répète que vous n'avez rien à craindre; nous voyons clair, c'est le principal : d'un moment à l'autre je puis me reconnaître. »

Une minute après il reprit :

« Au fait, par excès de prudence, nous ne brûlerons qu'une bougie à la fois; éteignez les vôtres, je garde la mienne. »

Cette précaution, au lieu de me rassurer, me donna

un frisson, car elle prouvait que notre guide n'était pas si sûr de lui qu'il le prétendait. Et puis mon inquiétude s'augmentait de ce que les lieux où nous passions avaient un tout autre aspect.

Le sol glissant mettait des mottes lourdes à nos pieds; il fallait tirer la jambe, ce qui décuplait la fatigue et retardait la marche.

Le plafond montait avec une inclinaison rapide jusqu'à une hauteur de 5 à 6 mètres; et, bientôt, nous nous trouvâmes en face de deux galeries superposées. Au-dessus de notre tête, s'élevait une petite façade avec une baie rectangulaire donnant dans la galerie supérieure. Cette vue évoqua en moi l'idée d'une chambre. Je m'attendais presque à voir apparaître là, à cette sorte de fenêtre ouverte, la figure d'une personne qu'aurait attirée le bruit de nos pas et à qui j'aurais demandé le chemin.

Faget cherchait à se rappeler s'il avait vu cela quelque part, mais il ne se souvenait de rien.

Nous pénétrâmes dans la galerie inférieure; presque aussitôt, je sentis quelque chose de glacial sur ma main; je levai les yeux. Le plafond très bas était constellé de bulles d'eau qui suintaient à travers la pierre et qui tombaient sur le sol détrempé.

« Tiens, voilà qu'il pleut », dit Jules.

Il avait raison; plus nous avancions, plus les gouttes

se multipliaient nombreuses et serrées, comme une vraie pluie.

Faget couvrait d'une main la flamme de la bougie, dans la crainte qu'une de ces gouttes ne vînt l'éteindre, puis il dit :

« Je crois que j'ai trouvé; il doit y avoir là-bas un escalier conduisant au-dessus, marchons, vous allez voir. »

Un peu moins découragés, nous avançâmes vers une vaste crypte; le sol allait en pente rapide; alors nous entendîmes dans cette solitude, qui, jusqu'à présent, avait été si muette pour nous, un clapotement continu, un bruit semblable à celui que produisent dans les rivières les premières grosses gouttes d'une ondée d'orage.

« Il y a de l'eau par là », dit Faget.

Nous aperçumes en effet sous la crypte une large nappe d'environ un mètre de profondeur, qui s'étendait dans les autres galeries; c'était une eau limpide et très claire que nous n'aurions pas remarquée sans ces gouttelettes qui, dans leur chute, formaient à sa surface des milliers de petits cercles.

Si l'angoisse ne m'eût torturé, j'aurais admiré ce lac souterrain, si mystérieux, si étrange; j'aurais voulu le parcourir sur une barque légère, avec une torche qui aurait jeté sous ces voûtes sa lueur d'incendie et tracé

dans l'eau transparente un mouvant sillon de feu. Et puis cet égouttement, le seul bruit qui frappa jamais nos oreilles dans les catacombes, avait quelque chose de charmant et mettait un peu de vie dans cette immense grotte.

Ce nouvel incident augmentait nos transes; Faget fronçait les sourcils.

« Diable! fit-il, la route est barrée; il faut voir ailleurs. »

Nous revînmes sur nos pas, nous tournâmes à droite, puis à gauche, nous marchâmes à l'aventure, avec l'espoir que le hasard nous conduirait mieux que nos calculs.

Plusieurs fois nous crûmes nous retrouver, reconnaître une galerie, un pilier, un carrefour où nous avions passé : un cri de joie partait de nos poitrines; mais bientôt nous constations que c'était une erreur.

Alors les déceptions se succédèrent, provoquant chaque fois une angoisse plus profonde.

Jules se lamentait.

« Tout de même, nous sommes perdus, papa! ah, nous le sommes bien, va. »

Faget, nerveux et déconcerté, répondait :

« Je n'y comprends rien; c'est extraordinaire! oh! je me retrouverai; il n'est pas possible que je ne me retrouve point! Il y a encore six bougies, n'est-ce pas?

Ça représente bien dix heures de clarté ! Or, d'un moment à l'autre, dans une seconde, j'aurai reconnu mon chemin. »

Oui, il nous restait six bougies ; à chaque instant j'introduisais ma main dans la sacoche pour les compter. La lumière était notre seul espoir, la probabilité que nous sortirions de ces lieux maudits ; plus de lumière pour nous conduire, c'était la mort presque sûre, la mort tragique d'Aspairt et de tous ceux dont on avait découvert les squelettes bien des années après leur disparition.

Aussi, quoique très fatigué par une marche excessivement pénible dans ce mortier qui nous collait les semelles au sol, je ne demandais plus de repos ; nous allions droit devant nous, sans chercher, sans nous attarder à des hésitations qui nous auraient fait perdre du temps.

Nous souffrions beaucoup de la soif, malgré nos gourdes déjà à moitié vides. L'oppression qui, depuis notre entrée dans les catacombes, pesait sur nos poitrines, devenait intolérable ; nous respirions difficilement, l'air nous manquait. Et au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient, une anxiété plus croissante me brûlait l'estomac, comme un charbon rouge.

Une demi-heure s'écoula ainsi ; Faget allait devant, tenant la lumière qui n'éclairait qu'à quelques pas ;

nous le serrions de très près, poussant de gros soupirs.

Nous marchions dans une sorte de petite vallée formée de remblais; au milieu, le chemin très étroit était gras; nous avions de l'eau jusqu'aux chevilles, et souvent nous manquions de choir.

Tout à coup le père Faget fit un faux pas, et il glissa si malheureusement, qu'il s'abattit sur la bougie; celle-ci s'éteignit; et, comme, par économie, nous n'en brûlions qu'une à la fois, nous fûmes plongés subitement dans la nuit complète.

Une angoisse terrible nous empoigna aussitôt.

« Vite, les allumettes! les allumettes! cria Faget, d'une voix qui tremblait; et surtout ne vous éloignez pas, mes enfants, restez là près de moi, tout près, que je vous sente bien! »

D'un mouvement fiévreux, je fouillai dans mes poches et je m'aperçus avec terreur que je n'avais pas une allumette.

« C'est toi, Jules, qui les as! dis-je.

— Non, fit-il, c'est papa; c'est à toi que je les ai remises, papa; souviens-toi.

— A moi! tu crois? articula Faget sur un ton rauque, mon Dieu, ça se peut... en voilà un accident!... voyons! »

Nous l'entendîmes se palper les poches à grands coups, avec la paume des mains, et nous attendions

sa réponse dans une anxiété épouvantable, en songeant que s'il ne trouvait pas d'allumettes, nous étions perdus, que nous finirions par la mort la plus horrible.

Il prononça : « Oui... oui... voilà!... je les sens!... je les tiens!... »

Mais au moment où je cherchais sa main dans l'obscurité, pour lui donner une bougie neuve, la boîte se vida, (sans doute il la tenait l'ouverture par en bas!) et les allumettes s'échappèrent sur le sol inondé d'une eau fangeuse.

Il poussa un juron de désespoir répété par Jules.

« Ah! mon Dieu! m'écriai-je, quelle fatalité! nous ne sortirons pas d'ici! »

Il devait s'être accroupi pour tâter par terre, car il dit, tout haletant :

« Attendez, taisez-vous, laissez-moi... Ah! les voilà... Malheur de malheur! elles sont mouillées!... Pas moyen de s'en servir!... Dans la boîte... il en reste peut-être... vide!... Non! Il y en a quatre! »

Je vis des points phosphorescents briller dans sa main, puis des lignes apparaître sur sa manche où il frottait fiévreusement; mais l'humidité des catacombes s'était communiquée à nos vêtements et aux allumettes.

« Mon Dieu! disait-il, effaré, pourvu qu'elles prennent!

— Veux-tu que j'essaie de mon côté? fit Jules, la voix tremblante.

— Donnez m'en, je vous en prie! suppliai-je à mon tour.

— Non! non! se récria-t-il très nerveux; laissez-moi faire, ne me parlez pas, surtout. »

La première ayant manqué, il essaya d'en allumer une autre avec l'ongle; mais au troisième coup le phosphore se détacha brusquement et fut projeté sur le remblai à côté de nous, où il fit comme un ver luisant qui s'éteignit au bout de quelques secondes.

« Deux! il n'en reste plus que deux! » râla le pauvre homme.

Jules et moi nous haletions; et nous lui recommandâmes d'aller doucement, de bien faire attention.

Celle-là, l'avant-dernière, se brisa en deux sur son ongle.

« Le diable s'en mêle! » gémit-il douloureusement.

Nous étions atterrés; j'avais la gorge comme prise dans un étau, les mots sortaient difficilement de ma bouche; on eût dit que quelqu'un me fermait les lèvres. Était-ce possible! nous allions périr, dans un martyre de plusieurs jours, au milieu des ténèbres impénétrables.

Faget disait avec une solennité touchante et simple.

« Mes pauvres enfants, je tiens la dernière; c'est

notre espoir suprême! notre vie ou notre mort!... que Dieu ait pitié de nous!... »

Nous le suppliâmes encore de redoubler de précautions; et, quoique pressés de savoir notre sort qui dépendait de la plus ou moins facile inflammabilité de ce petit morceau de bois, il attendait hésitant, pour examiner toutes les chances de réussite.

Cette fois, il frotta l'allumette sur la couverture d'un portefeuille en maroquin. Mon cœur battait dans ma poitrine comme un oiseau affolé qui veut sortir de sa cage.... Mes jambes s'affaissaient brisées par la perspective d'un dénouement fatal!

L'allumette parut vouloir prendre; le soufre en ignition crépita, donna une petite flamme fumeuse, hésitante. Je n'eus que le temps d'entrevoir les figures pâles et terrifiées de mes deux compagnons. Ce fut comme une vision instantanée : puis tout disparut, retomba dans la nuit, la nuit inextricable qui ne finirait jamais plus.

Nous étions perdus, perdus dans les catacombes, loin des vivants! et nous allions mourir de la mort la plus horrible; mourir de faim, sans revoir un rayon de soleil... sans un adieu des parents!

Alors nous nous serrâmes les uns contre les autres, et une clameur d'épouvante sortit de nos poitrines...

Que se passa-t-il ensuite? J'ai été frappé par une

terreur trop aiguë! J'ai senti de trop près l'approche de la folie, pour m'en souvenir exactement.

. . . .

Je me rappelle que pendant des heures qui furent longues comme des années, nous avons gémi, hurlé au secours, erré à petits pas, les mains tendues, avec une douleur atroce dans les entrailles et dans le cerveau.

Nous allions, aveugles, tâtant le vide, heurtant les murs, buttant aux pierres, revenant peut-être sur notre chemin sans le savoir, persuadés que nos efforts étaient inutiles, mais essayant quand même, avec l'acharnement désespéré de ceux qui luttent contre la mort.

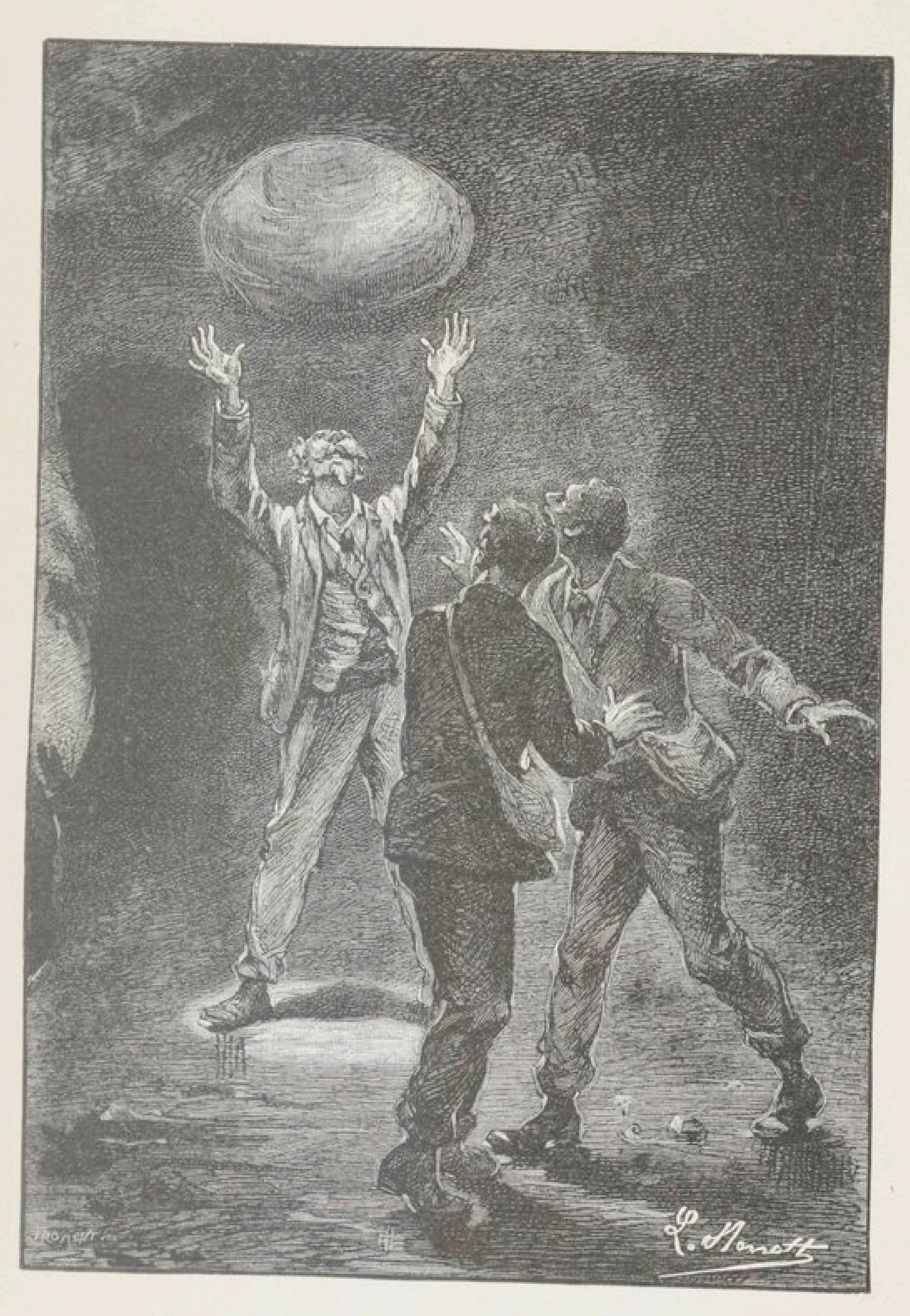
Je me rappelle aussi que dans le silence de cette immense tombe hermétiquement fermée, nous entendîmes, en prêtant l'oreille, un bruit très sourd, presque indistinct, et que nous songeâmes que c'était le canon, et qu'on se battait au-dessus de nous.

Je me rappelle surtout qu'après avoir éprouvé si longtemps le supplice affreux de ne pas voir, je fus surpris de distinguer à terre, à quelques mètres de nous, une sorte de tache blanchâtre, de la grandeur d'un cerceau d'enfant.

Je la montrai à Faget.

Il jeta aussitôt un cri de joie, courut vers la tache et

XI



C'ÉTAIT LE JOUR, LE SOLEIL, LA VIE!... (P. 173)

nous apparut subitement dans un rayon de lumière, les bras élevés au plafond, le regard tourné là-haut, vers quelque chose qui éclairait toute sa face ravie de bonheur.

Il cria : « Sauvés! sauvés! c'est un puits d'aération! »

D'un bond, nous fûmes près de lui, et ayant levé la tête, je vis un petit rond de ciel; c'était le jour, le soleil, la vie! la promesse d'embrasser encore ceux que j'aimais.

Et nous demeurâmes là quelques secondes à respirer, à boire béatement cette lumière que nous croyions à jamais éteinte pour nous!

Le puits n'était pas large, le plafond très bas, Jules qui savait grimper s'y engagea en se hissant sur les épaules de son père; et, s'aidant des aspérités des pierres, il parvint jusqu'à l'orifice supérieur, puis disparut.

« Pourvu qu'il ne tombe pas au pouvoir des Prussiens! » soupira Faget.

Mais au bout d'un moment des voix nous crièrent de nous préparer. Un fort panier descendit suspendu à une corde; et un instant après nous étions sur la terre, en plein jour, entourés de soldats français et de paysans venus à notre secours ou attirés par la curiosité.

Rien ne peut rendre ce que nous éprouvâmes.

D'abord nous fûmes pris d'une sorte d'hébétude qui dura plusieurs minutes; il semblait que nous n'avions plus conscience de nous-mêmes, que le sentiment de notre personnalité nous eût abandonnés.

On nous frictionnait, on nous faisait boire des cordiaux; mais je m'en aperçus à peine.

Enfin, ma poitrine se souleva, des larmes m'inondèrent le visage; et, au milieu de mes sanglots, je souriais, l'œil hagard, sans pouvoir prononcer une syllabe, suffoqué par une joie singulière, par un bonheur de revivre qui me secouait agréablement tous les nerfs et emplissait mon cœur d'une jouissance infinie. Je respirais à pleins poumons; l'air s'engouffrait en moi, ainsi que l'eau dans un bief, quand on ouvre d'un coup les écluses.

En même temps, j'étais abasourdi par la grande lumière; et malgré l'éblouissement qui faisait clignoter mes paupières, je regardais avec extase les champs, les arbres, l'horizon, le soleil lui-même, un pâle soleil d'hiver qui me parut plus chaud et plus brillant que par un bel été.

On nous pressait de questions; mais aucun de nous n'avait la force de répondre.

Je sus que nous nous trouvions dans la plaine de Vaugirard; et, tandis qu'après les premiers soins sur

place, on nous conduisait chez un marchand de vins pour achever de nous remettre, quelqu'un racontait de quelle façon il avait rencontré Jules :

« Je rentrais chez moi par un chemin de traverse, expliquait-t-il, quand tout à coup je vis surgir ce jeune garçon d'un puits. Il s'arrêta un instant sur la margelle, effaré, puis, sauta à terre, et resta titubant, la figure cachée dans ses mains.

« Je m'approchai de lui; aussitôt il se cramponna après moi, comme un fou, l'air si farouche que j'eus peur, et que je tentai de l'éloigner croyant avoir affaire à un être enragé.

« Mais il me cria : « Là..., dans les catacombes...
« mon père... et un ami... vite..., du secours! »

« Alors, comme il s'évanouissait, je le maintins dans mes bras, et j'appelai des gens qui passaient sur la route.

« On accourut, et voilà! »

Ce n'est guère qu'au bout d'une heure de repos que nous fûmes un peu remis.

Faget se lamentait, malgré la présence des curieux qui nous entouraient.

« Ah monsieur Fernand! mon pauvre monsieur Fernand! que va dire votre père?... C'est ma faute, tout ça!... Et pourtant, je ne m'explique pas comment nous avons pu nous égarer..., il me semblait bien aussi que

je me trompais... j'aurais dû tourner à droite, au premier carrefour.... Ah si j'avais tourné à droite!...

— Que voulez-vous! nous sommes sauvés; c'est le principal! répondis-je.

— Çà, pour une secousse, c'est une secousse », murmurait philosophiquement Jules.

Enfin, on nous avisa qu'une voiture rentrant dans Paris pouvait nous emmener.

Après avoir remercié vivement ceux qui nous avaient sauvés et soignés, nous partîmes.

Tout le long du chemin, Faget ne cessa de répéter : « Que va dire M. Gridennes! ah, tant pis, je vous accompagne chez vous, je veux lui présenter mes excuses, lui demander pardon! »

Et de temps en temps il ajoutait, en se frappant le front :

« Parbleu, il fallait tourner à droite; je le comprends bien maintenant. »

Lorsque la voiture fut au coin de la rue d'Assas, on descendit.

Nous touchions le seuil de la maison, comme mon père précisément sortait.

Tout de suite il demanda :

« Vous voilà revenus; eh bien? »

Mais, soudain, une inquiétude très vive barra son front; il remarquait nos vêtements salis, nos traits

encore altérés et se douta que nous venions de souffrir un cruel martyre.

« Quoi!... Qu'est-ce que vous avez?... Il vous est arrivé quelque chose?... s'écria-t-il, bouleversé... Parle donc, Fernand! »

Tremblant, la gorge serrée, Faget balbutia :

« Mon Dieu... nous sommes sains et saufs; mais, à vrai dire, nous avons passé un mauvais quart d'heure... Excusez-moi... pardonnez-moi... j'aurais dû tourner à droite... enfin bref, j'ai confondu... on s'est égaré un peu, quoi... mais je me serais retrouvé... parbleu, je connais si bien les catacombes... seulement la bougie s'est éteinte... les allumettes sont tombées dans l'eau..., alors, dam! vous comprenez... on est resté sans lumière... pendant quelque temps. »

Mon père, soupçonnant quelles angoisses nous avions dû subir, eut un sursaut de colère. Les dents serrées, les poings crispés, il articula sur un ton de menace à l'adresse de son contremaître :

« Malheureux! vos idées aussi sont infernales!... Vous avez failli me perdre mon fils à tout jamais..., et par la plus terrible des tortures.... Allez-vous-en... allez-vous-en!... Ou je vous étrangle! Je vous tue, là! »

Puis me prenant brusquement le bras, il m'emmena en proférant d'une voix étranglée :

« Viens, montons..., je suis capable de faire un malheur! »

Une fois chez nous, j'appris que ma mère était absente; alors mon père s'assit sur le divan de son cabinet, et m'attirant à lui, il me palpa et me posa mille questions :

« Souffres-tu? As-tu du mal? Vous avez manqué périr, n'est-ce pas, par la folie de cet imbécile? Seuls, dans les catacombes, sans lumière! Oh, quand j'y pense! Tu vas boire quelque chose? Je vais prévenir le médecin; veux-tu que je l'envoie chercher?... tu ne veux pas?... voyons, raconte-moi ce qui s'est passé; ne me cache rien, surtout. »

Je fis à mon père le récit exact de notre dramatique excursion; et je le suppliai en même temps de pardonner à ce pauvre Faget qui tournait peut-être à la monomanie, mais qui était un honnête homme et un collaborateur dévoué.

« Tu as raison, me répondit mon père. En somme, il obéit à un sentiment respectable, puisque c'est son amour du pays et le désir de faire plus que tout le monde qui exaltent ainsi son cerveau. »

En outre il fut convenu que nous ne dirions rien à ma mère de cet accident, afin de ne pas la tourmenter. Nous lui expliquerions que l'expédition nous avait beaucoup fatigués sans apporter aucun résultat.

Le lendemain matin, Faget encore très souffrant se traîna chez nous pour voir mon père.

« Si vous ne me pardonnez pas, lui dit-il, j'en tomberai malade; le remords me tuera à petit feu. »

Il était si piteux, si sincèrement navré que mon père fut touché de sa démarche.

« Soit, lui répondit-il, mais que ce soit une leçon. Contentez-vous d'accomplir votre devoir de patriote; et n'usez pas vos forces à la recherche d'inventions que des gens du métier, plus documentés et plus pratiques que vous, n'ont pu réaliser. »

Ce conseil lui fut renouvelé, le soir même, par le chef du service des carrières qui le fit appeler et lui administra une forte semonce....

De retour à son atelier, Faget fut héroïque!

Il noya ses bombes dans un seau d'eau, brisa sa machine infernale sous ses pieds; puis il donna les ballons, les soldats et le fort à un enfant qui fut heureux de cette aubaine et qui remporta, avec cette petite armée, bien des victoires... imaginaires, comme les inventions du pauvre Faget!

CHAPITRE XV

DÉPART POUR LA BATAILLE

Nous fûmes obligés, Faget, Jules et moi, de nous reposer durant près d'une semaine, pour nous remettre des émotions terrifiantes par lesquelles nous avions passé!

Tandis que je gardais la chambre, Charles me tint compagnie; il me conta sa campagne et m'avoua combien il s'ennuyait de son inaction. Il désirait reprendre du service, mais on lui disait d'attendre que sa santé fût complètement rétablie.

Un matin, le jour même où je ressortis pour la première fois, il m'annonça tout joyeux qu'il entrait dans le service de l'aérostation. Il apprenait la manœuvre, et il comptait quitter Paris bientôt par ballon et prouver qu'il était propre encore à quelque chose.

« Comment! lui dis-je, vous voulez courir à de nouveaux dangers! vous ne pensez donc pas au père Jean et à cette pauvre Annette?

— Si, je pense à eux; mais c'est plus fort que moi;

quand on se bat quelque part, il m'est impossible de rester les bras croisés. »

Le courage indomptable de ce brave m'enthousiasma.

« Comme ce serait intéressant, me disais-je en moi-même de le suivre dans quelque entreprise périlleuse! »

Et, spontanément, je m'écriai :

« Si jamais vous quittez Paris en ballon, je vous accompagne! Je n'aurai pas peur et je ferai le coup de feu à l'occasion. »

Il me répondit, souriant un peu de ma hardiesse :

« Je veux bien vous emmener si l'on y consent.

— Je m'arrangerai pour cela, lui répliquai-je; avertissez-moi simplement la veille, et ne parlez de mon projet à personne. »

A dater de ce jour, impatient comme pour une partie de plaisir attendue, je le questionnais sans cesse :

« Eh bien, est-ce pour demain? »

Et je trouvais le temps long. Mais cette excursion dans les airs, qui fut si tragique pour Charles et pour moi, devait être précédée d'événements qui mirent dans mon cœur la pire des angoisses.

Nous retournâmes, Jules et moi, à l'Association où nous eûmes un gros succès en racontant le récit détaillé de notre terrible aventure dans les catacombes. Puis il fallut redoubler d'activité, car les combats

autour de Paris se multipliaient, et le service des ambulances réclamait de nouveaux dévouements.

Mon père allait régulièrement aux remparts : il n'avait pas encore vu le feu, mais on parlait d'une prochaine sortie en masse à laquelle la garde nationale devait participer.

Aussi chaque soir, quand il tardait à rentrer, ma mère, très inquiète, se demandait s'il ne s'était pas battu; malgré le froid, elle ouvrait les fenêtres à toute minute et regardait dehors; ou bien, l'oreille toujours au guet, elle écoutait sur le palier lorsque quelqu'un montait.

Et c'était des transes continuelles qu'elle supportait vaillamment, mais qui lui torturaient le cœur.

D'ailleurs elle s'était faite à cette existence de sacrifices et de risques où, à chaque heure, il fallait s'attendre à tout pour soi-même ou pour les siens. Elle voulut, comme les autres, avoir sa part de fatigues et de dangers; elle portait des secours aux blessés; aidait les infirmières, s'offrait, durant d'interminables journées, surtout lorsque les batailles meurtrières emplissaient de moribonds les ambulances et les locaux inoccupés.

Un matin qu'elle se rendait au Val-de-Grâce, mon père lui dit :

« N'y va pas, je t'en prie; il y a une épidémie de

fièvre typhoïde ; j'ai peur que tu gagnes quelque maladie ! »

Elle répondit avec vaillance :

« J'irai quand même, mon ami, comme toi tu vas aux remparts ! C'est mon champ de bataille, à moi ; et, pas plus que toi, je ne dois reculer devant le péril ! »

Ce fut précisément ce jour-là que mon père, qui faisait partie du 19e bataillon, se battit pour la première fois.

On était alors à la fin de novembre ; une neige épaisse, durcie par un froid très vif, recouvrait les rues depuis une semaine.

Assez souvent, j'allais voir mon père au bastion, toujours inquiet qu'il ne fût appelé hors des murs pour prendre part à un engagement.

Cette fois-là, poussé par je ne sais quel pressentiment, j'éprouvai le besoin de passer l'après-midi avec lui. Après le déjeuner, disposant de mon temps, je courus aux remparts.

Quand j'arrivai dans le chemin de ronde, des gardes nationaux s'amusaient avec des boules de neige, comme des collégiens ; divisés en deux camps, ils se livraient à une bataille acharnée qui les réchauffait ; et c'était des éclats de gaîté et des huées sans fin, lorsqu'un projectile s'aplatissait sur la figure d'un camarade.

Pendant que je les regardais, un coup de canon retentit dans le lointain, du côté de Meudon.

« Ha! ha! fit quelqu'un, voilà la danse qui recommence! »

Puis, d'autres coups se succédèrent à intervalles réguliers; bientôt même, on put distinguer, en prêtant l'oreille, le bruit de la fusillade. Chacun disait son avis, mais personne ne se troublait; les gardes nationaux qui se divertissaient ne s'arrêtèrent même pas.

J'entrai dans le poste où je trouvai mon père; là, pas plus d'émoi que dehors. Autour d'un poêle tout rouge, des groupes causaient bruyamment, contaient des histoires drôles. A une table, d'autres jouaient aux cartes; plus loin, un artiste, à cheval sur un banc, crayonnait dans un album.

Une chose entre toutes attira mon attention; il y avait là, près du râtelier d'armes, un piano dont le palissandre et les touches d'ivoire juraient d'une façon singulière avec ces murs nus, peints à la chaux, ces bancs crasseux, ces chaises de paille, ces lits de camp, ces tables salies de vin et le sol carrelé couvert de boue et de neige fondante.

Comme je m'étonnais qu'un instrument pareil fût en cet endroit, mon père m'expliqua qu'un groupe de musiciens l'avait loué pour se distraire pendant les heures de garde. Souvent donc on chantait, et même

on dansait. Et les chefs laissaient faire, estimant que la gaieté raffermit les courages.

Mais le canon tonnait toujours, et des gens remarquaient :

« Ça chauffe tout de même là-bas!

— On va peut-être nous appeler à la rescousse, ajouta quelqu'un.

— Tant mieux, ça nous dégourdira les jambes », poursuivit un autre.

Alors, nous sortîmes, mon père et moi, pour avoir des nouvelles.

Nous gravîmes les fortifications; les talus étaient tout blancs, marqués de loin en loin par la raie noire des canons; et, sur la banlieue, s'étendait un immense drap de neige, déchiré çà et là par des clôtures et des haies.

En tournant les regards vers ma droite, j'aperçus sur le rempart, dominant la campagne, à cent pas de nous, une masse un peu indécise.

« Qu'est-ce que c'est? demandai-je.

— Viens, tu vas voir », me répondit mon père.

C'était une statue haute quatre fois comme un homme, une statue de neige ayant l'aspect d'un beau marbre. Et je fus tout de suite stupéfait de l'allure magistrale du sujet qui représentait la *Délivrance*.

Une femme chargée de fers venait de briser ses chaînes; ses bras rigides, ses muscles à peine déten-

dus disaient l'effort inouï qu'elle avait dû produire. Sur sa figure grimaçante, on devinait le soulagement subit; et sa bouche grande ouverte aspirait largement l'air qui d'un coup gonflait sa poitrine délivrée.

Pendant que je contemplais cette œuvre savante, qu'un prochain dégel anéantirait, quelqu'un dit précipitamment à mon père :

« On va se battre, un ordre est arrivé. »

En effet, tout le long des remparts les clairons sonnaient au rassemblement; les jeux cessèrent. Chaque homme courut vers le poste et ressortit avec son fusil pour s'aligner.

Certains étaient gais, gambadaient à l'idée de voir enfin le feu; d'autres, un peu tristes, semblaient songer à leurs familles.

Mon père, grave mais calme, me contempla une seconde en silence, puis il prononça :

« Retourne à la maison; ne dis pas à ta mère que je suis parti pour me battre, il est inutile de l'inquiéter d'avance. Seulement, si je tardais à rentrer, tu la ferais patienter,... et si je ne rentrais pas, tu la consolerais!.., enfin, sois bon avec elle, aime-la toujours bien.

— Ah! mon père, m'écriai-je, en me jetant dans ses bras, ne parlez pas ainsi, vous me faites mal!

— Il faut tout prévoir, mon enfant, aie du courage et espère. »

Il m'embrassa longuement sur le front, alla chercher son fusil et vint prendre son rang.

On entendait sur le chemin de ronde les commandements précipités des officiers, qui, à chaque bastion, réunissaient leurs hommes. Les compagnies se groupèrent, et le chef de bataillon tirant son sabre, cria :

« Garde à vous..., par le flanc droit!... en avant, marche! »

Les capitaines en tête de leur compagnie répétèrent successivement : « En avant!... marche! » Et le 19e bataillon s'ébranla d'un pas ferme.

Des curieux, arrêtés là! souhaitaient bonne chance aux hommes qui répondaient : » Ne craignez rien, on en démolira quelques-uns! » — Et des poignées de mains encourageantes s'échangèrent au passage.

Mon père, en marchant, fit un pas hors des rangs, m'embrassa encore et me dit :

« Rentre! rentre, va voir ta mère! »

Puis il reprit sa place confondu au milieu des autres.

Je restais là, immobile, cloué sur le trottoir, la gorge serrée, la poitrine grosse de soupirs contenus.

La colonne s'éloignait de son pas cadencé, qui sonnait sur le sol gelé; des képis s'agitaient au bout des bras; des vivats partaient nombreux; bientôt tout le bataillon entonna la Marseillaise; puis il tourna à

XII



PENDANT QUE JE CONTEMPLAIS CETTE ŒUVRE SAVANTE... (P. 187)

gauche pour franchir la porte de Châtillon et disparut... Et les voix s'éteignirent progressivement au delà des remparts.

Du côté de Meudon et de Clamart, le canon grondait toujours.

Alors je me dirigeai à regret vers la maison; j'éprouvais une douleur immense en songeant au danger que mon père allait courir. Il verrait la mort de près, risquant d'être blessé ou tué! et je compris à mon angoisse ce que ma mère et lui devaient souffrir quand je leur parlais de m'engager, ou de tenter quelque entreprise périlleuse. On ne craint rien pour soi; mais comme on a peur, comme on tremble, pour ceux qu'on aime!

Subitement, la pensée me vint que mon père pourrait avoir besoin de moi, que j'aurais dû l'accompagner jusque sur le champ de bataille, pour le secourir à l'occasion.

Et je me sentis attiré vers lui par quelque chose qui, pendant que je m'en retournais, criait désespérément en moi :

« Ne le quitte pas!... va le retrouver!... va!... mais va donc!... »

Je ne pus résister à cet appel mystérieux.

Je revins tout d'un coup sur mes pas; je repris le chemin de ronde et je gagnai à la hâte la porte de Châtillon.

Mais quand je fus hors des murs, le bataillon n'était plus en vue; un factionnaire auprès duquel je me renseignai m'apprit qu'il s'était engagé au pas gymnastique dans la rue de Bagneux.

Alors, pour le rattraper, pour être à côté de mon père à son premier coup de fusil, je me mis à courir sur la route qui allait vers les hauteurs où le canon tonnait toujours, où, plus vive encore, crépitait la fusillade.

CHAPITRE XVI

A LA RECHERCHE DU 19ᵉ

Une seule crainte m'agitait, c'était de ne pas retrouver mon père; aussi je pressai ma course, et au bout de quelques minutes, je m'étonnai de ne pas apercevoir le 19ᵉ qui, cependant, n'avait qu'une légère avance sur moi.

Au Grand-Montrouge, je crus entendre le trot d'une troupe; en effet, dans la rue que je suivais débouchèrent plusieurs compagnies.

« Les voilà, pensai-je, ils ont pris par un autre chemin. »

Mais je ne reconnus ni les hommes, ni les officiers; c'était le 4ᵉ. Je continuai ma route, très ennuyé.

Dans la Grand'Rue, un second bataillon défilait au pas gymnastique.

« Cette fois ce sont eux », me dis-je.

C'était le 18ᵉ.

J'abordai un sous-lieutenant et je lui demandai :

« Avez-vous vu le 19ᵉ? Savez-vous où il est en ce moment?

— Sais rien, sais rien », me jeta-t-il, sans s'arrêter, manquant de souffle, et d'un air qui voulait dire : « Laissez-moi la paix. »

J'adressai la même question à un sergent qui me regarda haletant et ne me répondit même pas.

J'arrivai à l'extrémité de Montrouge, au bord des champs tout blancs.

Là-bas sur les routes d'autres bataillons couraient vers Châtillon et Bagneux.

Il me sembla reconnaître la compagnie de mon père à la silhouette du capitaine qui était un homme de haute taille.

Pour l'atteindre plus vite, je voulus couper par la plaine; je m'engageai dans la neige; elle était si épaisse que j'avançais difficilement. Par endroits, je m'enfonçais dans des fossés que je ne soupçonnais pas; à diverses reprises, je faillis tomber.

Quand je mis enfin le pied sur la route, ce fut encore une déception. Le capitaine me dit.

« Qui cherchez-vous?

— Le 19e.

— Ah bien, il est loin! vous lui tournez le dos; il doit se battre à Clamart! »

Machinalement, je répétai :

« Se battre à Clamart! »

J'étais harassé; la neige m'avait mouillé jusqu'aux



JE NE CESSAI DE DEMANDER DES RENSEIGNEMENTS AUX ESTAFETTES... (P. 193)

genoux; une bise très froide soufflait; sur les arbres dénudés de la route, le givre épais formait une carapace aux branches.

Je dus m'asseoir un instant sur une borne, pris d'une inquiétude très vive. Alors je jetai un regard circulaire au loin.

Le ciel gris pesait sur la campagne; là-bas, Paris s'estompait, se perdait dans le brouillard des fumées lourdes qui s'élevaient lentement des toits. A ma droite, le fort de Montrouge montrait ses remparts où veillaient les canons et les sentinelles. Des caissons sortirent avec un bruit de ferraille, puis partirent du côté de Bagneux.

Toutes les routes s'emplissaient de gardes nationaux, de soldats et de cavaliers qui se hâtaient vers les hauteurs: j'entendais le pas des hommes et le trot des chevaux sur le sol gelé; puis le commandement des officiers, et par-dessus toutes ces clameurs d'un peuple qui court au combat, le crépitement de la fusillade et l'appel formidable des canons.

Je me levai, regrettant la minute de repos et me jurant de ne pas rentrer sans mon père. Mais où le chercher? La ligne de bataille s'étendait d'Arcueil à Meudon. Comment retrouver sa piste?

Je me dirigeai vers Clamart; et, en route, je ne cessai de demander des renseignements aux estafettes

qui galopaient, aux blessés qui commençaient à rentrer, aux paysans effarés qui se sauvaient; mais personne n'avait le temps de me répondre, et ceux qui, cédant à mes prières, essayaient de me donner une indication, achevaient plutôt de m'égarer.

Près de Clamart où je comptais trouver un champ de bataille, je n'aperçus que l'infanterie de marine qui, postée derrière un mur crénelé, tirait sur un autre mur crénelé distant de cinq ou six cents mètres. J'inclinai sur la gauche et je rencontrai des gardes nationaux du 17e. Ils avaient fait halte au fond d'un petit vallon à l'abri des balles; et, les fusils en faisceaux, ils attendaient des ordres. Certains s'impatientaient de cette inertie; il y en eut un qui cria :

« Qu'on nous laisse au moins leur jeter des boules de neige! » ce qui provoqua une grosse hilarité.

Je continuai cette excursion pénible en suivant la ligne de bataille; j'avais les pieds mouillés par la neige, ma chemise humide de sueur collait à mes épaules; et, comme dans un cauchemar, chaque fois que je croyais parvenir au but, toujours la déception cruelle, inexplicable m'attendait.

Pourtant, à Bagneux, j'eus un indice; quelqu'un m'affirma que le 19e se battait à Arcueil. Alors je pressai le pas; et cette canonnade, ces coups de fusil, ces volées de mitraille, dans lesquelles il y avait peut-

être une balle pour mon pauvre père, me mettaient la rage au corps.

Je marchai longtemps; l'heure avançait; le ciel s'assombrit tout d'un coup, et quelques flocons de neige voltigèrent autour de moi; le feu ne pouvait guère durer.

En effet, la fusillade déjà moins vive s'éteignit bientôt, puis le canon cessa.

A Arcueil, on m'apprit que le 19e s'était courageusement battu et, qu'appuyé par de l'infanterie, il avait repoussé les Prussiens. Alors je pris la route qui gravissait les hauteurs.

Des gardes nationaux rentraient. Dès que je les aperçus de loin, je me précipitai au-devant d'eux, pour lire le numéro du bataillon sur les képis.

Je le reconnus enfin, ce numéro, dans un groupe qui descendait devant moi un peu débandé; la plupart des hommes, graves mais contents, parlaient de l'affaire qui avait été chaude, disaient leurs impressions, malgré la fatigue.

Je fus tellement ému de retrouver le bataillon de mon père, que mon cœur battit dans ma poitrine comme une cloche qui sonne l'alarme à toute volée.

Était-il là, au milieu d'eux, sain et sauf? Ah! si j'allais constater son absence!

Haletant d'angoisse, je me postai sur la route, le

regard attentif; et je les vis défiler, dans une minute d'atroce souffrance.

En tête, mon père n'y était pas.

Il me sembla alors que certains d'entre eux me reconnaissaient et détournaient les yeux pour éviter des questions.

Les premiers rangs s'écoulèrent, puis d'autres, puis d'autres encore; je ne voyais toujours pas mon père, et je sentais comme un poignard qui s'enfonçait de plus en plus dans mon sein.

Lorsqu'il ne resta plus que quelques rangs, j'éprouvai une sorte de vertige; et quand le dernier homme fut passé, je crus devenir fou... mon père n'était pas là!

Alors, je revins sur eux. J'allai de l'un à l'autre, les arrêtant, et je leur criai :

« Avez-vous vu M. Gridennes?... c'est mon père! Où est-il?.. est-il blessé?.. pourquoi n'est-il pas avec vous? »

Les uns répondaient qu'ils ne savaient pas; d'autres paraissaient se consulter d'un signe et se taisaient.

Je devinai qu'on me cachait un malheur!

Quelqu'un jeta étourdiment :

« Gridennes, le fondeur de la rue d'Assas! Ah! oui.... »

Je me tournai vers celui qui avait prononcé ces mots, et, le retenant par le revers de sa vareuse, je lui dis dans la figure :

« Vous l'avez vu, vous! vous savez quelque chose : qu'est-ce qui lui est arrivé? je veux qu'on me le dise! Il est blessé, n'est-ce pas,.. mort peut-être? dites-moi la vérité, je vous en supplie! »

Ma douleur les toucha; on fit cercle autour de moi, et celui qui avait parlé, pris de pitié, finit par dire :

« Je crois bien que c'est lui qui est tombé tout à l'heure à deux pas de moi. Mais presque aussitôt il s'est relevé pour se traîner au pied d'un arbre. A ce moment, on poursuivait les Prussiens, je ne pouvais guère m'arrêter!

— Où ça? demandai-je; au pied de quel arbre?

— Par là, du côté de la Croix-d'Arcueil, près d'un four à plâtre. Il y est sans doute encore; on commence à peine à ramasser les blessés! »

Je partis brusquement, et je me mis à courir de toutes mes forces vers la Croix-d'Arcueil.

Des clairons sonnèrent près de moi; et dans le lointain, d'autres répondirent comme des échos plaintifs. Les chemins et les routes se couvraient de troupes qui rentraient dans Paris.

Tout à coup, autour de moi, je vis des brancardiers, j'entendis des appels de douleur, et je distinguai des hommes étendus à terre. J'étais sur le champ de bataille!

Un ambulancier disait :

« Jamais on ne pourra enlever tout ça avant la nuit; les trois quarts mourront de froid perdus dans la neige. »

Ces paroles me donnèrent un frisson.

J'avais encore quelques minutes de trajet à faire pour atteindre la Croix-d'Arcueil. Je redoublai de vitesse malgré ma fatigue; et je me disais, ne pouvant croire à l'horrible catastrophe :

« Mon père! mon pauvre père! pourvu que je le retrouve! pourvu que j'arrive à temps! »

CHAPITRE XVII

PERDU DANS LA NEIGE

Après avoir traversé le champ de bataille, je parvins à la Croix-d'Arcueil; de ce côté, les blessés, très rares, étaient tombés, pendant la poursuite finale, à d'assez grandes distances les uns des autres; et les investigations devenaient d'autant plus difficiles que la neige commençait à les cacher.

En jetant les regards sur ma droite, je finis par distinguer le four à plâtre, dont on m'avait parlé. Je me dirigeai à la hâte vers ce point.

C'était, autour d'un puits d'extraction, un amoncellement de moellons, puis un hangar sous lequel le four montrait son ouverture béante et noire. Des obus avaient démoli la cheminée de tôle et troué le vieux toit en planches.

Un grand silence régnait.

L'endroit, situé entre deux routes, désert en ce moment, me donnait l'impression que j'étais dans une vaste solitude, à cent lieues de Paris.

En approchant du four, mon pied buta contre un tas de neige; je me penchai et je tâtai de la main. C'était un garde national tombé la face contre terre.

Vivement, je retournai le corps; le képi portait le n° 19; j'eus une seconde d'angoisse horrible.

J'examinai ce visage rigide et glacé de si près, que nos deux fronts se touchaient presque.

L'homme avait des moustaches comme mon père; mais je ne pouvais le reconnaître, car le jour avait baissé beaucoup et la neige m'aveuglait.

Pourtant un détail me rassura tout de suite; et, un peu soulagé, je murmurai :

« Non, ce n'est pas lui ! »

En effet, mon père portait une chemise de toile, et celui-là avait une chemise de flanelle dont le col apparaissait.

Je me relevai et je courus vers un arbre qui se profilait devant moi à travers les flocons; mais je ne découvris rien.

J'étais découragé; dans un instant il ferait nuit; les recherches seraient impossibles, et mon père, s'il restait quelque espoir de le sauver, mourrait seul, paralysé par le froid.

La silhouette blanche d'un autre arbre m'attira un peu plus loin; là, une forme humaine immobile était accroupie, la tête abandonnée sur la poitrine, les bras

ballants, dans l'attitude molle d'un homme ivre qui se serait laissé prendre par un sommeil subit.

Immédiatement, je reconnus mon père!

Je soulevai sa tête qui retomba dans mes mains.

Alors, fou de douleur, à genoux dans la neige, je l'entourai de mes bras en criant :

« Père! père! qu'avez-vous? répondez-moi, parlez-moi, je vous en supplie! »

Mais il restait inerte; sur sa jambe, au-dessus de la rotule, une tache de sang noirâtre annonçait une blessure.

Pour tenter de le ranimer, de rappeler la circulation, je lui frictionnai le visage à deux mains, puis les poignets avec de la neige, et je me mis à crier de toutes mes forces :

« Au secours! au secours! à moi! par ici! »

Hélas! la neige rétrécissait encore le cercle étroit de mon horizon; elle tombait lourde et drue comblant la trace de mes pas, plastronnant ma poitrine, et mettant sur ma vareuse des épaulettes blanches. Et je me sentais seul et loin de toute assistance, au milieu de ces gros flocons silencieux. La nuit venait; où avoir du secours? comment se faire entendre des brancardiers?

Pourtant, un soupir sortit de la bouche de mon père; il ouvrit les yeux et prononça d'une voix faible :

« Fernand! toi!... Comment se fait-il? je souffre!... j'ai froid! »

Il vivait! je pouvais espérer le sauver!

« Oui, c'est moi! répondis-je en le tenant comme une mère tiendrait son enfant. Je ne voulais pas vous quitter; j'avais raison!.. je suis revenu sur mes pas! je vous ai cherché pendant des heures!

— Il n'y a donc personne ici? gémit-il.

— Non, personne, malheureusement! Je vais vous mettre à l'abri là-bas sous le hangar, et j'irai demander du secours.

— Je ne peux pas marcher.

— Je vous porterai.

— Tu n'en auras pas la force.

— Si, si. »

Je m'accroupis devant lui, en lui tournant le dos.

« Passez vos bras autour de mon cou, » lui dis-je.

Quand il me tint de cette façon, je déployai toute mon énergie; et m'aidant du tronc de l'arbre, je me redressai et je partis.

Je fus étonné de ma vigueur. Mais la jambe blessée ballottait derrière moi, et mon pauvre père ne pouvait retenir des plaintes.

J'allai, un peu au hasard, vers le point où je comptais retrouver le four à plâtre; la marche fut longue et pénible; j'eus peur de m'égarer.

Chemin faisant, je songeais à ma mère :

« Elle commence à s'inquiéter, pensai-je ; oh! si elle savait! Comme elle pleurera quand elle verra mon père dans cet état! »

J'arrivai enfin au four : je pénétrai sous le hangar, et, le plus doucement possible, je déposai le cher blessé sur un tas de paille qui, fort heureusement, se trouvait là.

Ce transport avait déterminé une hémorragie ; il me dit d'une voix très faible :

« Mon sang coule ; il faut bander ma jambe. »

Mais il faisait nuit, j'y voyais très peu.

« Prends des allumettes dans ma poche, et allume de la paille. »

Quand j'eus fait ce qu'il me disait, je remarquai des broutilles dans un coin du hangar, alors je les mis sur le feu.

Puis je pris mon canif, et, à la lueur de la flamme, je fis une entaille au pantalon. Je tamponnai la blessure d'un morceau de mon mouchoir et je bandai la jambe avec un foulard.

Mon père murmura :

« J'ai froid!... j'ai bien froid! »

Je voulus retirer mon pardessus, mais il reprit doucement :

« Non, je ne veux pas ; tu attraperais du mal ; va

derrière le hangar, il doit y avoir des Prussiens tués; prends une capote. »

Je sortis, et presque aussitôt j'entrevis, à travers la neige qui me fouettait le visage, la silhouette d'un homme courbé vers quelque chose qui gisait à terre. Il se redressa vivement à mon approche.

Je crus que c'était un ambulancier; et je m'écriai, heureux de cette rencontre :

« Venez par ici, venez vite! »

Mais c'était un dévaliseur, un de ces êtres ignobles qui volent les morts sur les champs de bataille. Il tenait dans sa main une chaîne de montre et un porte-monnaie.

« Misérable! lui dis-je, que faites-vous là? »

Il voulut se jeter sur moi; je parai le coup, en m'esquivant d'un pas; et ramassant le fusil du mort, je menaçai le bandit d'un coup de crosse.

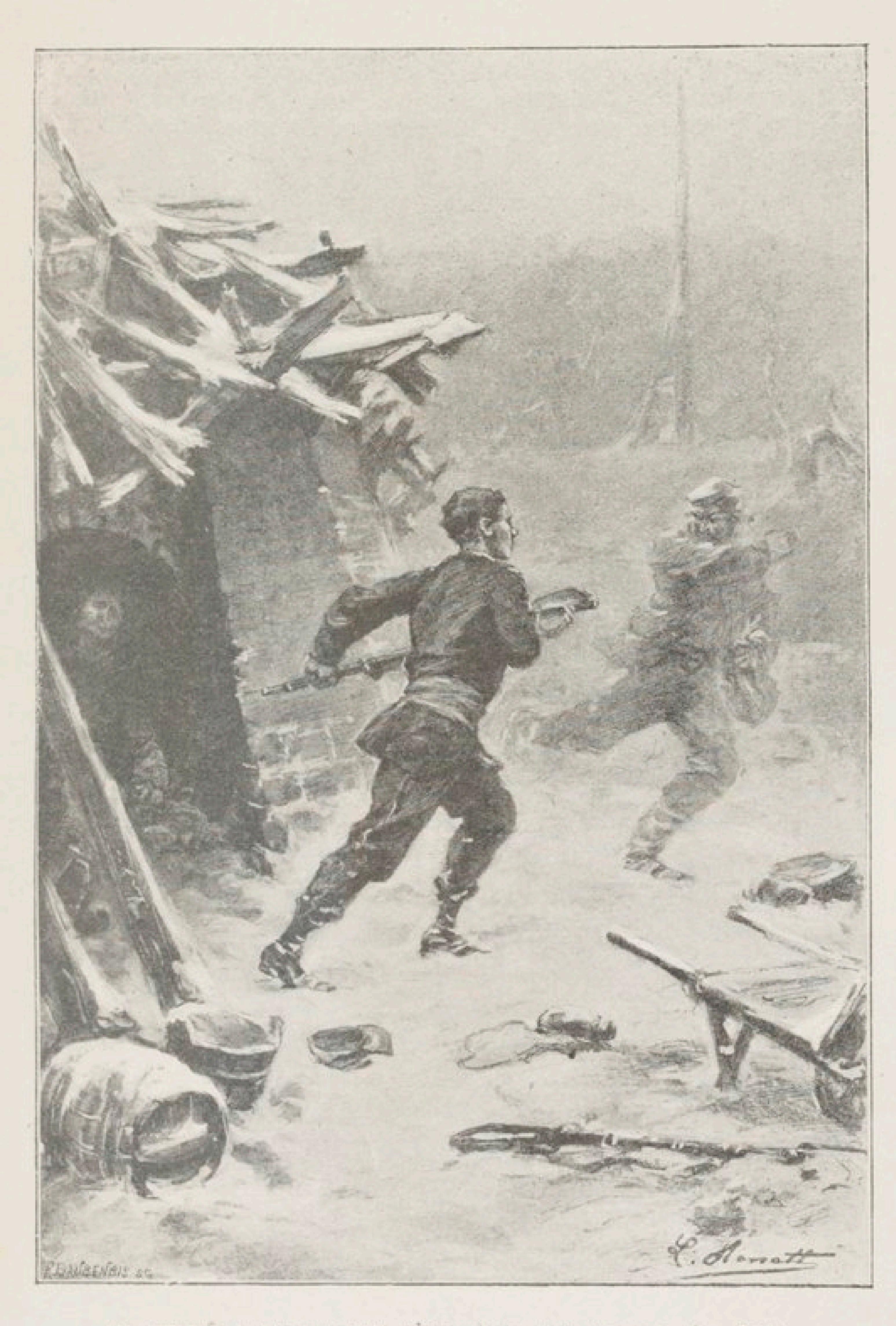
Il eut peur et s'enfuit dans la nuit.

Alors, je me penchai à mon tour; et subitement je m'arrêtai, songeant que j'allais, moi aussi, voler un mort. L'autre lui avait pris sa montre, j'allais lui prendre un vêtement.

Mais aussitôt mon scrupule s'évanouit; ne s'agissait-il pas de secourir mon père?

L'homme étendu à mes pieds était un Allemand; son casque pointu gisait à deux pas.

XIV



JE MENAÇAI LE BANDIT D'UN COUP DE CROSSE. (P. 204)

Je m'emparai de sa capote dont j'eus beaucoup de peine à le dévêtir, et d'une gourde d'eau-de-vie qu'il portait en bandoulière.

Puis je rejoignis mon père; j'étendis la capote sur lui, et je lui fis boire quelques gouttes du liquide qui parurent le ranimer un peu.

Il me dit alors :

« Maintenant va vers Arcueil; on s'est battu beaucoup à l'entrée du pays; il doit y avoir des ambulanciers par là. Dépêche-toi, je ne me sens pas bien. »

Je partis en courant; je trouvai la route et j'arrivai sur le champ de bataille.

Là, les ambulanciers ramassaient les blessés, en s'éclairant de torches et de lanternes qui jetaient une lueur rougeâtre. Et toutes ces lumières falotes allaient, venaient, se croisaient, nombreuses, infinies, se perdant et reparaissant au loin dans l'épaisseur des gros flocons qui tombaient sans cesse.

J'avisai deux hommes qui, sur l'ordre de leur chef, me suivirent; et, vingt minutes après nous ramenions mon père sur un brancard à travers champs, dans la nuit. Je marchais à son côté, portant une torche; parfois la souffrance lui arrachait une plainte sourde. Sa main que je pressais souvent brûlait la mienne.

Bientôt nous nous trouvâmes dans la cohue affreuse des blessés; on les transportait au moyen de toutes

sortes de voitures réquisitionnées. Mon père fut étendu avec d'autres sur la paille d'une charrette recouverte d'une bâche; et nous partîmes au pas des chevaux.

Aux portes de Paris, il y eut un encombrement; une foule considérable stationnait, malgré la neige, émue et anxieuse. Souvent des femmes se détachaient des groupes avec un cri, et se précipitaient vers le père, le mari ou le fils qu'elles reconnaissaient parmi les blessés, à la lueur tremblante des torches. Elles l'appelaient par son nom, le questionnaient sur son mal, auraient voulu l'embrasser, l'emporter dans leurs bras; et, malgré la défense, elles se mêlaient au convoi lamentable, ne pouvant s'éloigner de l'être aimé qui gisait dans une voiture et qu'elles cherchaient à réconforter d'un regard d'amour, avec des yeux noyés d'angoisse.

Quand nous fûmes dans Paris, devant l'église de Montrouge, à l'intersection de l'avenue du Maine et de l'avenue d'Orléans, le convoi s'arrêta. On ne savait plus où mettre les blessés, les hôpitaux étaient pleins; les ambulances débordaient.

J'aurais voulu que l'on conduisît mon père tout de suite à la maison; mais, en ce moment même, il s'évanouissait; le bandage s'était dérangé, le sang coulait; il lui fallait des soins immédiats; et puis, si ma mère

l'avait vu arriver dans cet état, la douleur de la pauvre femme eût été plus profonde.

Comme je me consultais sur la décision que je devais prendre, la porte de l'église s'ouvrit toute grande, et la nef apparut éclairée avec l'autel au fond, où des cierges brûlaient dans les hauts chandeliers étincelant de dorure.

Sur un ordre donné, on transporta les blessés dans l'église.

Celle-ci était transformée en ambulance; des lits improvisés sur des chaises, sur des bancs s'alignaient en longues files. Et, tandis que des sœurs de charité, des infirmiers et des chirurgiens s'empressaient autour des blessés, là-bas, au pied de l'autel, un prêtre entouré de son clergé priait à mi-voix; et le murmure monotone des oraisons arrivait jusqu'à mes oreilles, à travers les plaintes des malheureux, les pleurs des parents et le brouhaha de la foule qu'on n'avait pu empêcher d'entrer.

J'eus la chance de trouver un chirurgien qui s'occupa tout de suite de mon père; il parvint à extraire la balle, pansa la blessure et me dit :

« Vous pouvez l'emmener maintenant chez lui. »

Comme je cherchais deux hommes pour le transporter à la maison, je reconnus Aschuler. Il se jeta au cou de mon père et s'écria :

« Blessé! vous êtes blessé! et je n'étais pas là, à côté de vous! ah! mon cher patron!

— Et madame? Où est-elle? demanda mon père.

— Elle ne sait rien; elle a passé la journée dans les ambulances; elle n'était pas encore rentrée quand, me doutant de quelque chose, je suis sorti. »

Alors je dis à Aschuler :

« Je pars devant pour la prévenir.

— C'est cela, prononça mon père, va, mon enfant, et surtout prépare-la doucement, rassure-la. »

Quand j'arrivai chez nous, ma mère venait de rentrer; et elle s'affolait du retard, malgré Charles et Annette qui essayaient de la tranquilliser.

Dès qu'elle me vit, elle se précipita sur moi, criant :

« Ton père? ton père, où est-il? il s'est battu, n'est-ce pas? Ah! tu me caches un malheur! »

Je répondis :

« Papa sera là dans cinq minutes. Ce n'est rien; une blessure insignifiante à la jambe : huit jours de repos, tout au plus.

— C'est plus grave! gémit-elle; c'est plus grave, je le sens.

— Je vous jure que non! vous verrez par vous-même. Ne vous alarmez pas outre mesure! »

Elle dut s'asseoir, et m'obligea à lui donner quelques détails, pendant qu'elle suffoquait.

Lorsqu'on sonna, elle se raidit, voulant être forte, disant qu'elle aurait du courage.

Aschuler parut dans l'antichambre, suivi de deux infirmiers qui portaient mon père. Nous fûmes obligés de soutenir ma mère, et dès que le blessé fut sur le lit, elle se jeta contre sa poitrine en sanglotant, sans prononcer une parole.

Mon père d'une voix essoufflée murmurait :

« Mon amie, ma bonne amie, ne pleure pas ; ce n'est rien, je t'assure. »

Et, trop faible pour la presser dans ses bras, il avançait légèrement la tête, et l'embrassait sur les cheveux.

Notre médecin arriva, examina le malade et affirma que la guérison serait prompte. Mais au fond, il me parut très préoccupé.

Quand il fut pour partir, je l'accompagnai jusqu'à la porte.

« Docteur, lui dis-je, ne me cachez rien. »

Il me regarda, un peu étonné, hésitant.

« Dites-moi sans détour ce que vous pensez ; je veux savoir la vérité. »

Il m'avoua :

« L'état de votre père m'inquiète à cause de la fièvre ; je ne pourrai pas me prononcer avant trois jours. »

Alors, contenant mon angoisse, je revins dans la

chambre où la lampe jetait une lueur douce à travers son abat-jour bleu.

Le blessé s'assoupissait; ma mère, assise à côté de lui, tenait une de ses mains : elle n'osait bouger, et, de ses yeux rougis coulaient encore des larmes, tandis que des sanglots intérieurs tourmentaient sa poitrine.

Annette aussi pleurait assise sur une chaise. Charles, très affecté, se tenait debout, les sourcils froncés.

Le père Jean avait un regard farouche : on sentait qu'il en voulait à quelqu'un du malheur qui nous frappait; les poings serrés, il mâchonnait ses lèvres pour les empêcher de laisser échapper sa colère.

Au milieu de l'affolement de tous, on avait oublié un peu Henriette; et comme elle s'était endormie vers la fin du jour, on l'avait allongée tout habillée sur mon lit, dans la chambre voisine.

Pendant que nous étions tous là, muets, dans cette consternation du premier moment, Henriette se réveilla. Annette se préparait à l'aller chercher, mais je lui fis signe que je m'en chargeais.

J'entrai dans ma chambre avec un bougeoir que je posai sur la cheminée. Aussitôt qu'elle m'aperçut, Henriette me tendit gentiment les bras; je la pris; alors elle se mit à jouer; elle enfonça son petit index dans ma bouche; elle étala ses mains mignonnes sur ma figure; puis elle balbutia :

« Pa!... pa!... pa!... »

Ces bégaiements et cette gaieté, en la circonstance, m'arrachaient le cœur. Je lui annonçai tout bas, comme si elle eût pu me comprendre :

« Ton papa, ma pauvre petite sœur, il n'y sera peut-être plus dans trois jours. »

Mais elle riait maintenant, elle riait aux éclats, serrant mon nez entre ses doigts. Elle me regardait de ses beaux petits yeux débordants de malice et elle redisait :

« Pa!... pa!... pa!... »

Alors, devant cette enfant qui riait quand nous pleurions, je ne pus croire que tout fût perdu, et je pensai :

« Peut-être sait-elle mieux que nous ce qui doit arriver. »

Je l'emmenai dans le salon, afin qu'on ne l'entendît pas jacasser; et, pour cette lueur d'espoir qu'elle faisait naître en moi, je la couvris de baisers sur ses joues roses; je me surpris même, malgré ma douleur, souriant à ses caresses.

CHAPITRE XVIII

UN OBUS PAR LA FENÊTRE

Henriette avait raison de rire et de jouer comme d'habitude; au bout des trois jours fixés par le médecin, mon père était hors de danger; et il entra bientôt en convalescence; mais jusqu'à la fin du siège il ne put reprendre aucun service.

Le père Jean avait conservé une haine plus farouche contre les Prussiens; il ne cessait de répéter avec son accent rude, qu'il voulait « fencher son batron ».

« Oui, je vous vengerai, monsieur Gridennes, je leur ferai payer cher votre blessure, vous verrez! »

Et chaque fois qu'il revenait des remparts, il était sombre, impatient, furieux de l'inaction à laquelle on l'astreignait.

« Encore un jour de perdu, gémissait-il. Pour un rien, j'irais les attaquer tout seul. »

Et, comme on plaisantait, il poursuivait :

« Oui, tout seul! quand je devrais y laisser ma peau. »

On s'amusait de ces colères qui mettaient l'écume à ses lèvres et de terribles éclairs dans ses yeux.

Cependant, ce qu'il voulait faire, un jour, il le fit. Il nous arriva le soir d'une escarmouche, harassé, mais joyeux. Et malgré sa fatigue, il emplit l'appartement de cette exubérance loquace qui marquait chez lui les grandes satisfactions.

De la porte, il cria :

« Ça y est, monsieur Gridennes, « fous êtes fenché ! »

Et dans le salon où mon père reposait, il continua :

« J'en ai tué, j'en ai tué comme s'il en pleuvait! A chaque coup, il en tombait un ; puis j'ai couru sur eux à la baïonnette, monsieur Gridennes, et je les ai lardés, lardés à grands coups par tout le corps..., tenez, monsieur Gridennes, comme ça!... »

Et, s'arc-boutant sur ses jambes, il allongeait vivement les bras, imitant le geste du soldat qui se bat à la baïonnette; il avançait, reculait, tournait sur lui-même; et j'entrevis le moment où il allait glisser et choir sur le tapis.

Il nous raconta simplement son exploit, sans paraître se douter qu'il avait accompli une action héroïque.

L'officier qui avait assisté à l'engagement était un ami de mon père; il vint le lendemain nous voir et féliciter Aschuler au nom du commandant.

Voici ce qui s'était passé.

Harcelé sans cesse par cette idée fixe de venger mon père, Aschuler demanda et obtint d'accompagner un détachement envoyé en reconnaissance vers Meudon.

Là, on rencontra l'ennemi; et, après avoir tiraillé un peu, Aschuler s'élança vers les avant-postes allemands.

Ses compagnons, emportés par son élan, le suivirent; une mêlée se produisit, pendant laquelle le père Jean, pris de rage, frappa aveuglément autour de lui; il aurait dû périr vingt fois, mais il y a un Dieu pour les braves.

En face de cette attaque inopinée et folle d'une poignée d'hommes qui se jetait sur un bataillon entier, les Prussiens supposèrent que derrière cette douzaine d'audacieux il y avait des forces imposantes, et, après quelques minutes de résistance, ils abandonnèrent le terrain.

Grâce à l'héroïsme d'Aschuler, on avait, par un coup de main hardi, enlevé une position avantageuse.

Mon père le remercia avec émotion, et il lui fut toujours reconnaissant de cette marque de dévouement, comme si ce dernier lui avait sauvé la vie.

Aschuler, qui louait tant le courage de son fils, ne faisait guère allusion au sien; mais, pendant plu-

sieurs jours, chaque fois qu'il venait le matin demander à mon père « si sa convalescence, elle marchait toujours bien », le brave homme avait les yeux humides de bonheur, et il disait :

« Je suis bien content, monsieur Gridennes, je suis bien content ! »

A cette époque-là, au commencement de décembre, Paris était rationné. Depuis longtemps déjà le Gouvernement de la Défense avait distribué des cartes pour la répartition des vivres ; chacun était obligé de faire la queue aux portes des boulangers et des bouchers, malgré le froid, la neige ou la pluie. Et c'était pour avoir, en quantités insuffisantes, du pain de son et de la viande de cheval.

Quelques privilégiés pouvaient se payer une meilleure nourriture, mais il fallait y mettre un prix exorbitant. Un poulet coûtait 60 francs ; un lapin, 40 francs ; un boisseau de pommes de terre, 80 francs.

On mangeait de tout : des chiens que des malheureux guettaient dans les rues, attrapaient et cédaient aux marchands ; des rats pris dans les égouts et dans les caves. Les animaux du Jardin d'Acclimatation furent vendus aux restaurants ; un boucher acheta les trois éléphants du Jardin des Plantes et les paya 27 000 francs.

Le bois aussi manquait : on abattait, pour se chauffer,

les clôtures de planches et les arbres verts des boulevards.

Au jour de l'an, un oncle, qui nous donnait régulièrement des étrennes, nous apporta deux lapins; mon père le gronda, et ma mère voulait refuser ce « cadeau princier », disant que c'était « de la folie! »

Les Parisiens maigrissaient, avaient des visages décharnés par les privations; mais ils supportaient sans se plaindre la faim, le froid, et la fatigue des longues attentes aux seuils des fournisseurs.

On ne reculait devant aucun danger, devant aucune souffrance, devant aucun sacrifice. On voulait résister quand même, et l'on s'accoutumait aux plus dures misères, sans désespérer de vaincre.

Depuis quelques jours, nous pressentions que cette vie allait devenir encore plus terrible; le bruit courait que les Prussiens, énervés par cette lutte interminable, furieux d'une résistance que rien ne lassait, voulaient en finir promptement par un acte de sauvagerie en bombardant la ville, en détruisant Paris par l'obus et par le feu.

Et ce premier obus, qu'on attendait avec plus de curiosité que d'effroi, tomba le soir du 5 janvier.

Nous nous étions mis à table avec mon père, encore un peu pâle; il y avait un pot-au-feu de cheval, un restant de pâté de chien, du riz et des conserves.

Tout à coup, nous entendîmes un bruit étrange, un sifflement prolongé au-dessus des toits, puis, dans le lointain, comme une chute de gravats.

Mon père dit : « C'est le bombardement qui commence ! »

Il n'avait pas plus tôt prononcé ces paroles que la maison fut secouée de fond en comble ; la lampe s'éteignit ; un courant d'air froid nous frappa au visage, et, à côté, dans le salon, une formidable explosion eut lieu, faisant sauter les vitres.

Ma mère et Annette criaient ; et mon père, d'une voix rauque, demanda :

« Y a-t-il quelqu'un de blessé ? parlez, je vous en supplie ! »

Aschuler se lamentait furieusement :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! les misérables ! les assassins ! »

Nous nous cherchions à tâtons. J'ouvris la porte donnant sur l'escalier ; des locataires affolés se sauvaient. J'allumai une bougie au quinquet du palier qui brûlait encore et je revins dans l'appartement. Une poussière épaisse et suffocante, mêlée à la fumée de la poudre, nous aveuglait. Nous nous examinâmes à la hâte ; personne ne paraissait blessé. Alors, d'un coup d'œil rapide, nous nous rendîmes compte des dégâts.

Un obus était entré par la fenêtre de la salle à manger, et, traversant la cloison au-dessus de nos têtes, avait éclaté dans le salon sur le gros mur. Les morceaux, projetés de toutes parts, avaient saccagé les meubles. Des plâtras gisaient sur le tapis, avec des débris de glace et des lambeaux d'étoffes. Toute la pièce était dans un désordre épouvantable et bizarre.

Ma mère, affolée, craignant un second obus, serrait Henriette qui pleurait d'effroi dans ses bras: et elle criait :

« Fuyons vite; sauvons-nous! »

Alors Aschuler proposa la cave :

« Descendez à la cave! Hâtez-vous; il va en tomber d'autres! »

Mon père y conduisit tout de suite ma mère, Henriette et Annette, tandis qu'Aschuler, Charles et moi, nous portions des matelas, des fauteuils et des chaises. C'était, dans l'escalier, un déménagement précipité de tous les locataires à la fois.

Nous passâmes la nuit là, enveloppés dans des couvertures. Jusqu'au matin, le canon ne cessa d'envoyer des obus sur Paris; et, à chaque coup, je me figurais une catastrophe semblable à celle qui nous avait surpris à table, mais plus grave : des gens tués subitement chez eux; des femmes, des enfants, des

vieillards trouvant une mort atroce au coin de leur feu, dans leur lit, au milieu de leur famille; et je maudis cette façon barbare de faire la guerre et les misérables qui la pratiquaient!...

Le lendemain soir, nous nous installâmes de notre mieux dans les caves.

Aschuler et Annette enlevèrent les toiles d'araignées, ratissèrent le sol, étendirent des paillassons, complétèrent de leur mieux cet ameublement sommaire; on établit même un poêle dont le tuyau traversait le soupirail.

Dans la journée, on n'entendit pas de canonnade; mais, avec la nuit, le bombardement recommença.

Alors on réintégra les caves qui s'emplirent de lumière et de voix. Et c'était un singulier spectacle que de voir ce monde, logé sous ces voûtes parmi les tonneaux et les bouteilles, entre ces quatre murs noirs, sur lesquels nos ombres se profilaient d'une façon fantastique.

Il en fut ainsi dans toute la zone menacée.

La nuit, pendant que, sur la ville, la tempête des bombes s'acharnait comme un orage épouvantable, les habitants se réfugiaient dans la profondeur humide des sous-sols; on y vivait; on s'y rendait visite. Quelques-uns même s'y logèrent luxueusement avec tous leurs meubles, leurs tapis, leur piano!

Je me souviens avoir assisté à une de ces réunions où nous avons dit des vers, fait de la musique et chanté des refrains joyeux.

C'est une des soirées de ma vie où je me suis le plus amusé.

Car on finissait par s'habituer à cette situation tragique, en dépit des obus qui démolissaient les maisons et qui tuaient les passants.

Et pourtant, sortir le soir, c'était risquer sa vie. Quand on se hasardait dans les rues devenues désertes et sombres, on entendait parfois, au milieu du sifflement des obus et du fracas des murs qui s'effondraient, des cris de douleur, des gémissements, des appels désespérés. C'était un malheureux qu'un projectile avait atteint, et qui réclamait du secours.

Et malgré ces souffrances du froid et de la faim, malgré les menaces constantes d'une mort affreuse, on ne demandait pas encore grâce; tous voulaient lutter jusqu'à la plus extrême limite.

Les gamins eux-mêmes montraient des témérités héroïques; ils guettaient la chute des obus sur les pavés et s'en disputaient les éclats; puis, chez eux, ils exposaient sur la cheminée, comme un objet curieux et énigmatique, cette fonte meurtrière qui avait parcouru en quelques secondes une si grande distance, à travers l'espace et la nuit....

Nous restâmes durant huit longues nuits dans les caves, avec l'espoir qu'une sortie heureuse mettrait fin au bombardement et au siège. Mais la situation ne changeait pas ; et les obus se multipliaient sans cesse, causant de jour en jour plus de ravages, faisant plus de victimes.

Aussi mon père, tout à fait rétabli maintenant, quoique s'aidant encore d'une canne, songea à nous mettre à l'abri d'une façon plus sûre et plus confortable.

Les projectiles n'atteignaient pas les quartiers du centre ; il décida que nous irions habiter notre magasin de la rue Vivienne.

Nous emménageâmes donc ; et deux semaines environ se passèrent ainsi, durant lesquelles les souffrances de Paris devinrent très aiguës. La ration de pain fut réduite à 300 grammes, et la ration de viande de cheval à 30 grammes.

Plusieurs journaux annoncèrent que les approvisionnements étaient épuisés ; qu'avant huit jours il n'y aurait plus rien à manger.

Alors quelques personnes commencèrent à envisager la nécessité d'une capitulation ; d'autres au contraire réclamèrent plus vivement que jamais une sortie en masse.

L'impression était que la situation devenait absolu-

ment impossible et qu'il fallait en finir par un grand coup.

Un matin, Charles vint nous voir et nous annonça qu'il partait dans deux jours en ballon pour porter des lettres au Gouvernement de Tours. Il devait être accompagné d'un marin très habile, nommé Gardinec.

Tout de suite je lui rappelai sa promesse de m'emmener; il déclara devant mon père et ma mère que rien n'était plus facile, attendu que, chaque nuit, les ballons emportaient, avec les aéronautes, une personne autorisée à se rendre en province.

Mes parents tout d'abord se récrièrent; mais j'insistai en m'efforçant de leur prouver qu'il était moins dangereux de franchir l'espace en ballon que de rester dans une ville assiégée où l'on mange du chien, des rats et du pain de paille sous les obus.

Ma mère s'imagina que c'était surtout le plaisir d'accomplir une excursion aérienne qui me tentait; mais mon but était de courir des aventures en compagnie du cuirassier de Reichsoffen, dont les exploits m'avaient si profondément conquis.

Elle compara les risques du voyage avec les dangers du séjour à Paris; elle entrevit la possibilité d'un assaut simultané de toutes les forces ennemies, d'une levée en masse des jeunes gens, d'une bataille sur la brèche des remparts et dans les rues. Peut-être son

imagination apeurée pour moi grossit-elle ces dangers, et, tout bien compté, elle consentit.

C'était, du même coup, obtenir l'adhésion de mon père.

Toutefois ils imposèrent une condition qui dérangea un peu mes projets; ce fut que Charles me conduirait chez une tante à moi qui demeurait précisément à Tours et que là, j'attendrais, le siège fini, qu'ils vinssent me retrouver.

Je dus promettre ce qu'on me demandait avec la ferme intention d'obéir, mais surtout avec le secret espoir que des incidents viendraient compliquer mon voyage et m'empêcher de me reposer paisiblement tandis qu'on se battrait encore.

Je ne me doutais pas alors que mon désir serait largement accompli, et que j'allais participer aux événements les plus tragiques de cette période de ma jeunesse.

CHAPITRE XIX

L'ARMÉE DE MARBRE

La veille de mon départ, j'allai voir des amis de la famille, pour leur offrir d'emporter des lettres. Je me rendis notamment chez M. de Ravennes, qui s'était réfugié près de la Bourse.

Il était dix heures du soir; M. de Ravennes n'était pas chez lui. Sa femme, que je trouvai, me parut très soucieuse. Elle me dit :

« Mon pauvre mari est affolé par le bombardement; il tremble pour son Louvre. Si vous saviez ce qu'il souffre depuis que ces misérables nous envoient des obus; chaque fois qu'un monument est atteint, il se met dans une colère épouvantable, et il y court aussitôt pour apprécier l'étendue du mal. Quand il rentre, après son service aux remparts, au lieu de rester avec moi, de se reposer, il va au Louvre. Tenez, il y est en ce moment; il passe la moitié des nuits au milieu des marbres; et, plus les projectiles se rapprochent du Musée, plus sa fureur et son angoisse augmentent. »

En parlant de la sorte, cette femme pleurait presque; et ce qu'elle me racontait là ne m'étonnait point de la part de celui qui avait eu l'idée d'enterrer la Vénus de Milo.

Je me rendis tout de suite au Louvre; et, après avoir parlé au concierge, qui me connaissait, je pénétrai dans les galeries avec une lumière. Bientôt je constatai que la salle des Antiques, qui donne sur le quai, était éclairée; je vis une lanterne déposée sur un socle inoccupé et j'aperçus M. de Ravennes se promenant de long en large.

Au bruit que je fis, il s'arrêta net, et d'une voix forte, comme un soldat qui jetterait l'alarme, il cria :

« Qui va là?

— C'est moi, répondis-je.

— Qui, vous? »

Je me nommai : alors il demanda doucement :

« Ah! c'est toi, Fernand! Qu'est-ce que tu me veux, mon ami? »

Je lui expliquai le but de ma visite. Mais sans répondre à ma question, il dit tout de suite :

« Que ne peut-on enlever tout ce qui est ici! Je rêve d'un ballon immense dans la nacelle duquel j'enfermerais ces chefs-d'œuvre pour les emporter là-haut, bien haut, dans le ciel, loin des bombes, loin des hommes stupides. »

En s'exprimant ainsi, il s'animait et reprenait sa marche saccadée; ses poings se serraient, ses yeux lançaient des éclairs.

Il poursuivit :

« Les misérables! ils avancent! Je m'en aperçois à leurs obus. Il en est tombé d'abord sur les Invalides, puis sur le Panthéon, sur le Luxembourg. Maintenant, ils atteignent Notre-Dame et la Sainte-Chapelle! Demain, il y en aura ici! dans le Louvre! malgré le blindage des fenêtres. Les coquins, ils s'attaquent aux monuments! ils n'ont de respect pour aucune chose sacrée! »

Pendant qu'il s'échauffait avec de grands gestes, un coup de canon retentit dans le lointain.

« Tiens, ils recommencent; car c'est l'heure qu'ils ont choisie! l'heure des voleurs et des assassins! »

D'autres coups suivirent le premier : puis ce fut une série ininterrompue de sourdes décharges.

Bientôt nous perçûmes distinctement le bruit d'un toit qui s'effondrait.

« Entends-tu? jeta M. de Ravennes, c'est là, de l'autre côté de l'eau! »

J'avais promis de ne pas m'attarder. Je renouvelai à M. de Ravennes ma question au sujet des lettres qu'il pourrait avoir à faire parvenir à des parents ou à des amis de province.

« Des lettres ! répliqua-t-il avec humeur, à quoi bon ! »

Je n'insistai point, comprenant que son plus grand souci était la préservation de tous ces êtres de marbre, l'existence même de l'art devant le conquérant brutal et sacrilège.

Je lui dis adieu.

Ses mains brûlaient d'une fièvre ardente. Il prononça avec un long soupir, l'œil mouillé d'une larme :

« Ah ! tu ne te doutes pas de ce que je souffre ! du martyre que j'endure ! j'ai peur pour cette nuit ; j'ai peur que des obus tombent ici, et en « tuent » quelques-uns... aussi, je reste ; je ne vivrais pas chez moi. Préviens ma femme ; je ne rentrerai qu'au petit jour, quand ces brigands auront interrompu leur criminelle besogne. »

Je partis si impressionné par l'angoisse de M. de Ravennes, que l'image du brave homme me poursuivit jusqu'au milieu de mon sommeil.

Je le revis dans un rêve qui fut comme la continuation de ma visite....

J'étais demeuré avec lui dans le Louvre ; le bombardement redoublait ; les vitres des hautes fenêtres tremblaient comme si un orage violent s'était abattu sur Paris

Tout à coup, un fracas formidable éclata à l'extrémité de la galerie : le monument fut secoué si fortement

XV



M. DE RAVENNES CRIA : « QUI VA LA? » (P. 226)

que nous ressentîmes une sorte de commotion électrique.

« Ça y est! clama M. de Ravennes affolé, les voilà! les voilà! »

Il s'empara de la lanterne et se précipita du côté où le sinistre s'était produit.

Un obus avait défoncé le blindage d'une baie et fait irruption dans la salle; une nymphe frappée en pleine poitrine gisait à terre, les bras et les jambes brisés.

M. de Ravennes jeta un cri de douleur.

« Oh! les monstres! voilà ce qu'ils font! Et on ne les chassera pas; on ne les détruira pas jusqu'au dernier! Nous ne sommes donc plus des Français! »

Il pleurait, désespéré du désastre, furieux de son impuissance, affligé comme si ce cadavre de marbre mutilé eût été celui d'un être chéri.

Et pendant qu'il se baissait pour ramasser les morceaux, un nouvel ébranlement eut lieu, et un second obus éclata près de nous.

Au même instant, une Vénus oscilla sur son socle, et M. de Ravennes se précipita vers elle les bras tendus, pour la retenir, pour la protéger de tout son corps.

Mais la statue au cou fragile venait d'être décapitée, et sa tête tombait sur M. de Ravennes, qui n'eut que le temps de la recevoir.

Cette fois, le pauvre homme ne poussa pas la moindre plainte ; la douleur paralysa sa langue pour un moment ; il s'affaissa épuisé sur un banc, les traits bouleversés, et il contempla pendant quelques secondes, d'un œil effrayant, la tête qu'il tenait dans ses deux mains.

Tout cela s'était passé si vite, que je n'avais pu lui adresser la parole. Mais je vis qu'il était blessé ; un éclat lui avait arraché l'oreille droite qui saignait abondamment. Le sang coulait en filet mince le long de son cou, rougissant sa chemise et ses vêtements, et des gouttes tombèrent sur le visage de marbre, emplissant le creux des yeux.

Je m'approchai de M. de Ravennes, et je lui dis :

« Voyez donc, vous êtes blessé. »

Il se leva d'un mouvement brusque, et, pressant du bras gauche la tête de marbre contre sa poitrine, il se mit à parcourir la galerie à grands pas, avec des gestes désordonnés en proférant :

« Vandales ! Misérables ! Assassins ! »

Il s'arrêtait une seconde, les dents serrées de rage, le bras droit tendu, les poings fermés comme pour assommer quelqu'un ; et il gémissait :

« Peut-on faire des choses pareilles ! peut-on commettre de tels crimes ! »

Puis il reprenait sa course affolée, criant encore :

« Ah! bandits! ah! scélérats! Ah! brutes! Vous payerez tout cela un jour! il n'est pas possible que cette sauvagerie reste impunie. »

Je le laissai à lui-même, et je courus prévenir le concierge et un gardien qui sur-le-champ m'accompagnèrent.

De très loin, en revenant, nous entendions les imprécations de M. de Ravennes; nous ne le voyions pas encore, mais sa voix amplifiée par la sonorité des murs retentissait dans les galeries pleines d'ombre.

On eût dit qu'une de ces puissantes cariatides, révoltée par la profanation des assiégeants, lançait sa colère à toute volée dans ces immenses salles, tandis que le canon tonnait dans la nuit au-dessus de nos têtes!

L'effet était saisissant; jamais je n'éprouvai dans la réalité, une impression plus poignante!

Nous approchions toujours, très émus, ne sachant comment M. de Ravennes nous accueillerait, si même il nous reconnaîtrait.

Il nous aperçut avec nos lumières; je l'entrevis échevelé, l'écume à la bouche, la figure ensanglantée par la blessure de son oreille.

Alors il s'arrêta. Sans doute, dans son esprit égaré, il nous prit pour des Allemands qui envahissaient le Louvre, car, tout de suite, il vociféra :

« Les voilà! les voilà! »

Puis, se tournant à demi vers les statues pour les entraîner à sa suite contre l'ennemi :

« Aux armes, vous autres! Vengez vos sœurs! levez-vous tous! aux armes! aux armes! »

A cet appel désespéré, un frisson de vie traversa le marbre; toutes les statues du Louvre eurent un tressaillement, puis s'animèrent, sautèrent de leurs socles et accoururent en foule.

En une minute, elles se massèrent dans la galerie, arrivant par toutes les portes, au milieu d'une rumeur croissante.

J'apercevais là-bas, dans la succession des salles, d'interminables files de centaures, de gladiateurs et d'athlètes qui se coudoyaient, se pressaient, dans la hâte du réveil subit, dans la précipitation de l'alerte.

Et parmi ces soldats improvisés, il y en avait qui ne possédaient plus de bras et qui, furieusement, tendaient leurs moignons de marbre.

Ils se levaient tous, comme les enfants d'une même patrie, celle de l'art menacé par le vandalisme des guerres.

Le bombardement secouait les murs avec rage, semant dans la nuit ses obus qui mutilaient les clochers, les vitraux, les frontons, les sculptures des monuments.

M. de Ravennes tenait toujours la tête de la nymphe; et à ses pieds gisaient les morceaux des deux statues brisées.

Alors, levant le bras droit, il cria, à pleins poumons, d'une voix puissante qui se répercuta dans la profondeur des galeries :

« En avant! »

Et cette armée de marbre s'ébranla pour courir à la défense de l'art, prête, comme l'armée de France, à vaincre ou à périr....

CHAPITRE XX

FUITE DANS LA NUIT

Le lendemain, vers dix heures du soir, c'était alors le 26 janvier, je me préparai à quitter mes parents. A la dernière minute, ils hésitaient à me laisser partir, se demandant encore s'ils avaient à craindre pour moi les périls du siège plus que ceux d'un tel voyage. Mon père désirait me conduire à la gare d'Orléans où le ballon nous attendait, mais il dut y renoncer à cause de sa faiblesse et du froid.

Aschuler, persuadé que son fils courait à de nouveaux exploits, profitait de la circonstance pour rappeler les hauts faits du cuirassier.

Et il concluait :

« C'est qu'il n'a pas froid aux yeux, mon Charles. »

Annette pleurait, disant à son fiancé :

« Je vous ai retrouvé lorsque je vous croyais mort; pourquoi faut-il que vous recherchiez encore les dangers? Ah! j'ai peur! j'ai peur cette fois de ne vous revoir jamais.

— Si, si, répondait Charles, vous me reverrez, laissez-moi accomplir mon devoir jusqu'au bout. Ayez du courage et de la confiance. »

Après avoir embrassé mes parents qui me pressèrent longuement contre eux, le cœur gros et les yeux pleins de larmes, je me trouvai dans la rue avec Aschuler et son fils. Il faisait noir; le bombardement commençait, mais de la place de la Bourse au chemin de fer d'Orléans, on n'avait guère à craindre les obus.

J'avais assisté souvent au départ des ballons; ce soir-là, quand nous arrivâmes dans la cour de la gare et que j'aperçus la forme ronde du *Kléber* retenu par ses amarres, j'éprouvai une sorte de frisson instinctif.

« C'est celui-là qui va m'emporter, me dis-je. — Dieu seul sait où! »

Et je songeai malgré moi aux ballons disparus sans retour!

Dans la salle transformée en bureau, où nous entrâmes, Jules m'attendait avec des camarades de l'Association; le pauvre garçon était désolé de ne pouvoir partager mes périls. Il aurait voulu venir avec moi, mais la nacelle ne contenait que trois personnes.

On nous fit asseoir au milieu du cercle formé autour du poêle central; et je vis pour la première fois Gardinec, le marin breton chargé de nous conduire à bon port.

C'était un petit brun aux membres nerveux, à la résolution prompte, un de ces braves auprès desquels on se sent devenir brave soi-même.

Une vieille femme en caraco, sa mère, était là, silencieuse et timide; elle le regardait aller et venir d'un air résigné et triste. Parfois ses lèvres marmonnaient quelque chose; sa main droite toujours dans la poche de sa robe devait égrener un chapelet.

Charles me présenta au marin.

« Voilà le jeune homme que nous emmenons.

— Ah! très bien », fit celui-ci; et il me demanda, ses yeux dans les miens : « Vous n'aurez pas peur? »

« Non », répondis-je.

Et Charles ajouta : « Il a déjà fait ses preuves. »

On attendait les dépêches du Gouvernement et des lettres que nous devions emporter. Gardinec s'absenta avec Charles pour examiner le temps. Dans le ciel, de grands nuages gris passaient, laissant apparaître par intervalles une grosse lune jaune auréolée d'un cercle brumeux. Une bise assez forte soufflait.

Le marin rentra, l'air un peu soucieux; il dit à Charles :

« Il y aura du vent, là-haut; le voyage sera accidenté.

— J'espère que nous partirons quand même, fit Charles.

— Oh! à tout prix! » répondit Gardinec.

Nous nous approchâmes du poêle pour prendre une bonne provision de chaleur. Et l'on se mit à causer de la guerre, tandis qu'au loin les canons du plateau de Châtillon continuaient d'envoyer leurs obus sur Paris. Ces coups de tonnerre sourds et réguliers n'émouvaient plus personne; on s'était habitué peu à peu à ce concert nocturne dont les échos faisaient vibrer toutes les vitres; on l'attendait chaque soir à heure fixe; et, parfois, en consultant leur montre, des gens disaient :

« Tiens, les Prussiens sont en retard, aujourd'hui. »

L'estafette qui devait nous apporter les dépêches n'arrivait toujours pas. Les heures s'écoulaient sonnées lentement par les horloges voisines.

Gardinec s'impatientait, et il sortait souvent, remarquant avec ennui que le vent s'élevait de plus en plus.

Ce n'est qu'à cinq heures du matin qu'un homme entra, porteur d'une sacoche qu'il remit à Gardinec. Il avait fallu attendre des rapports qui n'étaient pas prêts, puis les étudier pour résumer la situation dans des lettres chiffrées.

« Pas trop tôt », grommela Gardinec, et, d'une voix brève, il ajouta : « Allons, en route! »

Alors le chef du service d'aérostation s'approcha de lui et dit :

« Il fait du vent; peut-être serait-il plus sage de re-

mettre votre départ à la nuit prochaine; je ne vous force pas à voyager dans des conditions aussi mauvaises.

— Bast! je connais bien la manœuvre, j'ai l'habitude d'aller contre vent et marée.

— Il est tard, insista encore le chef, vous aurez à peine le temps de sortir des lignes ennemies avant le jour : les Prussiens tireront sur vous.

— Le ciel est haut, répliqua Gardinec, nous monterons. »

Sa vieille mère inquiète supplia à son tour :

« Écoute ce qu'on te dit, mon garçon; ne sois pas imprudent; attends à demain; j'ai idée qu'il t'arrivera malheur.

— Des idées de mère », répondit-il.

Il l'enveloppa dans ses bras et l'embrassa bruyamment sur chaque joue. Puis se tournant vers Charles, il prononça :

« N'est-ce pas que tu es de mon avis, camarade?

— Absolument, mon capitaine, nous braverons, s'il le faut, la tempête et les balles; nous en avons vu bien d'autres. »

Le père Jean radieux contemplait son fils.

Il lui dit :

« Ah! mon Charles, je te reconnais bien là. »

Et s'adressant à ceux qui nous entouraient, il répéta avec orgueil :

« Il est extraordinaire, mon cuirassier! hein! »

Mais Gardinec se tourna vers moi :

« Quant à vous, jeune homme, rien ne vous oblige à nous accompagner; le voyage sera périlleux, je vous préviens.

— Oui, oui, je vous remmène, appuya le père Jean.

— Je ne suis pas venu pour reculer, mon capitaine, déclarai-je d'une voix ferme. Vous partez, je pars. »

Le père Jean insista pour me faire rentrer; mais devant mon refus formel, il prononça, content de moi : « C'est très bien cela », et mes amis de l'Association applaudirent.

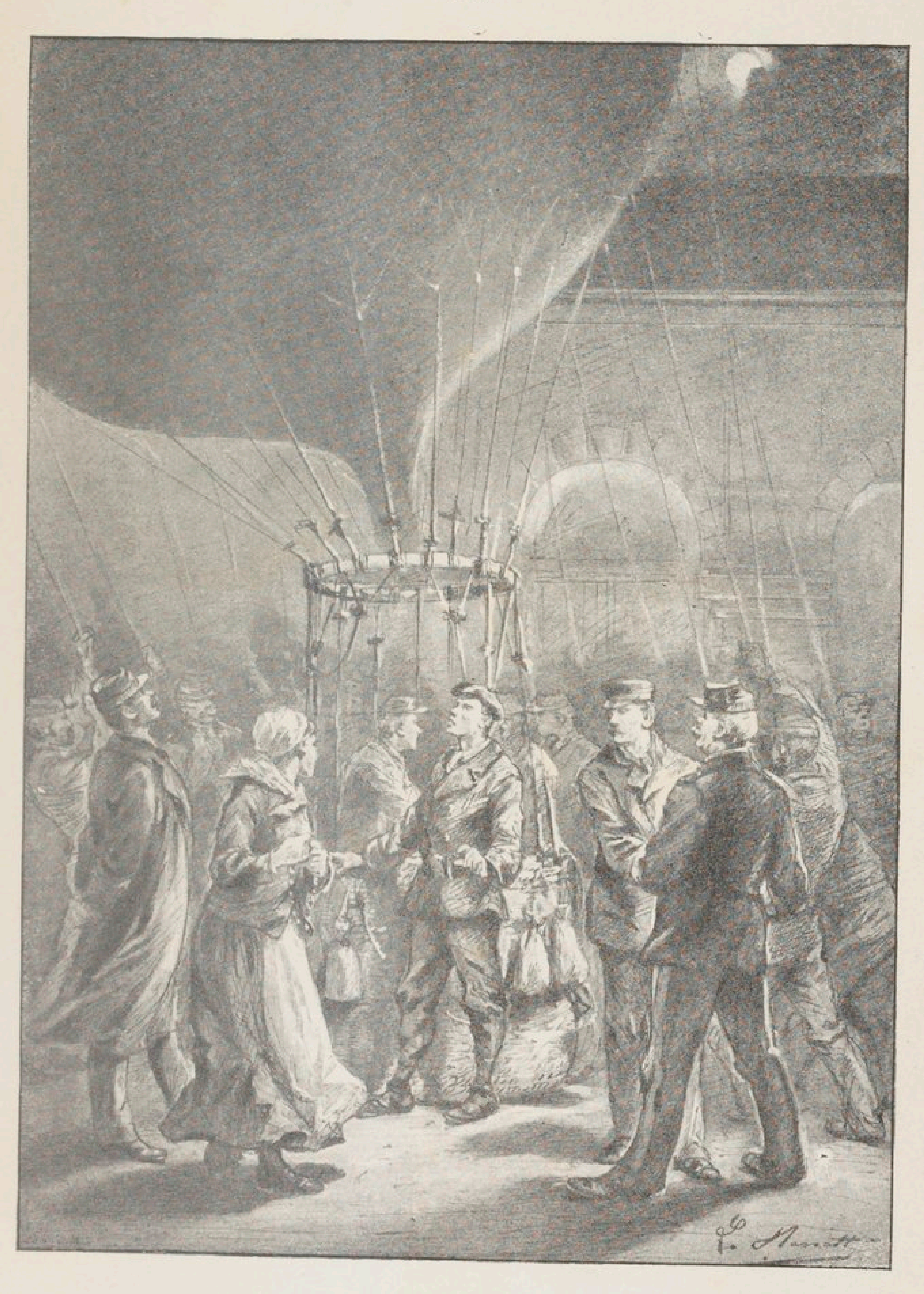
Je recommandai à Aschuler de ne pas parler de ces incidents à mes parents, afin de ne point les inquiéter. Il me le promit, et, un peu nerveux, l'œil brillant, il nous embrassa, son fils et moi. Jules et mes camarades me serrèrent les mains et nous suivîmes Gardinec.

Deux minutes après, nous étions tous les trois dans la nacelle; l'aérostat n'était plus maintenu que par dix hommes attendant le signal.

Quelques lanternes fixées à des pieux nous éclairaient faiblement d'une lueur roussâtre; au ciel, les nuages couraient plus vite, cachant la lune presque sans interruption.

Un groupe d'aérostiers et de curieux nous entourait; au milieu de ces Parisiens émus, dont le cœur battait

XVI



MES CAMARADES ME SERRÈRENT LES MAINS... (P. 240)

à la pensée de notre fuite, la mère de Gardinec nous regardait. Elle avait sorti son chapelet, un chapelet très vieux, usé au long contact des doigts; elle l'égrenait à deux mains; ses lèvres pieuses précipitaient les *Pater* et les *Ave* dans un chuchotement presque imperceptible, et ses yeux clairs fixés obstinément sur son fils débordaient d'une tendresse angoissée.

Je vis aussi le père Jean cachant son trouble sous une allure heureuse et fière.

Le bombardement durait encore; il y eut un moment solennel, une sorte d'attente recueillie. Tout à coup, la voix forte et assurée de Gardinec commanda :

« Attention!... Lâchez tout! »

Je fus enlevé dans un frôlement d'air qui me caressait les joues, tandis que le cercle de nos amis fuyait avec la terre, et que des acclamations montaient :

« Bon voyage!... Vive la France! »

Puis tout s'éteignit progressivement dans la nuit....

Alors je m'accoudai sur le bord de la nacelle d'osier; et, dans ce Paris immense où quelques points lumineux seulement perçaient l'ombre, je cherchai par la pensée la maison paternelle; et le cœur me poignait de l'avoir quittée.

Où allai-je? Reviendrai-je jamais au foyer familial? Je souffrais pour mon père et pour ma mère en songeant au chagrin atroce qu'ils éprouveraient s'il m'arrivait

malheur; si, par exemple, le *Kléber* se perdait, sans laisser de trace. Et je les voyais attendant mon retour indéfiniment, pendant des années, et vieillissant sous le poids de la douleur, avec un espoir vague toujours déçu.

Mais quoi! ma destinée était peut-être marquée d'avance; je devais l'accomplir.

J'avais raison d'avoir des pressentiments!... Ah! les pauvres chers êtres aimés! S'ils avaient su vers quels dangers je courais, comme ils auraient, en cet instant même, jeté des cris et tendu vers moi, déjà si loin d'eux, des bras désespérés.

CHAPITRE XXI

LA CHASSE AU BALLON

Il s'agissait de franchir la zone du vent assez vite pour que l'aérostat ne souffrît pas trop de la bourrasque. Gardinec avait jeté du lest afin de gagner promptement les régions hautes et calmes. L'ascension fut très mouvementée; le ballon faisait des crochets brusques, comme si des câbles invisibles l'eussent tiré de droite et de gauche.

« Eh bien, monsieur Gridennes, me demanda Gardinec, regrettez-vous d'être à bord du *Kléber*?

— Je le regretterais, qu'il serait un peu tard, répondis-je. Mais non, je suis au contraire très content, quoi qu'il arrive.

— Nous nous élevons très vite, remarqua le marin; avant dix minutes nous voguerons tranquillement au-delà des nuages. »

Peu à peu, en effet, le mouvement ascensionnel se ralentit et j'éprouvai une impression agréable, en même temps qu'une crainte instinctive dont je ne pouvais me défendre.

Je regardais la terre déjà loin; Paris avait disparu; nous n'entendions plus le canon. Par instants, la lune se montrait à travers des éclaircies de nuages et projetait de larges taches de lumière jaune qui se promenaient sur la campagne.

« Nous sommes au-dessus des lignes ennemies, annonça Gardinec.

— Ah! si l'on pouvait surprendre les Prussiens sans bruit, en leur descendant sur la tête, fit Charles.

— La guerre se fera peut-être de cette façon un jour », dis-je.

Nous approchions des nuages; bientôt un brouillard épais nous envahit.

Alors une lueur blafarde se forma autour du ballon, s'élargit rapidement, devint plus claire, puis s'évanouit comme par enchantement.

Et tout d'un coup, le ciel se développa dans son immensité, très pur, avec la lune qui brillait d'un éclat superbe.

Le spectacle était merveilleux.

« Oh! que c'est beau! » m'écriai-je enthousiasmé.

Charles battait des mains.

Sous nos pieds, maintenant, les nuages s'étendaient pareils à un océan vaporeux sans fin. Un silence absolu régnait, un silence qui avait quelque chose d'incompréhensible et de troublant.

Mes oreilles, où affluait le sang, me brûlaient et bourdonnaient confusément.

Une soif ardente me desséchait le gosier à tel point que je dus boire quelques gorgées de cognac et d'eau.

Tandis que je portais ma gourde à mes lèvres, Charles me dit :

« C'est la raréfaction de l'air qui produit ces effets. »

Et Gardinec consultant le baromètre, prononça :

« Nous sommes à mille huit cent mètres, les amis ! »

A partir de ce moment, un courant favorable nous poussa vers le nord, pendant deux grandes heures.

A sept heures, le ciel se colora d'une lueur rouge du côté de l'orient; la lune descendue jusqu'à l'horizon pâlit de plus en plus et le soleil se montra nimbé d'or, jetant autour de lui des paillettes de feu.

A cette vue, malgré le froid intense qui nous mordait la figure et les mains, je me sentis saisi par une émotion étrange, par un inexprimable sentiment de piété.

Il me sembla qu'au milieu de cette solitude muette un être tout-puissant, un roi glorieux, le maître du monde, s'avançait lentement dans toute sa majesté. Je fus tenté de courber la tête, de m'agenouiller à cette apparition qui montait dans le ciel ; — je songeai aux guerres fratricides (elles le sont toutes) et je compris combien les hommes sont fous et cruels de détruire les cités et de s'entre-tuer sous l'astre paternel

qui féconde la terre et qui prodigue indistinctement à tous les peuples, la lumière, la chaleur et la vie.

Au bout de quelques minutes, des vapeurs nous enveloppèrent, puis s'épaissirent graduellement, et le soleil s'éteignit; nous eûmes bientôt les nuages au-dessus de nos têtes. Alors, ce fut comme une déception; nous revenions vers le gris; et, dans le jour maussade qui grandissait, la terre nous apparut avec ses plaines et ses villages vaguement estompés, mais si loin encore qu'aucun bruit ne parvenait jusqu'à nous.

Il y avait trois heures que nous voyagions, et Gardinec supposant que nous étions hors des lignes prussiennes, avait entr'ouvert la soupape pour descendre un peu, reconnaître la contrée, et voir si l'on pouvait atterrir.

Le vent avait cessé; brusquement, retentit un coup formidable, une décharge très nette, qui venait, non pas de la terre, mais d'un gros nuage qui planait au-dessus de nous.

Je fis un soubresaut involontaire et je levai les yeux.

« Qu'est-ce que c'est? m'écriai-je.

— C'est le canon, répondit Gardinec; l'écho nous en est renvoyé par les nuages; il paraît que nous sommes encore au-dessus de l'ennemi. On va se battre sous nos pieds. »

Ce n'était pas le moment d'atterrir.

« Si pourtant nous pouvions voir », insinua Charles.

Un second coup partit; puis ce fut une canonnade ininterrompue, à laquelle se mêla le crépitement d'une fusillade acharnée. On eût dit qu'un combat se livrait là, dans le nuage, tout près de nous. Et rien n'était surprenant, inexplicable, comme d'entendre cette bataille qu'on ne voyait pas et qui nous assourdissait autant que si nous avions pris part à l'action.

Gardinec, poussé par une curiosité téméraire, fit jouer de nouveau la soupape et nous descendîmes.

Alors je distinguai la plaine, puis des bois, des villages, et, sur le sommet d'un mamelon des flocons de fumée blanche qui indiquaient l'emplacement des batteries.

Je pris ma jumelle et j'aperçus les canons et les servants; des bataillons français attaquaient un village occupé par l'ennemi. Nous voyions les Allemands courir par les rues et pénétrer dans les maisons pour prendre leur poste de combat, tandis que les boulets des nôtres faisaient voler les toitures.

Nous nous trouvions au-dessus du village, quand tout à coup une balle cingla l'air.

« Ils tirent sur nous, fit Gardinec; nous sommes trop bas, il faut remonter. »

Et il jeta du lest à la hâte.

Charles, furieux, cria : « Brigands, je veux vous envoyer de mes nouvelles ».

Il sortit son revolver et tira trois coups.

Aussitôt des canons de fusils se dressèrent et des balles passèrent encore à côté de nous.

« Ils vont crever le ballon, s'écria Gardinec! Du lest! vite, du lest! »

Les balles se mirent à siffler en multitude à nos oreilles, quoique le ballon se fût élevé un peu. Promptement, nous vidâmes plusieurs sacs de sable. Le canon tonnait toujours; en regardant vers la terre, je vis un groupe de cavaliers prussiens qui galopaient sur une route dans la direction que nous suivions. Sans doute on les mettait à notre poursuite, comptant que nous allions atterrir près de là.

A ce moment, Charles leva les yeux et prononça .

« Ça y est! l'étoffe est percée... en plusieurs endroits... il y a des fuites!... Nom d'un nom! »

En effet un bruit léger à peine perceptible, comme la brise sous une porte mal jointe, venait d'en haut, avec une forte odeur de gaz.

Le ballon recommençait à descendre, et, au-dessous de nous, les cavaliers prussiens se hâtaient à travers champs, au triple galop de leurs chevaux.

« Il faut jeter tout ce que nous possédons, ordonna Gardinec. Vite, vite.... »

Je lançai dans le vide ce qui s'offrit à ma main.

« Les instruments! les armes! les vivres! clama le marin. Tout, tout. »

Mais le ballon descendait quand même, et nous entendions maintenant le pas des chevaux qui nous poursuivaient à fond de train, éperonnés par les cavaliers que la perspective de nous saisir aiguillonnait davantage.

« Encore du lest, criait Gardinec; le baromètre,... la boussole,... tout... tout! »

En un instant la nacelle fut débarrassée des objets qu'elle contenait.

Mais la chute continuait quoique amoindrie. Nous n'étions plus qu'à 300 mètres du sol. La situation devenait terrible.

« Nous allons tomber au milieu d'eux, fit Gardinec!... c'est trop bête!... il n'y a donc plus rien à jeter!!! »

Subitement, nous nous regardâmes tous les trois, en silence, avec, au fond de nous, la même idée effroyable et stoïque!

« Si, répondit Charles, il y a moi. Il faut que l'un de nous se sacrifie : je saute, adieu, les amis, bon voyage! »

Il avait déjà enjambé la nacelle; nous n'eûmes que le temps de nous cramponner après lui, pour le retenir.

« Halte-là! cuirassier! fit le marin; deux minutes de réflexion, que diable! »

Puis après un temps :

« Si un sacrifice est nécessaire, c'est moi qui le ferai.

— Pardon, capitaine, dis-je à mon tour; vous avez bien voulu m'accepter comme compagnon de voyage, beaucoup plus par complaisance que par utilité. Or je suis de trop; je vous gêne; en conséquence....

— Ah ça, jamais de la vie! interrompit Charles. J'ai juré à vos parents de veiller sur vous, de vous protéger en toutes circonstances; je ne vous laisserai pas accomplir un acte pareil! non, c'est à moi, à moi seul de....

— Taisez-vous, ordonna Gardinec et que personne ne bouge; tout n'est peut-être pas perdu encore. »

Il examina attentivement notre marche; l'aérostat ne descendait plus; un courant d'air très vif le soutenait et le poussait vers le nord avec une vitesse dangereuse sans doute, mais qui, pour le moment, nous sauvait des griffes de l'ennemi.

Nous allions dix fois plus vite que les chevaux, d'autant mieux que les cavaliers lancés à notre poursuite rencontraient des obstacles : des murs, des haies qui les obligeaient à prendre des détours et leur faisaient perdre beaucoup de terrain. En outre, leurs montures se fatiguaient.

Bientôt, ils furent à une très grande distance de nous,

puis disparurent; et le bruit du canon s'éteignit peu à peu dans le lointain.

Le vent qui s'était élevé nous promettait une descente accidentée, fatale peut-être! Qui sait si nous ne venions pas d'éviter un péril pour courir à un plus grand!

Nous filâmes ainsi pendant une demi-heure au-dessus des villages et des plaines sans pouvoir rien distinguer; enfin, une vaste forêt déroula sous nos pieds, ses vallonnements dénudés.

Mais les trous de l'enveloppe s'étaient agrandis; par l'étoffe déchirée, le gaz s'échappait; nous retombions. L'aérostat dégonflé s'avachissait; il rasait maintenant la cime des arbres, s'accrochant un instant aux branches, puis se relevant un peu, tourmenté par la brise, et plus loin, s'abattait de nouveau comme un gigantesque oiseau blessé qui chercherait un refuge.

Cramponnés avec la rage du désespoir aux cordages, nous étions cahotés dans la nacelle, qui faillit plusieurs fois basculer et nous précipiter sur le sol.

Par bonheur, une grande clairière se présenta, au milieu de laquelle des bûcherons travaillaient. Alors Charles ouvrit la soupape toute grande: le ballon descendit, et aidés des gens qui se trouvaient là, nous pûmes atterrir.

Aussitôt un homme d'une soixantaine d'années, sec

et vigoureux, ayant l'allure énergique d'un ancien militaire, s'approcha de nous et demanda :

« D'où venez-vous, messieurs?

— De Paris, répondit Charles.

— De Paris », fit l'homme d'un air enchanté et surpris.

Il se nomma: c'était un garde-forestier qu'on appelait Robert Gaillot.

Gardinec questionna à son tour :

« Où sommes-nous?

— A Hardeilles.

— Le pays est-il occupé? interrogea Charles.

— Non, Dieu merci! déclara le garde, l'œil brillant. Mais ils ne sont qu'à trois lieues d'ici, et si jamais ils mettent le pied sur notre territoire, ils seront mal reçus, je vous le jure! »

Les bûcherons approuvèrent.

« Nous venons de les voir, annonça Charles, ils ont crevé le ballon : Ah! si jamais je me retrouve en face d'eux, ils me le payeront cher! »

Et le cuirassier de Reichshoffen serrait le poing et les dents de colère.

Gaillot intéressé nous dit :

« Vous êtes fatigués; vous avez besoin de repos et de nourriture; venez déjeuner chez moi; la soupe sera servie à onze heures; nous causerons.

XVII



LE BALLON RASAIT LA CIME DES ARBRES... (P. 251)

— Soit, dit Gardinec, déjeunons, puisque monsieur nous invite. »

On amarra solidement le ballon qui fut laissé à la garde des bûcherons, et nous suivîmes Gaillot dans un sentier perdu sous bois.

Alors Gardinec qui portait la sacoche renfermant la correspondance dit :

« Je voudrais bien envoyer mes lettres; je possède deux expéditions semblables, avec l'ordre, si nous arrivons dans un pays non occupé, d'en mettre une à la poste, puis de porter ensuite le double à Tours. Y a-t-il un bureau par ici? »

Comme il parlait, un paysan nous croisa, un petit sac de cuir au dos.

« Voici justement le facteur, vous pouvez sans crainte lui confier votre correspondance », dit Robert Gaillot.

Gardinec demanda des renseignements à l'homme, qui lui répondit :

« Dans trois quarts d'heure, le courrier sera entre les mains de l'agent des postes, que je vais trouver à la portière d'un wagon de l'express passant à une lieue d'ici. Demain, vos lettres seront parvenues à destination.

— Parfait! répliqua Gardinec, heureux; l'important de notre mission est accompli. »

Il remit un pli au facteur, avec un bon pourboire, et nous reprîmes notre chemin.

Pendant que Charles et Gardinec racontaient en quelques mots les péripéties de notre voyage, je songeais aux périls passés, et j'éprouvais une réelle satisfaction à sentir sous nos pas la terre ferme où nous foulions des feuilles mortes.

Hélas! ce n'était qu'un court répit.

CHAPITRE XXII

BON DÉJEUNER QUI FINIT MAL

La petite maison de Gaillot se trouvait à l'entrée du village, à un endroit où la route qui vient de la forêt fait un coude.

Elle se composait, au rez-de-chaussée, d'une salle à manger et d'une cuisine; de deux pièces au premier, puis d'un grenier.

Quand Gaillot ouvrit la porte vitrée démunie de son volet, nous aperçûmes une brave paysanne d'une cinquantaine d'années, très avenante et très propre, avec de bons yeux doux et de grosses joues un peu violettes; elle était coiffée d'une marmotte et portait un caraco gris et un tablier de toile bleue.

L'intérieur était simple, mais on y sentait une petite aisance et beaucoup d'ordre. Dans cette première pièce carrelée, une table de deux couverts était déjà servie; sur un poêle en fonte, sorte de fourneau de cuisine, un pot-au-feu gloussait doucement, en répandant une odeur agréable et tiède.

Oh! ce modeste pot-au-feu! en présence duquel je me trouvais en sortant de Paris affamé sans pain et sans viande, où l'on ne connaissait plus que les chiens et les rats, quelle impression il me fit!

Son parfum, malgré ma tristesse, m'envahit tout le corps, me monta à la tête, comme l'arome d'un vin généreux. Je ne pouvais lever mes yeux de cette marmite autour du couvercle de laquelle sortaient des bouffées de vapeur; son glouglou harmonieux m'hypnotisait; et, dans ma poitrine, mon estomac bondissait d'impatience comme une bête qu'éveille subitement un appât inattendu.

Mais Gaillot nous présentait à sa femme :

« Tiens, Toinette, je t'amène trois convives arrivés de Paris par ballon, à l'instant même. »

La paysanne nous regarda tout ébaubie :

« De Paris! s'exclama-t-elle; de Paris, en ballon!

— Et il ne faut pas les faire attendre, continua le garde; ils ont faim. »

En préparant nos couverts, elle nous questionnait prise d'intérêt et de pitié :

« C'est-il vrai qu'on ne mange que du chien à Paris? Mon Dieu! mon Dieu, quel malheur! quelle misère! Comment tout ça va-t-il finir, mes chers messieurs? Tenez, mettez-vous à table, voilà de la bonne soupe. »

A la première cuillerée, mon cœur battit de bien-

être; et je songeai à mes parents que j'aurais voulu voir à cette table.

La femme de Gaillot nous examinait l'un après l'autre et disait :

« Tout de même, ce qu'on doit pâtir à Paris! vous avez des mines de déterrés; vous êtes décharnés comme des squelettes.... Peut-on arranger le pauvre monde ainsi! »

Par la fenêtre, dont les rideaux étaient relevés à l'aide d'embrasses, nous apercevions la route départementale, une route large très droite qui s'enfonçait dans la forêt vers les villages occupés par l'ennemi.

En mangeant, nous parlions de la guerre, du siège et des incidents de notre voyage.

Nous devions, Charles, Gardinec et moi, dévorer avec quelque chose d'extraordinaire dans la physionomie, car Toinette nous observait en disant :

« Ça vous semble meilleur que du chien, pas vrai, mes bonnes gens; allez, prenez, il y a des mois que vous n'en avez pas eu autant. »

Elle tira du four de son poêle une sorte de galette très appétissante et poursuivit :

« Ça, c'est votre dessert; vous m'en donnerez des nouvelles. »

En présence de cette galette chaude et dorée qui embauma la pièce, un sourire de friandise s'épanouit

sur nos lèvres. Ah ! le succulent repas que nous allions faire !

Hélas ! je ne me doutais guère que ce repas, nous ne l'achèverions point.

Comme la vieille parlait, une cinquantaine de francs-tireurs sortirent des bois un à un, prirent la route et défilèrent devant les fenêtres, crottés, fourbus, mais toujours solides.

A leur vue, je songeai à mes trois camarades du collège dont on m'avait conté, à l'association des pupilles, les aventures : la captivité en Allemagne, l'évasion et l'engagement dans un corps franc.

Où étaient-ils en ce moment? vivaient-ils encore? J'aurais voulu qu'ils connussent les épreuves par lesquelles je venais de passer ! j'aurais été heureux de me rencontrer avec eux et de leur dire : « Vous voyez bien que je ne suis pas un capon ».

« En voilà des gars qui harcèlent l'ennemi, fit Gaillot. Les Prussiens en ont une peur bleue; ils ne les considèrent pas comme des soldats réguliers, et, quand ils les attrapent, ils les fusillent sans pitié. »

Alors Toinette nous raconta qu'aux premiers désastres, Gaillot avait voulu s'engager, malgré ses soixante ans, et qu'elle avait dû se fâcher, se traîner à ses pieds pour l'empêcher de partir.

Et, en nous disant cela, elle tremblait à l'idée

qu'il aurait pu la quitter, s'exposer aux périls des combats, coucher sous la neige et, qui sait? ne plus revenir jamais. Elle lui était reconnaissante d'être resté, et elle l'entourait de prévenances infinies, reprise pour lui d'une affection nouvelle, avec la crainte de quelque événement imprévu.

Gaillot s'excusait presque d'avoir cédé :

« Ah! expliquait-il, si je n'avais pas mes douleurs et cette satanée jambe qui est toujours en retard sur l'autre, je serais parti quand même.... Oui, je serais parti, Toinette, entends-tu? »

Et, regardant la longue route qui s'étendait devant nous, il poursuivit, les poings crispés, la figure rouge de rage :

« Dire qu'ils sont là! à douze kilomètres à peine, depuis un mois! Mais ça, je l'ai juré, si jamais ils se présentent ici, j'en démolis ma bonne part; j'ai des fusils pour les recevoir. »

Il nous apprit qu'il s'était entendu avec une vingtaine de paysans pour défendre Hardeilles; et, qu'au premier signal, les hommes valides du pays accourraient à son appel.

Aussi, la pauvre Toinette vivait dans les transes continuelles d'une catastrophe possible, attentive aux moindres incidents de cette route maudite que suivrait l'ennemi, s'il devait venir.

Le repas touchait à sa fin; l'eau du café bouillait sur le poêle. Pour couper court à une conversation qui l'angoissait, Toinette déposa la galette au centre de la table et dit :

« Tenez, messieurs, mangez et parlons d'autre chose; tout cela me bouleverse. »

Gaillot allait partager le gâteau que je contemplais avec gourmandise, mais il s'arrêta, l'œil fixé sur la route; et, subitement, il eut un sursaut.

Nous regardâmes à notre tour, inquiets, sans rien distinguer d'anormal.

Tout à coup, il frappa sur la table, lança un gros juron et cria :

« Les voilà! les voilà!

— Qui? demanda sa femme effrayée.

— Les Prussiens!

— Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! » jeta-t-elle toute pâlie d'effroi.

Nous nous étions levés.

« Tenez, voyez-vous ces deux points noirs là-bas? ce sont deux hulans à cheval; ils viennent en reconnaissance. Attendez un peu, coquins, je vais vous donner de mes nouvelles. »

Il sauta sur son fusil caché dans un placard; mais Toinette s'était pendue à son cou, suppliante, affolée :

« Robert, criait-elle, Robert, tiens-toi tranquille!

XVIII



IL OUVRIT LA PORTE, TRAVERSA LA ROUTE... (P. 261)

ne fais pas ça; nous ne sommes pas les plus forts! ils mettront le pays à feu et à sang, ils tueront tout le monde, songes-y. Tu vas causer des malheurs terribles.

— Je connais mon devoir, répliquait le garde-chasse, en se dégageant de l'étreinte. Laisse-moi, il n'y a pas une minute à perdre.

— Messieurs, je vous en prie, gémissait Toinette, retenez-le, retenez-le!

— Ces messieurs sont des patriotes, ils m'aideront plutôt. »

Il ouvrit la porte, traversa la route et se cacha dans la futaie.

Nous demeurions silencieux, un peu indécis devant cette douleur.

Alors Toinette, voyant qu'elle n'obtiendrait rien, joignit les mains, se tordit les bras de désespoir, et tombant à genoux devant une chaise elle s'écria :

« Seigneur, Seigneur, ayez pitié de nous! »

Nous regardions encore par la fenêtre; les deux points noirs se rapprochaient, grossissaient à vue d'œil. C'était bien deux hulans. Ils avançaient avec prudence, le revolver au poing, inspectant les bois à droite et à gauche.

Il y eut un moment d'attente terrible!

Subitement un coup de fusil partit et un des hulans, atteint à la tête, roula par terre; un second coup

frappa l'autre en pleine poitrine; ce dernier se cramponna à sa monture, et les deux chevaux, ayant tourné bride, se sauvèrent au galop, l'un à vide, l'autre avec son cavalier pantelant, qui finit par tomber trois cents mètres plus loin.

Au bruit des deux coups de fusil, Toinette avait jeté un cri, et toujours à genoux, la tête dans les mains, elle se mit à gémir comme si l'une des balles l'avait frappée.

Gaillot rentra précipitamment.

Elle se leva, la figure mouillée de larmes, articulant :

« Ah! Robert, qu'est-ce que tu as fait? nous sommes perdus! »

Mais Gaillot ne l'écoutait plus.

Quant à Charles, très enthousiaste, il reniflait l'odeur de poudre que rapportait avec lui le garde-chasse. Il lui dit :

« Mes compliments, voilà deux jolis coups. Mais ils vont se présenter en forces. Qu'allons-nous faire?

— Les recevoir en troupiers, dit Gaillot.

— A la bonne heure! » repartit joyeusement notre marin.

Et courant à un placard, le garde-chasse prit deux fusils qu'il présenta à Gardinec et à Charles.

« Tenez, voici pour vous; il y a des cartouches

dans ce sac, il en est plein. Tout ça est prêt depuis longtemps.

— Parfait, fit Charles ravi, on va se distraire un peu.

— Quelle aubaine! ajouta Gardinec.

— Et moi? interrompis-je simplement.

— Vous, monsieur Fernand, conseilla Charles, vous allez vous sauver bien vite du côté où il n'y a pas de Prussiens; vous savez ce que vos parents vous ont recommandé; et vous gagnerez Tours par la première ligne de chemin de fer que vous rencontrerez.

— Partir dans un pareil moment, répliquai-je! jamais de la vie! mes parents eux-mêmes m'en voudraient plus tard d'avoir fui comme un poltron. »

Et apercevant dans le placard ouvert un troisième fusil et des cartouches, je m'en emparai, en déclarant :

« Je suis des vôtres!

— Brave enfant! fit Gardinec.

— C'est bien, jeune homme, prononça le garde.

— A la grâce de Dieu, » murmura alors Charles.

Puis aussitôt il reprit :

« Mais il faut tout prévoir; je puis être tué; je ne veux pas que les Allemands découvrent ces lettres. Les autres sont en route; débarrassons-nous de celles-ci. »

Et, tirant de sa poche le double des correspondances militaires que Gardinec lui avait confiées, il les introduisit dans le poêle où elles se consumèrent vivement.

Mais des voisins avaient ouvert leur porte; des gens inquiets arrivaient, se doutant de ce qui s'était passé.

Le garde-chasse, pour toute explication, campé sur le seuil clamait à pleine voix :

« Les Prussiens! les Prussiens! ce sont les Prussiens! vite aux armes! »

Les femmes se lamentaient en se réfugiant dans les maisons dont elles fermaient les volets, comme lorsqu'un orage menace. Des hommes accouraient armés déjà. Et Gaillot très intelligemment donnait des ordres, organisait la résistance.

Avisant un garçon bien bâti, il lui dit :

« Toi qui as de longues jambes, cours au galop chercher les francs-tireurs; ils doivent être encore sur la route; c'est une chance; dépêche! dépêche! »

S'adressant à un autre :

« Va prévenir le tambour; dis-lui de battre le rappel tout de suite! — Aussitôt après tu iras chez M. le curé, et tu le supplieras de ma part de faire sonner le tocsin; vite, vite! »

Puis à des enfants arrêtés là, bouche béante, en curieux, il ordonna :

« Vous autres, les gamins, courez par toutes les rues, frappez à toutes les portes et criez : « Voilà les Prussiens! voilà les Prussiens! aux armes! aux armes! »

Déjà un groupe d'habitants se pressaient autour de lui.

« Allez, ordonnait-il, une barricade ici, une autre derrière l'église. Bouchons toutes les issues avec des voitures, avec des fagots, avec des meubles, avec n'importe quoi! »

Pendant que, de concert avec Charles et Gardinec, il préparait la défense, le tambour battait la charge; du clocher le tocsin jetait l'alarme dans la campagne; et, par intervalle, la voix grêle des enfants, comme dans un jeu, clamait au loin :

« Les Prussiens! voilà les Prussiens! aux armes! aux armes! »

En moins d'une demi-heure Hardeilles fut en état de repousser une première attaque; une barricade composée de charrettes, de planches, de tonneaux, de tables, se dressa devant nous.

Gaillot voulait que sa femme se réfugiât au presbytère, avec la servante du curé qui était leur cousine; mais elle refusa.

« Non, déclara-t-elle, je reste, je veux mourir avec toi. »

Elle ne sanglotait plus; aucune plainte ne sortait de sa bouche; elle demeurait immobile, la figure ravagée, la physionomie tout autre, avec de grosses larmes silencieuses qui roulaient sur le bord de ses yeux comme des billes de verre.

Elle semblait entrevoir des choses horribles et se résigner d'avance au sort fatal qui l'attendait; son regard fixe d'affolée avait quelque chose de farouche et d'effrayant.

Charles, Gardinec et moi nous montâmes nous installer dans la chambre du garde-chasse où deux fenêtres nous permettaient d'observer tour à tour la route, la campagne et le village, et de tirer de plusieurs côtés à la fois.

Bientôt nous entendîmes le pas des francs-tireurs; ils arrivèrent devant la barricade; la moitié d'entre eux l'occupa avec une quarantaine d'hommes du pays. D'autres s'éparpillèrent dans les maisons. Nous en eûmes cinq avec nous.

Quelques-uns se cachèrent en embuscade, dans les bois qui bordaient la route.

Alors le tambour cessa de battre; le tocsin se tut. Un grand silence se fit dans une attente anxieuse.

Une heure sonna au clocher; il faisait un froid sec; le soleil rougeâtre brillait dans le ciel clair; on eût pu croire que le village dormait en plein jour;

mais par les volets mi-clos, par les persiennes entre-bâillées des canons de fusils veillaient.

Nous regardions attentivement la route. Soudain, une masse noire apparut au milieu d'un nuage de poussière. C'était un groupe de fantassins, sans doute l'avant-garde.

Parmi les combattants une rumeur sourde circula :

« Les voilà! les voilà! attention! »

Ils approchaient très vite, poussés par la fureur et l'appât d'une vengeance exemplaire. Des coups de fusil partirent de la barricade et des bords de la forêt. Les Allemands s'arrêtèrent pour riposter.

Alors, avec une émotion très vive, j'épaulai mon arme.

CHAPITRE XXIII

JUSQU'A LA DERNIÈRE CARTOUCHE

L'action fut d'abord un peu lente; de notre côté on tirait posément; nous pouvions viser à notre aise, le fusil appuyé sur le rebord des fenêtres. Mais j'étais si ému que mes coups ne portaient pas.

« Prenez votre temps, monsieur Fernand, me disait Charles. Tenez, regardez ce grand blond là-bas!... pan! ça y est! avez-vous vu comme il a culbuté? c'est un plaisir! »

Il me guidait, me donnait des conseils avec un grand sang-froid, comme si nous avions été à un tir de foire.

« A votre tour, ajustez-moi le gros roux qui est près de l'arbre à droite. »

Je fis ce qu'il me dit, et j'aperçus l'homme très distinctement au bout de mon fusil, comme à travers une longue vue. Au moment d'appuyer sur la gachette, j'hésitai.

« Mais c'est un crime », me dis-je à moi-même.

Pourtant le coup partit; mon individu tourna sur lui-même et tomba à la renverse.

« Bravo, monsieur Fernand! fit Charles; c'est très bien; continuez. »

Je fus saisi pendant quelques secondes d'un frisson, à l'idée que j'avais tué un homme; et je songeai que ce soldat possédait peut-être une femme et des enfants qui ne le verraient plus!

Cependant on s'échauffait de part et d'autre, la lutte devenait plus étroite, plus ardente. Les Prussiens, attendant le gros de leur troupe, n'osaient s'avancer davantage devant notre feu meurtrier.

Ils paraissaient furieux de cette résistance imprévue d'un petit village; et il était facile, à leurs gestes et à leur allure, de deviner qu'ils nous menaçaient de représailles terribles....

Au bout d'une demi-heure, l'ennemi avait perdu une vingtaine d'hommes; derrière la barricade, quinze des nôtres étaient hors de combat; dans la chambre, sur huit que nous étions, deux blessés s'étaient retirés. Et des plaintes montaient d'en bas; des cris de femmes et d'enfants venaient des maisons voisines.

Cette petite chambre très propre me parut plus sinistre, dans le désordre affreux de la lutte, avec ses meubles percés de balles, que les champs de bataille que j'avais parcourus.

A un moment donné, comme je rechargeais mon fusil, j'aperçus sur ma gauche, au faîte d'un petit coteau qui dominait Hardeilles, des chevaux traînant deux canons. Leur silhouette se dessinait, agrandie sur l'horizon. Je les montrai à Charles qui, tout de suite, s'écria :

« Les lâches, ils amènent de l'artillerie!

— Il fallait s'y attendre, fit Gardinec; ah! si j'avais avec moi quelques-uns de mes camarades, je vous assure que les Prussiens n'auraient pas le temps de la dresser là-haut, leur batterie. »

Après s'être arrêtés, ceux-ci braquèrent les deux pièces de campagne sur le village; et aussitôt la canonnade commença, amplifiée par la vallée comme des coups de tonnerre.

Un premier obus nous enleva une partie de la toiture, et troua le plafond sans éclater.

« Courage, les amis! » cria Gardinec.

Charles m'excitait, en répétant sans cesse :

« Vendons chèrement notre vie, monsieur Fernand! »

Il était enfiévré, heureux de se retrouver en face des Prussiens qu'il n'avait pas revus depuis Reichshoffen. Et la bravoure de mes deux compagnons de voyage me fortifiait, me communiquait une ardeur dont j'étais étonné moi-même.

Je faisais le sacrifice de ma vie; mentalement j'avais dit adieu à ceux que j'aimais et que je croyais ne jamais revoir. Et je m'efforçais de ne plus songer à eux pour ne pas amollir mon entrain, pour être tout à mon devoir.

Un second obus ouvrit un jour énorme dans le mur de la façade, puis éclata dans la chambre, secouant la maison de fond en comble. Deux francs-tireurs atteints tombèrent pour ne plus se relever. L'armoire fut renversée, un panneau du lit vola en morceaux.

Nous n'étions plus que quatre!

Alors Gaillot, d'en bas, nous cria :

« Descendez, vous allez vous faire tuer pour rien là-haut. »

Gardinec répondit de la fenêtre :

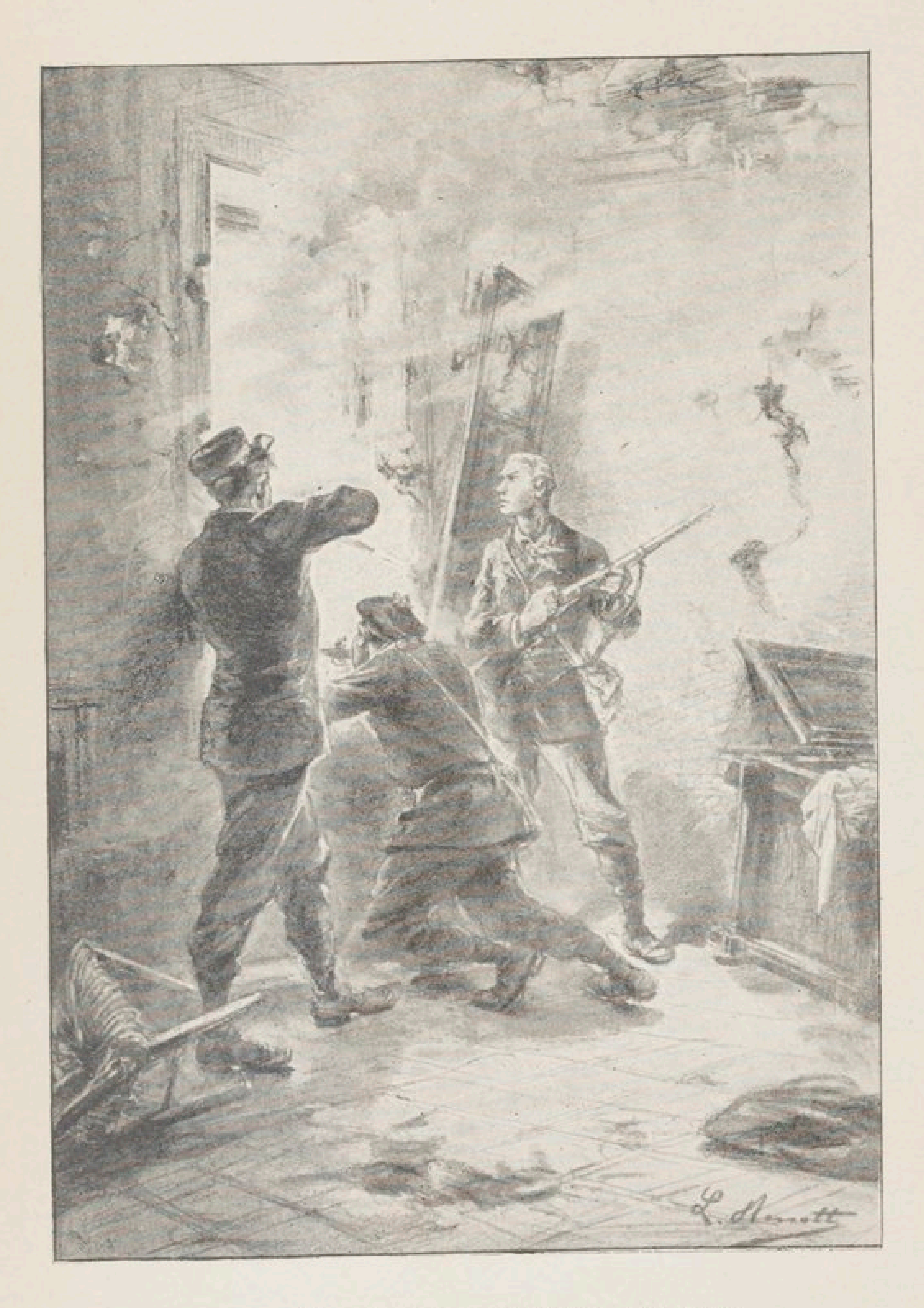
« On est très bien ici; les Prussiens se rapprochent; nous n'en manquons plus un. »

Au milieu de la canonnade, perçaient des cris affolés de femmes et d'enfants qui se sauvaient des maisons bombardées pour se réfugier dans les caves.

Mais les défenseurs de la barricade résistaient quand même, héroïques et acharnés, électrisés par la lutte.

Dans un coin, à travers les roues d'un tombereau, Gaillot tirait toujours; sa femme immobile se tenait derrière lui, assise sur une pierre, les coudes aux genoux, muette et hagarde.

XIX



NOUS N'ÉTIONS PLUS QUE TROIS... (P. 274)

Un boulet démolit l'escalier sous nos pieds.

Deux autres élargirent si grandement la baie donnant du côté des canons que la maison faillit s'écrouler. Du dehors, on nous voyait maintenant aller et venir dans la chambre saccagée.

« Descendez! descendez, nous criait-on encore.

— Y a pas moyen, fit Gardinec en riant, les Prussiens ont emporté l'escalier.

— Nous descendrons avec la maison », répondit Charles.

Trois jeunes francs-tireurs embusqués derrière la barricade levaient souvent la tête vers nous, paraissant très intéressés.

Mais nous manquions de munitions; Charles prit des cartouches laissées sur une table, par nos malheureux camarades; on se les partagea, et nous nous mîmes à tirer, pas pour longtemps, hélas! car elles furent usées en moins de cinq minutes.

Pendant ce temps, la canonnade redoublait; nous devenions le point de mire des artilleurs. Les obus s'acharnaient contre la maison, percée à jour de tous côtés; et nous nous demandions comment elle pouvait tenir debout encore.

« Mourir pour mourir, dit Charles, autant mourir sous les décombres. »

Il n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles qu'une

balle frappa notre dernier compagnon. Le malheureux tomba sans pousser une plainte.

Nous n'étions plus que trois : Charles, Gardinec et moi.

La pièce était une ruine effrayante, inimaginable, un monceau de meubles culbutés, mis en miettes, mêlés aux gravats.

Il ne nous restait pas une seule cartouche!

Charles, en vain, fouilla, chercha partout; et furieux de n'en pas trouver, il se pencha par la baie donnant sur la barricade et cria :

« Des cartouches, vite, des cartouches; jetez-nous des cartouches.

— Non, non; il faut descendre, nous répondit-on; c'est de la témérité, la position n'est plus tenable là-haut. »

Je m'étais approché à mon tour avec Gardinec, criant comme Charles :

« Des cartouches! des cartouches! »

A ce moment, un projectile passa au-dessus de nos têtes, fit un nouveau trou dans le mur, sortit par une brèche et alla se perdre au loin.

Le choc des plâtras nous renversa; on nous crut tués du coup, mais nous nous relevâmes dans un nuage de poussière blanche, n'ayant reçu que quelques contusions légères; et, crânement, Charles répéta :

« Des cartouches! des cartouches!

— Des cartouches! » supplia à son tour Gardinec.

Et, comme eux, je fis :

« Des cartouches! des cartouches! »

Mais Robert se fâchait :

« Vous n'aurez des cartouches, dit-il, que quand vous serez avec nous. »

Et il appliqua une échelle sur le rebord de la fenêtre.

« Soit, descendons, fit Gardinec.

— Allons-y, » approuva Charles.

Et nous descendîmes sans trop de hâte, tandis que les balles et les boulets continuaient de siffler autour de nous.

En bas, Charles et le marin reçurent quelques cartouches et allèrent se placer auprès de Robert.

Mais trois francs-tireurs se tenaient devant moi, ébaubis, immobilisés dans une sorte de stupéfaction muette.

Et j'eus comme un éblouissement; je crus voir, me tendant la main, noirs de poudre, mes trois camarades de collège, Dorval, Verriez et Loubin.

Oui, c'étaient eux! c'étaient bien eux!

Tout de suite, ils me reconnurent.

« Toi, ici! s'écrièrent-ils; toi, Fernand Gridennes! Comment c'était toi qui tirais là-haut! »

Une joie immense fit battre mon cœur! et instan-

tanément, je revis la scène de juillet, la scène humiliante, atroce, où ils m'insultèrent, où ne pouvant lire dans mon cœur et dans ma conscience, ils me prirent pour un lâche et me jetèrent leur mépris en pleine figure, chez moi !

Il y avait donc une justice qui réparait les erreurs, puisque le hasard m'avait permis de me retrouver avec eux, à une heure critique, dans une circonstance tragique où, ignorant leur présence, j'avais prouvé que, moi aussi, j'étais patriote.

« Oui, c'est moi ! répondis-je, moi Fernand Gridennes ; — et plus bas, j'ajoutai : — moi, le capon !

— Ah ! pardonne-nous, pardonne-nous, firent-ils tous les trois à la fois ; nous ne savions pas ; les apparences nous ont trompés. »

Et, dans un élan de sympathie, Dorval me prit dans ses bras et m'embrassa.

« Nous recauserons de tout cela après, dis-je amicalement, si nous sortons d'ici, ce dont je doute. En attendant, ne perdons pas une minute, les secondes sont précieuses. »

Le canon grondait toujours ; les Prussiens s'acharnaient après d'autres maisons. Chacun avait regagné sa place ; alors, collé derrière un fagot de bois, je me remis à tirer.

Mais un mouvement se produisait là-bas sur la

route. De nouvelles escouades arrivaient; et, pour enlever plus facilement notre barricade, les Prussiens braquaient un troisième canon sur nous.

La lutte, déjà si inégale, devenait trop meurtrière. Je compris que nous étions irrémédiablement perdus. Mais je ne bronchai point.

Entouré de mes amis, je me sentais plus courageux encore; je leur avais montré comment je savais me battre : je voulais leur faire voir, à l'occasion, comment je saurais mourir!

CHAPITRE XXIV

MALHEUR AUX VAINCUS

Le premier projectile éventra la barricade ; puis d'autres, successivement, agrandirent la brèche, bousculant les tombereaux, rejetant au loin les pavés, démolissant ce rempart fragile qui ne protégeait plus.

En même temps des volées de mitraille nous assaillirent, et, du haut de la petite colline, la batterie continuait de démolir, une à une, les maisons du village.

Nous voulions résister quand même, mais cela nous fut bientôt impossible ; tous nos compagnons tombaient l'un après l'autre.

En outre, les munitions nous manquèrent ; les quelques cartouches qui restaient n'entraient pas toujours dans nos fusils dont les calibres différaient entre eux.

On dut battre en retraite, Charles pleurait de rage, étreignant dans ses doigts crispés son arme inutile.

« Si l'on pouvait fondre sur eux à la baïonnette! » criait Gardinec.

Mais le capitaine des francs-tireurs dit aux siens :

« Ce serait de la folie! nous avons rempli notre devoir; retirons-nous; et demain, nous irons leur tomber dessus d'un autre côté. »

Il fit sonner le ralliement; et ses hommes se réunirent dans une petite rue pour quitter le village. Les autres combattants se dispersèrent.

Alors ce fut la déroute générale ; les uns parvinrent à gagner la forêt; d'autres se cachèrent dans les caves, essayant de retrouver leurs familles; et c'étaient des lamentations, des appels désespérés, tandis que la canonnade acharnée et victorieuse achevait l'œuvre de destruction.

Les Prussiens, comprenant que nous étions décimés, que nous ne possédions plus une cartouche, arrêtèrent la fusillade et s'approchèrent pour pénétrer dans le village.

Dans l'affolement de la débandade, Toinette avait emmené son mari; Dorval, Verriez et Loubin avaient disparu, suivant sans doute leurs compagnons.

Demeurés seuls, Gardinec, Charles et moi nous partons en rasant les murs des maisons éventrées. Presque aussitôt le canon se tait.

Nous arrivons sur la petite place de l'Église, et,

tout de suite, nous nous rencontrons avec des gens qui refluent vers nous; les Prussiens, qui ont tourné le village, entrent également de ce côté, refoulant devant eux les retardataires.

Et, dans ces groupes débandés qui se précipitent, je retrouve mes trois camarades exaspérés de n'avoir plus une balle à tirer.

Je les appelle; et nous nous réfugions tous les six dans une maison presque intacte.

Il n'est que temps! Par les persiennes fermées du premier étage où, à tout hasard, nous nous sommes barricadés, nous pouvons voir les Prussiens qui accourent sur la place, comme des bêtes fauves, par trois côtés à la fois.

Ils cernent les pauvres fuyards; et, fous de colère, avec des clameurs sauvages, ils se jettent sur eux à la baïonnette, tirent dessus à bout portant, traînent sur le pavé et frappent de leurs crosses des vieillards, des femmes, des enfants.

Les scènes sont si atroces que nous avons envie de descendre, quoique impuissants, et de les saisir à la gorge pour les étrangler.

« Attendons la fin, dit Charles ; si nous en réchappons, nous serons toujours à même de nous retrouver en face de ces misérables; oh alors! je vengerai quelques-uns de mes compatriotes. »

Et puis, ils sont si nombreux; la petite place en est toute pleine; à chaque minute, il en arrive qui pourchassent devant eux de nouvelles victimes.

Voici un homme de cinquante ans, à cheveux gris, qu'ils bousculent; un officier parlant français lui demande brusquement :

« C'est fous qui êtes le maire; fous avez orcanisé la dévense?

— Non, mais j'y ai participé, brigands! Tenez, voici mes mains, elles sont noires de poudre.

— C'est pien, reprend l'officier allemand; on fa fous vusiller. Et cet audre, qui est-il? »

Un homme de soixante ans, que deux hulans meurtrissent à coups de plat de sabre, répond fièrement :

« Je suis le maître d'école, et je peux dire que la défense de Hardeilles est mon œuvre; car voilà quarante ans que j'enseigne le patriotisme aux enfants du village. Ils ont profité de mes leçons; j'en suis fier. Fusillez-moi; vous êtes des assassins.

— Tu fas y basser, goquin; ne grains rien. »

On les pousse le long du mur, où tous les deux attendent la mort, droits, le regard tranquille, le mépris aux lèvres, avec un courage héroïque qui ne touche pas le cœur des bourreaux.

Et on en amène d'autres encore : des notables du pays, des rentiers, des commerçants, des paysans en

sabots et de pauvres vieux en bonnets de coton dont la tête branlante et les jambes débiles attestent l'innocence.

Mais la rage cruelle des Prussiens n'a pas de bornes; ils veulent donner un exemple dans un massacre général. Et ils groupent ces pauvres gens si brutalement devant l'église, qu'ils les blessent avant de les tuer, et que quelques-uns d'entre eux tombent à moitié assommés à cette place où dans un instant une balle les achèvera.

En même temps, des femmes se précipitent échevelées de douleur, demandant grâce pour leurs maris.

Mais ces Teutons sans pitié n'ont pas d'oreilles pour des lamentations qui nous arrachent les entrailles. Ils empêchent les femmes d'approcher; ils les insultent, les frappent, tordent dans leurs grosses pattes brutales ces pauvres bras suppliants qui se tendent vers eux, et ces mains qui s'agrippent de désespoir à la tunique des officiers.

Et voilà qu'un mouvement se produit sur la place; des commandements retentissent, des hommes s'alignent, chargent leurs fusils et mettent en joue ces Français sans défense.

Une douleur si vive me traverse la poitrine, devant le crime monstrueux qui va se commettre, que me tour-

nant vers mes amis, je gémis, les yeux pleins de larmes :

« Allons-nous laisser faire çà?

— Hélas, nous n'y pouvons rien, me répond Charles, les dents serrées de colère. — Que voulez-vous que nous tentions sans armes contre cette horde en furie? »

Et Dorval dit :

« C'est affreux d'être obligés de rester impassibles devant un tel spectacle! »

Et Loubin et Verriez ajoutent :

« Notre tour va venir, à nous autres. »

Tout à coup une fusillade éclate; et vingt courageux patriotes tombent foudroyés les uns sur les autres.

Aussitôt une clameur désespérée s'élève : ce sont les femmes qui crient de douleur; les unes s'affaissent sans force, atterrées, pliant sur les genoux; d'autres, malgré les horions et la bousculade, se jettent sur l'être aimé pour recueillir son dernier soupir; et il en est qui se sauvent échevelées, subitement folles, sans savoir où elles courent, à travers les rues, à travers la campagne!

Ça et là, au loin, des coups de feu isolés éclatent : les Prussiens tirent sur les fuyards. En même temps, des nuages de fumée s'élèvent sur différents points du village; puis des flammes apparaissent.

Pour obliger ceux qui se sont blottis dans les caves

à sortir de leur cachette, ou pour les atteindre plus sûrement, l'ennemi met le feu partout.

Des soldats arrivent sur la place de l'Église avec des bottes de paille et des fagots de bois qu'ils entassent devant les portes, tandis que d'autres, qui ont pu pénétrer dans quelques maisons, en ressortent avec des pendules sous le bras, des paquets faits à la hâte.

« Ces barbares sont des incendiaires, des assassins... et des voleurs », dis-je à mes amis.

Mais voilà qu'on amène un homme et une femme. J'ai tout de suite reconnu à travers les persiennes le brave Gaillot et sa compagne. Cette dernière ne quitte pas son mari; elle marche, son bras passé sous le sien, cramponnée à lui; et tous les deux sont calmes, résignés au sort qui les attend.

Toinette sait qu'elle va à la mort; elle ne se lamente plus, car elle songe que ses plaintes seraient inutiles; tout ce qu'elle demande sans doute, c'est de mourir à côté de son mari. Et le dévouement de cette femme, la tranquillité énergique de ces deux paysans, qu'on va fusiller au mur au pied duquel gisent déjà des martyrs, a quelque chose de très grand et de très héroïque.

L'officier interpelle Gaillot :

« Qui es-du, doi? don nom? dis vite! »

Gaillot, fixant l'officier d'un regard ferme et plein de défi encore, répond d'une voix assurée :

« Je m'appelle Robert Gaillot : je suis garde-chasse, ancien soldat d'Afrique et de Crimée. »

Puis haussant la voix davantage, scandant chacun de ses mots avec un contentement farouche, il poursuit :

« C'est moi qui ai organisé la défense. Quand j'ai su que vous étiez à quelques lieues d'ici, j'ai couru chez tous ceux qui ont des fusils dans le village ; je les ai excités contre vous ; je leur ai fait jurer de vous recevoir comme vous le méritez. Toutes les nuits, j'ai fabriqué des cartouches. C'est moi qui ai tué vos deux hulans ! C'est moi qui ai fait faire la barricade ; c'est moi qui ai envoyé chercher les francs-tireurs ; c'est moi qui ai visé de préférence vos officiers. — Ah ! vous pouvez me fusiller, canailles, je l'ai bien mérité. »

L'officier bondit sur Gaillot ; j'ai cru qu'il allait le massacrer lui-même.

« Foui, on fa te vusiller, brigand ! » hurle-t-il en lui mettant le poing sous le nez.

Et, se reculant, il crie en allemand :

« Enlevez-moi la vieille ! »

Deux hommes s'approchent du couple pour emporter Toinette : mais celle-ci s'accroche à son mari.

« Laissez-moi mourir avec lui, crie-t-elle ; ça vous est bien égal que je meure avec lui.

— Toinette, lui dit doucement Gaillot, retire-toi, va-t'en, laisse-moi mourir tout seul.

— Non, non; je veux mourir avec toi!.. mourir avec toi!... »

Et pendant que ses doigts caleux et crochus qui ont tant travaillé s'agrippent à la blouse de son mari, elle crie à tue-tête ce mensonge sublime :

« Mais j'ai fait des cartouches avec lui; j'ai été sur la barricade avec lui; j'ai tiré des coups de fusil avec lui : Tuez-moi! Tuez-moi!! Tuez-moi!!!

— Qu'elle meure donc, dit l'officier, et qu'on en finisse! »

Toinette heureuse se redresse à côté de son mari, et lui presse étroitement le bras.

Gaillot tourne la tête vers elle, la contemple un instant d'un regard ému, plein de douceur et d'amour et dit : « Brave femme! »

L'officier commande de charger les fusils; les armes cliquettent; Toinette et Gaillot se regardent encore :

« Embrasse-moi, dit Toinette.

— Tu m'aimes donc tant que cela! » dit Gaillot.

Et les deux vieux s'embrassent.

Mais l'officier commande en allemand :

« Joue! »

Alors, lentement, Toinette se signe, et de la main gauche, pour ne pas quitter le bras de son

mari, pendant leur dernière minute d'existence.

Gaillot, avec une sérénité grave, porte la main à sa casquette et se découvre d'un geste mesuré et solennel, comme si quelque chose de grand passait devant lui.

Tous les deux demeurent ainsi, une courte seconde, droits, immobiles, l'œil fixé sur les fusils, calmes dans l'attente terrible!

« Feu!... »

Et sur les autres, ils tombent foudroyés se tenant toujours par le bras....

Mais nous n'avons pas le temps de nous apitoyer sur l'émouvante fin de ces deux héros obscurs; subitement une fumée épaisse monte devant nous, et une flamme pétillante lèche les persiennes.

Ce sont les Prussiens qui ont mis le feu en bas sous nos fenêtres. Alors nous constatons que plusieurs maisons brûlent dans le village et sur la place.

L'incendie se propage très vite et grandit dans le jour qui baisse.

« Ils vont nous rôtir comme des poulets, dit Charles; ce serait stupide de mourir comme ça. J'aime mieux qu'ils me fusillent.

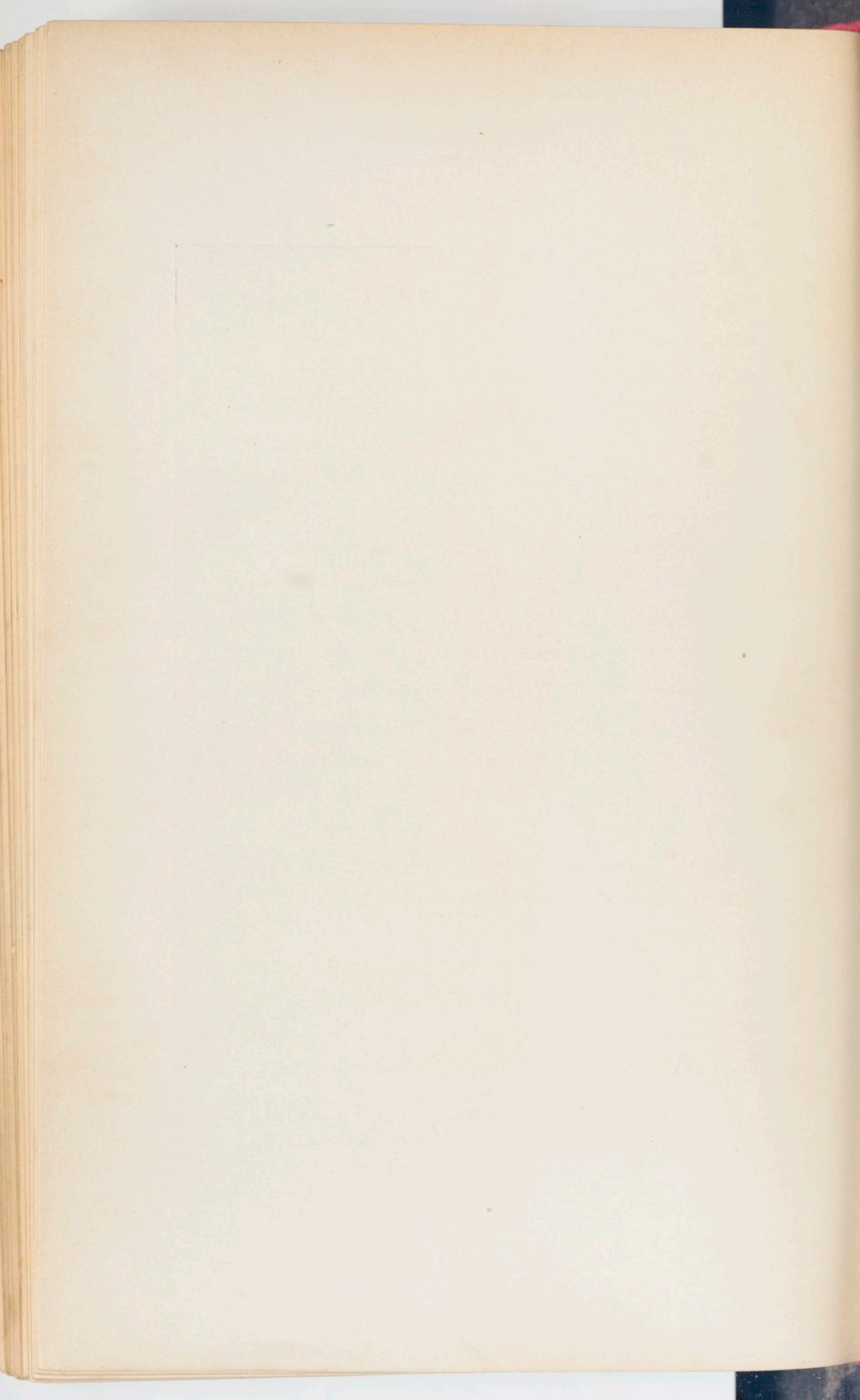
— Oui, essayons de sortir, fait Gardinec; tant pis s'il nous attrapent! »

Nous ouvrons la porte qui communique avec l'esca-

XX



DES GERBES DE FLAMME S'ÉLÈVENT DE TOUTE PART... (P. 289)



lier; mais aussitôt une fumée épaisse nous enveloppe; il faut reculer. Nous sautons par une fenêtre qui donne sur la cour, puis nous escaladons un mur, et nous nous trouvons dans un potager qui monte vers le coteau et d'où l'on découvre à travers la nuit tombante, le pauvre village en ruines.

Le spectacle est saisissant; c'est un embrasement général.

Des gerbes de flamme s'élèvent de toute part; et à travers les crépitements sinistres, nous percevons la chute des pans de mur et le bruit sourd des toits qui s'effondrent en projetant des paillettes d'or. — Des plaintes sortent des caves où les habitants se sont réfugiés; des gens effarés s'appellent, et on comprend à leurs cris de détresse, qu'ils cherchent des êtres aimés. Des bestiaux enfermés dans les étables mugissent, d'autres galopent, par les rues en feu.

Et par-dessus le mur, nous entendons la voix féroce des Prussiens qui attisent l'incendie et pourchassent les fuyards.

« Oh, gronde tout bas Charles, si je pouvais en tuer encore! »

Une heure s'écoule ainsi dans l'attente d'une fuite possible.

Le village brûle toujours; là-haut, sur nos têtes, une grande lueur rouge sang plane dans le ciel noir.

Au moment où la rumeur du désastre commence à s'apaiser, où nous pensons que les Prussiens satisfaits de la vengeance et du carnage vont partir, une clameur de hourrahs et des cris de joie s'élèvent brusquement.

« Qu'est-ce que cela signifie? dis-je.

— Sans doute une victoire », soupire Gardinec tristement.

Hélas! c'est pis que cela !

Deux groupes de Prussiens se rencontrent près de nous, de l'autre côté du mur, et Charles et moi qui connaissons l'allemand, nous apprenons bientôt le sujet de cette allégresse par le dialogue suivant qui s'échange entre nos ennemis :

« Bonne nouvelle! bonne nouvelle!

— Quoi? qu'est-ce qu'il y a donc?

— Paris a capitulé! vive l'Allemagne! vive l'Empereur! »

Nous restons atterrés tous les six. Paris a capitulé! c'est fini! la France est perdue! tant de sang versé pour rien! oh mon Dieu! mon Dieu!

Et malgré le froid, je sens comme un charbon ardent qui me brûle la poitrine; du feu me court dans les veines, une chaleur intense me monte au cerveau; il me semble que je vais devenir fou de désespoir.

Mais voilà qu'un bruit étrange frappe nos oreilles. On brise quelque chose, on casse des vitres.

Je veux voir.

Dorval me fait la courte échelle, et je passe ma tête dans une encoche du mur.

Des Prussiens démolissent à coups de crosse la devanture d'un marchand de vin.

Ils entrent dans la boutique, allument les lampes, descendent à la cave, remontent des bouteilles et s'installent autour des tables.

Et, tandis qu'en ce coin perdu d'un verger, par une glaciale nuit d'hiver, après un combat meurtrier où je regrette de ne pas avoir trouvé la mort, nous gémissons sur les malheurs immérités de la patrie, là, en face de nous, de l'autre côté de cette muraille, nos vainqueurs insultent à notre détresse! Ils boivent, ils chantent, ils sautent, ils s'embrassent, grisés par la conquête et par la joie d'en avoir terminé avec cette guerre, de pouvoir enfin retourner au foyer qui les réclame.

Et le choc de leurs verres, leurs refrains guerriers retentissent dans ce malheureux village qui se consume, et où les blessés sans secours râlent à côté des cadavres dans les rues, tandis qu'au fond des caves, sous les maisons branlantes, des femmes se désolent avec des enfants dans les bras.

« Oh! fuyons! m'écriai-je, en prenant ma tête à deux mains, à tout prix, fuyons! c'en est trop! »

Au fond du verger, nous avons découvert une issue;

alors nous sommes partis au hasard dans la nuit, anéantis, stupides, sans savoir où nous allions.

Et nous étions si harassés par le poids du malheur, que nous choppions aux pierres de la route à peine visible, et que nous courbions la tête, silencieux, en pleurant comme des femmes.

CHAPITRE XXV

FACE AUX VAINQUEURS

La grande chambre de quarante lits, la chambre de caserne aux murs blanchis à la chaux, était nette et propre; par une des fenêtres ouvertes, je contemplais, un peu rêveur, la campagne qui s'étendait au delà des maisons de la ville.

C'étaient des champs, puis au bout sur la colline une forêt, avec des sapins très hauts dont on apercevait les fûts innombrables comme la colonnade immense d'un temple gigantesque.

Derrière moi, des camarades, profitant d'un instant de répit, nettoyaient leur fusil; d'autres causaient entre eux, prêts à utiliser la sortie d'une heure dont nous pouvions disposer.

Quelqu'un me frappa sur l'épaule. C'était Verriez.

« Dis donc, fit-il, c'est aujourd'hui le 15 juillet: il y a cinq ans à pareil jour, la guerre éclatait; nous chantions la *Marseillaise* dans la cour de Saint-Louis et nous jurions de nous engager.

— Serment que seul je n'ai pas tenu, interrompis-je.

— Veux-tu te taire, répliqua-t-il vivement, en me serrant la main avec amitié; tu l'as tenu d'une autre façon, mais tu l'as tenu, et très brillamment, même. »

Et les souvenirs de cette époque tragique déjà lointaine nous revinrent en foule. Il s'accouda à mon côté et nous recausâmes des heures sombres, surtout de la défense de Hardeilles, où nous nous étions retrouvés au milieu des balles.

« Ce que je n'oublierai jamais non plus, fis-je, c'est notre fuite dans l'hébétude du désespoir, le retour à Paris à travers les lignes ennemies, et les cris de joie de ma mère qui me reconnut à mon coup de sonnette. »

Les journaux avaient raconté le combat de Hardeilles; ils nous avaient cités tous les trois, Charles, Gardinec et moi; de sorte que mes parents connaissaient déjà les événements auxquels j'avais été mêlé; ne nous voyant pas revenir, ils craignaient que nous ne fussions blessés ou morts. Pauvre chère mère! elle accourut à la porte pour m'ouvrir elle-même, en s'écriant : « C'est lui! le voilà! mon enfant! mon enfant! » — Elle me saisit dans ses bras avec une force inouïe, me souleva, m'emporta dans le salon pour me posséder toute seule un instant; et elle m'accaparait tellement, elle me couvrait de tant de baisers que mon père ne pouvait m'ap-

procher et qu'il disait : « Voyons, mon amie, à mon tour, que je l'embrasse un peu et que je le félicite ! » — Et pendant que nous étions là tous les trois à goûter la joie de nous revoir, une scène semblable se passait entre le père Jean, son fils et Annette.

« Il va toujours bien, ce brave cuirassier? demanda Verriez.

— Oui ; il est si heureux, depuis qu'il a épousé sa fiancée.

— Ah ! c'est un homme, celui-là, un rude soldat ; et il n'a pas volé la croix qu'on lui a donnée après la guerre.

— Non certes ; mais cette croix réjouit plus encore le père que le fils ; — chaque fois que le vieux se rencontre avec Charles, son premier regard est pour le ruban rouge ; souvent même, de ses doigts un peu tremblants, il développe les petites bouffettes pour les mettre en évidence en disant : « Montre-la donc mieux, qu'on voie bien que tu es décoré ! »

Peu à peu la conversation languit, les souvenirs évoqués nous attristaient ; nous regardions au loin les nuages.

Après un long silence, Verriez étendit la main devant nous et me montrant les bois qui bornaient l'horizon, il prononça :

« Dire que derrière ces arbres, à trois lieues d'ici, il y a l'Alsace.

— Oui, répétai-je, l'Alsace et tout là-bas la Lorraine. »

Et un long soupir souleva en même temps nos deux poitrines.

A ce moment, Jules Faget se joignit à nous (car nous étions du même régiment, Faget, Verriez et moi), et nous causâmes de l'avenir, de la réorganisation de notre armée, et de l'époque encore incertaine où nous pourrions songer à la revanche.

« La revanche, dis-je alors à mes camarades, je la voudrais éclatante, grandiose, mais humaine, car, s'il y a la patrie, il y a aussi l'humanité. »

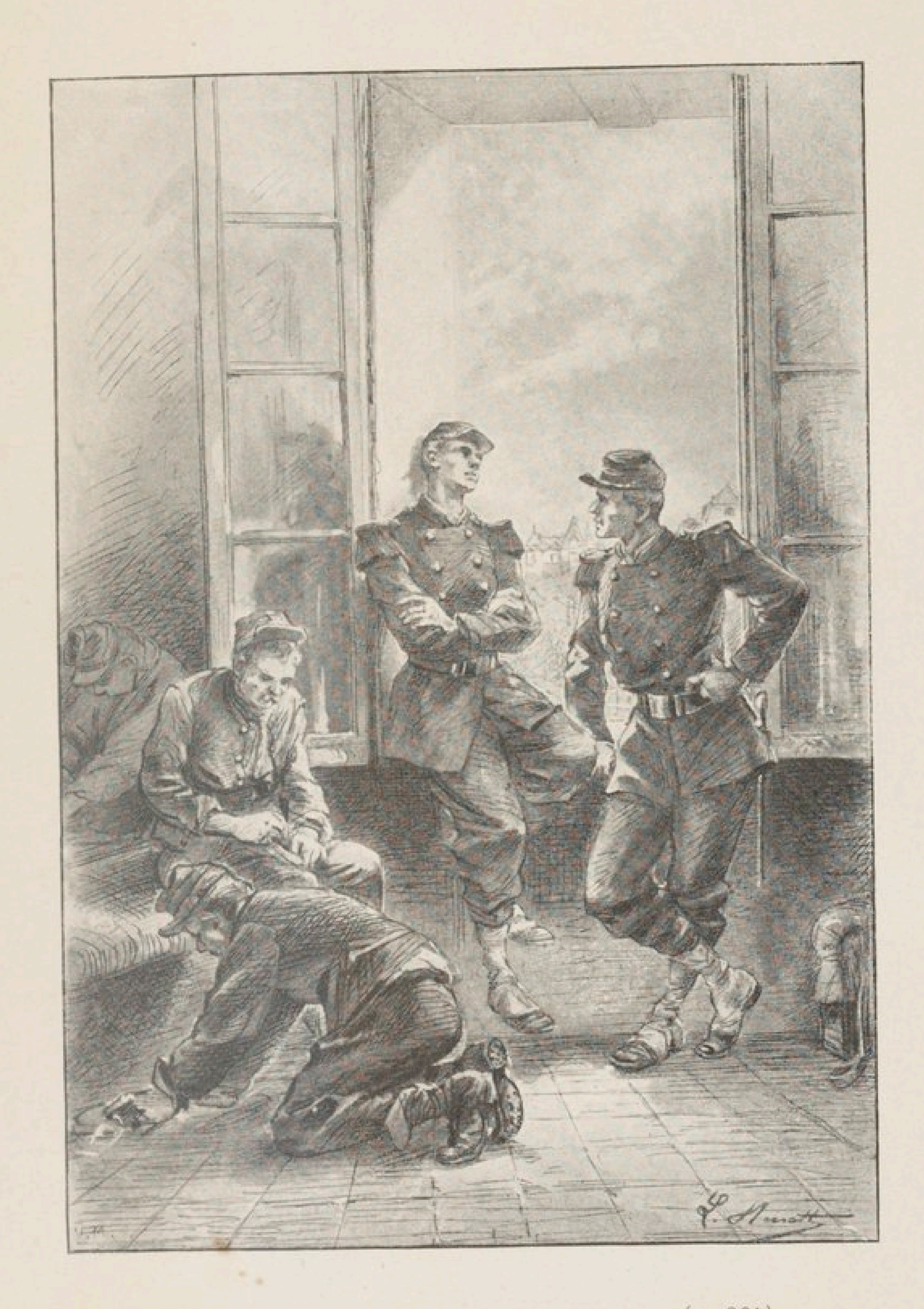
Et resongeant aux férocités des Prussiens, je poursuivis :

« Je ne crois pas à l'avenir des peuples cruels ! Ils amassent contre eux, en dépit de leurs conquêtes, des rancunes et des haines qui leur seront fatales un jour.

« La guerre est un acte criminel ; on ne doit la faire que pour se défendre, comme un homme attaqué au coin d'un bois qui tire sur son agresseur. Elle se justifie également par un but de civilisation et de progrès, par la nécessité de mettre en valeur, au bénéfice de tous, des pays arriérés qui ignorent leurs ressources et laissent leurs richesses se perdre sans profit pour personne.

« Car la terre appartient à tous, et aucun peuple ne

XXI



NOUS RECAUSAMES DES HEURES SOMBRES... (P. 294)

doit périr de faim là, quand, à l'autre bout du monde, il en est qui regorgent de bien-être.

« Je rêve une France puissante et civilisatrice, reconquérant son bien et imposant la paix au monde entier.

« Ah ! si quelques grandes nations voulaient se mettre d'accord, dis-je en terminant, quel service immense elles rendraient à l'humanité, en obligeant les peuples à se tendre la main et à ouvrir largement leurs frontières, comme on ouvre sa porte à des amis ! »

Mais dans la chambre une voix cria :

« Les lettres ! »

Et des noms furent appelés. Il y avait deux lettres pour Verriez.

« Tiens, me dit ce dernier, c'est le lieutenant Dorval et Loubin qui m'écrivent. Ils me chargent de leurs compliments pour toi, et ils annoncent que leur régiment viendra aux grandes manœuvres qui auront lieu par ici à l'automne.

— Ça me fera bien plaisir, dis-je ; je suis toujours heureux quand nous pouvons nous retrouver tous les quatre.

— Comme à Hardeilles, » ajouta Verriez en souriant.

Dorval qui, après la guerre, était entré à Saint-Cyr, avait été nommé sous-lieutenant, à sa sortie de l'École, dans le régiment où Loubin accomplissait son service

militaire. Ils nous écrivaient souvent, l'un et l'autre; et nous leur répondions à tour de rôle, impatients qu'une occasion nous permît de nous réunir.

Mais le clairon sonna, alors nous descendîmes, Jules Faget, Verriez et moi, pour nous distraire un moment dans la ville.

Quelle fut ma surprise de voir à la grille Aschuler qui demandait à l'adjudant s'il pouvait me parler!

Comment se trouvait-il, ce matin-là, dans ce pays à deux cents lieues de Paris?

« Qu'y a-t-il, père Jean? m'écriai-je tout de suite, un peu inquiet de cette visite anormale.

— Il y a, monsieur Fernand, que je « suis été » à Strasbourg; et, comme votre caserne est près du chemin de fer, en revenant, je me suis dit : Je vais m'arrêter pour souhaiter le bonjour à M. Fernand, il sera bien content; je reprendrai le train qui suivra.

— Ah! fis-je, soulagé, en lui serrant les mains, j'avais peur qu'il y eût quelqu'un de malade chez nous.

— Non, fit-il, votre père et votre mère vont très bien; et Mlle Henriette aussi, et puis Charles, et puis Annette.

— Eh bien, nous avons une heure à nous, nous la passerons ensemble; et les amis Verriez et Faget ne seront pas de trop. »

Quelques instants plus tard, nous étions installés tous les quatre à la terrasse d'un café.

Alors, Aschuler, grave et triste, me dit :

« Monsieur Fernand, j'ai failli mourir!..

— Ah bas! fis-je étonné.

— Et puis aller en prison!

— Comment cela?

— Et puis être fusillé!

— Tout ça à la fois?

— Oui, tout ça à la fois.

— Expliquez-nous ce qui vous est arrivé.

— C'est bien simple; voici : vous savez que, depuis longtemps, je désirais visiter ma ville natale, mais j'hésitais toujours parce que je sentais que cela me ferait à la fois beaucoup de plaisir et beaucoup de chagrin.

— Oui, je comprends.

— Eh bien, ça n'a pas manqué. D'abord, depuis la frontière jusqu'à Strasbourg, j'étais comme sur des charbons rouges, en remarquant à chaque gare le casque pointu des Prussiens; je grognais entre mes dents comme une bête qu'on taquine, et j'avais envie de sauter dessus.

— Hélas!

— Mais à Strasbourg ç'a été bien pis. J'arrive et je me croise dans la ville avec des bataillons prussiens; ils vont, viennent, claironnent, tambourinent, font l'exercice sur les places, emplissent l'air de leurs

commandements et du cliquetis de leurs armes; j'ai beau me détourner, me sauver, me boucher les oreilles, j'en rencontre et j'en entends partout! Je ne pouvais retenir mes larmes; je serrais les poings malgré moi, et mon cœur me donnait de grands coups de marteau dans la poitrine.

— Pauvre père Jean!

— Je me dis : il faut que je revoie la maison de mes parents. Je la cherche, je reconnais bientôt le quartier, la rue et enfin la maison elle-même, une petite maisonnette d'un étage où ils sont nés, et où ils sont morts.

« Ah! si vous saviez quelle joie on éprouve à retrouver des choses familiales qui ont conservé tous les souvenirs de votre jeunesse, malgré quarante années d'absence!

« Je me mets au milieu de la rue, et je la regarde; je la contemple avec une émotion qui me remue les entrailles, car rien n'a changé extérieurement, rien! c'est toujours le même toit de tuiles, les mêmes volets marrons; c'est tout, jusqu'au banc de pierre à côté de la porte, ce même banc où j'appris à lire sur les genoux de ma mère, et où mon grand-père, un des plus vaillants soldats de Napoléon Ier, fumait sa longue pipe, en nous racontant ses glorieuses campagnes.

« J'étais là, immobile, me remémorant la maison comme jadis, avec tous les miens, quand un homme

d'un certain âge ouvre la porte et s'assied sur le banc, la pipe à la bouche... ainsi que mon aïeul ! mais il ne me le rappelait guère.

« A cette apparition, il me semble que cet individu commet un vol, un sacrilège; j'avais oublié momentanément l'occupation allemande, et tout d'un coup le sentiment de nos malheurs me revient; alors mon sang bondit.

« Je considère l'homme avec des yeux terribles, mon visage se contracte de fureur et je ne puis m'empêcher de prononcer tout haut : « Qu'est-ce que tu fais « là, misérable ! bandit ! assassin ? »

« L'homme aussitôt se lève et met la main sur moi; je commence à me débattre; mais un étourdissement subit m'aveugle; je m'affaisse et je n'ai plus conscience de rien.

« Pourtant je crois entendre des gens qui accourent : on crie : « C'est un espion ! arrêtez-le ! qu'on le juge !... « qu'on le fusille ! »...

« Je suis revenu à moi peu de temps après, à la gendarmerie; on examinait mes papiers. Enfin on me questionna.

« J'avais si peur d'être emprisonné par ces gens-là, d'être condamné à rester au milieu d'eux, à les avoir comme geôliers (Ah ! j'en serais mort certainement !) que j'ai expliqué de mon mieux ce qui s'était passé en moi

« Alors ils m'ont relâché, après avoir exigé une amende que j'ai payée sur-le-champ; puis ils m'ont reconduit à la frontière; et me voilà, monsieur Fernand! »

Le récit du père Jean nous avait vivement impressionnés.

Il reprit :

« Aussi, quel bonheur pour moi de revoir des uniformes français! Ah! mes enfants, mes chers enfants! travaillez bien! et tâchez de regagner un jour le pays perdu!... »

Mais l'heure avançait; nous le reconduisîmes à la gare.

Là, je l'embrassai, en le chargeant de mon affection pour les miens.

Et, en nous quittant, il nous dit avec un sourire amer :

« Oui, travaillez; j'attendrai pour mourir que vous ayez rendu l'Alsace et la Lorraine à la France ».

Nous rentrâmes à la caserne, Verriez, Jules et moi.

Nous n'étions pas plus tôt dans la chambrée qu'on sonna pour l'appel aux armes.

Nous descendîmes; les escaliers s'emplirent, geignant sous nos pas, et dans la cour nous fîmes le cercle autour du sergent-major.

Le rapport qu'il nous lut se terminait par ces mots :

« Demain, pèlerinage militaire à la frontière. Départ à six heures. Tenue de campagne. »

« Pèlerinage à la frontière! me dit Verriez, qu'est-ce que cela peut bien être?

— Je ne sais pas, répondis-je, nous verrons demain.

— On n'a jamais rien fait de semblable! remarqua Jules à son tour. »

. . . .

Le bataillon défilait par les routes poudreuses depuis deux grandes heures. Ce fut tout d'abord la marche à volonté, la cigarette à la bouche, le fusil en bandoulière, avec des rires et des chansons sur les lèvres; mais bientôt le silence vint peu à peu; une sorte de tristesse nous gagnait en approchant de cette terre qui n'est plus la France!

Alors le commandant ordonna la marche au pas et l'arme sur l'épaule droite; l'ordre se fit dans les rangs et l'on n'entendit plus une parole.

La musique joua; le drapeau sorti de sa gaine flotta au vent.

Nous allions toujours, gravissant maintenant une colline, la dernière, hélas! celle qui marquait la frontière nouvelle!

Et, à la pensée qu'au sommet nous allions découvrir l'Alsace, mon cœur battait d'une façon étrange. De

toutes les poitrines, des soupirs mal contenus s'échappaient.

Nous arrivâmes au faîte, devant un fort accroupi dans l'herbe, comme une bête à l'affût.

Là, on fit halte.

Je regardai. Je devinais bien qu'une vallée s'étendait à nos pieds, mais elle était remplie d'une brume si épaisse qu'on ne distinguait rien. Ce fut une déception pour chacun de nous.

« C'est là, me dit tout bas Jules : sans ce maudit brouillard on découvrirait l'Alsace, toute l'Alsace, jusqu'à la Suisse ! »

A ce moment, le commandant très contrarié disait à un capitaine :

« On ne verra pas, c'est désolant !

— Si, si, mon commandant, répliquait le capitaine ; le brouillard va se lever, je vous assure ; il est déjà moins épais que tout à l'heure. »

En effet, au bout de quelques minutes, nous commencions à apercevoir les champs au bas de la colline.

Alors on nous fit mettre par compagnie, en ligne de colonne sans intervalles, face à l'Alsace....

Le commandant monté sur son cheval alla se placer à la tête du bataillon.

Et l'on resta là, l'arme au pied, les yeux fixés au

loin, impatients, dans une attente silencieuse et recueillie.

Le brouillard se dissipait peu à peu; on eût dit qu'une main invisible soulevait lentement le voile qui nous cachait la patrie perdue.

L'émotion grandissait au fur et à mesure que l'espace s'élargissait devant nous; et, chaque fois qu'un nouveau village pointait au loin, nos poitrines se gonflaient davantage, nos cœurs battaient plus fortement!

Bientôt le soleil inonda tout de sa chaude lumière.

Ce fut comme une vision magique. La campagne se déroula à nos yeux à perte de vue, avec ses villages, ses bois et ses champs fertiles. Çà et là des moissonneurs aux bras nus fauchaient; sur les routes qui serpentaient à travers les blés et les trèfles, passaient des troupeaux et des voitures de ferme, et nous entendions les coups de fouet des charretiers, le meuglement des vaches et aussi des chants d'alouettes perdues dans les airs. Et ces bruits lointains, venus d'Alsace avec des parfums d'herbe, nous remuaient jusqu'au fond de l'âme.

Alors le commandant à cheval tira son épée et cria!

« Garde à vous!... Fixe!

« Clairons et musique, la *Sidi-Brahim.* »

Pendant quelques minutes, les cuivres sonnèrent

avec tant d'éclat qu'ils firent lever la tête aux paysans qui travaillaient dans la plaine.

Quand ils se turent, le commandant tourna le flanc au bataillon, et, l'épée tendue vers l'Alsace, il prononça d'une voix forte qui parfois chevrotait d'émotion :

« Soldats,

« Regardez devant vous, de toute la force de vos yeux. Le riche et beau pays que vous voyez là, c'est l'Alsace! Ce sont nos provinces perdues, c'est un morceau qu'on a arraché à la France ; c'est une terre qui a été à vous et sur laquelle, aujourd'hui, vous n'avez plus le droit de porter les pieds!

« Vos frères d'armes ont-ils donc failli en 1870? Ont-ils lâchement abandonné leur poste? Le soldat français a-t-il déserté le drapeau, pour qu'une armée étrangère ait pu envahir la France et s'emparer de deux de ses plus belles provinces?

« Non; le soldat français a été brave et héroïque pendant cette dernière campagne, comme il l'a toujours été, sur tous les points du globe, à toutes les époques de son histoire!

« Mais nous avons eu à lutter contre des forces dix fois supérieures aux nôtres; pendant sept mois, nous leur avons tenu tête; et, si nos ennemis sont entrés dans Paris, ce n'a pas été triomphalement. On leur a ouvert

les portes à la condition formelle qu'ils ne resteraient que deux jours et qu'ils se tiendraient parqués dans un quartier de la ville. Ah! ce n'est pas ainsi que nos pères entrèrent à Berlin!

« Oui, l'armée a fait son devoir, mais il faut bien le dire, si nous avons été vaincus, si nous n'avons pu sauver que l'honneur, c'est parce que la France n'était pas prête; c'est parce qu'elle ne croyait plus à la nécessité d'une armée nombreuse et forte; et elle s'est laissé surprendre comme un homme trop confiant, désarmé, assailli pendant son sommeil.

« Dans tous ces villages que vous apercevez, dans cette grande province qui s'étend devant vous, il y a des Français qui pleurent la patrie perdue, qui tressaillent au souvenir du drapeau et qui tendent leurs bras vers nous en s'écriant : — « Sauvez-nous du « joug de l'étranger! rendez-nous notre drapeau, notre « patrie! notre France! »

« Soldats, il ne tient qu'à vous de pouvoir un jour exaucer les vœux de ces frères malheureux : travaillez avec ardeur; apprenez votre métier avec conscience, avec amour; propagez autour de vous, dans vos familles, chez vos amis, ce sentiment d'un devoir sacré à remplir pour que l'armée redevienne forte, pour que la France redevienne grande!

« En attendant, ayons confiance, soyons fermes

devant l'ennemi qui rêve peut-être encore quelque conquête; faisons-lui face à toute heure; oui, soldats, face à l'ennemi! face aux vainqueurs!

« Regardez encore ce pays! contemplez ce douloureux spectacle! Songez sans cesse à ces frères qui souffrent; et que votre cœur saigne jusqu'au jour où vous les aurez délivrés. »

Il se tut un instant, puis il commanda :

« Portez armes!

« Présentez armes! »

Et l'épée haute il clama :

« Alsace! nous t'aimons de toute notre âme! pleins de confiance en l'avenir, nous te saluons et nous te crions : Au revoir! »

Une émotion indescriptible fit frémir tous les rangs, gonfla nos poitrines haletantes.

Il ordonna :

« La *Marseillaise*! »

La musique jeta dans l'air le refrain des jours de bataille; puis un commandement retentit encore :

« Reposez armes!...

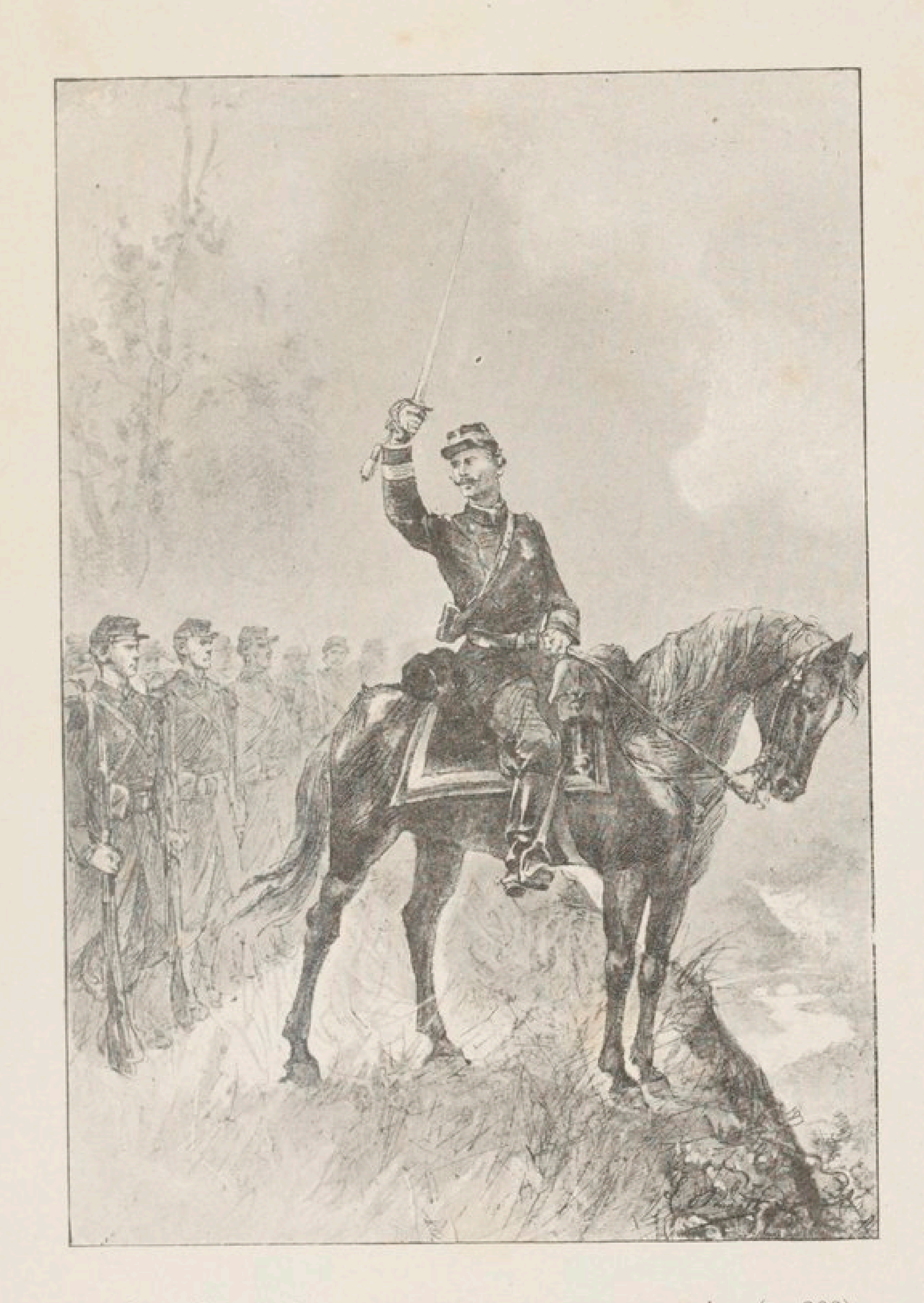
« Formez les faisceaux!...

« Rompez les rangs! »

On nous donnait une demi-heure de repos.

Et, durant cette halte, nous demeurâmes assis sur l'herbe, tous la gorge serrée, les yeux mouillés de

XXII



« C'EST L'ALSACE! CE SONT NOS PROVINCES PERDUES! » (P. 306)

larmes, le regard constamment fixé sur cette immense campagne qui n'était plus française; et nous parlions à peine, et tout bas, comme dans la chambre d'un mourant!

Mais le clairon sonna; il fallut repartir.

Alors, nous reprîmes le chemin de la caserne; et tant que nous marchâmes sur le plateau, tant qu'on put voir un coin de l'Alsace, qui disparaissait lentement derrière la colline, il y eut des têtes qui cent fois se retournèrent....

FIN



TABLE DES MATIÈRES

37 782. — Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus, à Paris.

PRINCIPALES ŒUVRES

contenues dans le

Magasin illustré d'Éducation et de Récréation

Première Série. — Tomes I à LX, années 1864 à 1894

JULES VERNE : Les Voyages extraordinaires (24 ouvrages). — JULES VERNE et ANDRÉ LAURIE : L'Épave du Cynthia. — P.-J. STAHL : La Morale familière, La Famille Chester, Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles, Maroussia, Les Quatre filles du docteur Marsch, La première cause de l'avocat Juliette, Jack et Jane, La Petite Rose, etc., etc. — ANDRÉ LAURIE : La Vie de collège dans tous les temps et dans tous les pays (6 ouvrages), L'Héritier de Robinson, De New-York à Brest, Le Secret du Mage, Le Rubis du grand Lama. — JULES SANDEAU : La Roche aux Mouettes. — STAHL et MULLER : Le Nouveau Robinson suisse. — HECTOR MALOT : Romain Kalbris. — VIOLLET-LE-DUC : Histoire d'une Maison. — JEAN MACÉ : Les Serviteurs de l'Estomac, La Grammaire de Mlle Lili, Les Soirées de Tante Rosy, etc. — E. LEGOUVÉ : Le Denier de la France, Le Travail et la Douleur, La Fée Béquillette, Sur la Politesse, Lettre à Mlle Lili, Leçons de lecture, Une Élève de seize ans, etc., etc. — V. DE LAPRADE : Le Livre d'un Père. — MULLER : La Jeunesse des Hommes célèbres. — LUCIEN BIART : Aventures d'un jeune Naturaliste, Entre Frères et Sœurs, Voyage de deux enfants dans un parc, Les Voyages involontaires. — ALFRED RAMBAUD : L'Anneau de César. — MAURICE BLOCK : Causeries d'Économie pratique. — Dr CANDÈZE : Les Aventures d'un Grillon, La Gileppe, Périnette. — LACOME : La Musique au foyer. — S. BLANDY : Le Petit Roi, Les Pupilles de l'Oncle Philibert. — A. DEQUET : Histoire de mon Oncle et de ma Tante. — CH. DICKENS : L'Embranchement de Mugby, Histoire de Bebelle. — BENTZON : Geneviève Delmas. — GENNEVRAYE : Le Théâtre de famille, La petite Louisette, Marchand d'Allumettes, Un Château où l'on s'amuse. — J. LERMONT : Les jeunes Filles de Quinnebasset, L'Aînée, Kitty et Bo. — RIDER-HAGGARD : Les Mines de Salomon. — PERRAULT : Les Lunettes de grand'maman, Pas pressé, Les Exploits de Mario. — E. DIÉNY : La Patrie avant tout. — H. DE NOUSSANNE : Jasmin Robba.

Nombreuses séries de scènes enfantines dessinées par FRŒLICH, FROMENT, DETAILLE, CHAM, GEOFFROY, etc., etc., avec textes de P.-J. STAHL, UN PAPA, etc.

Nouvelle série. — Tomes 1 à 8, années 1895 à 1898

Œuvres principales parues :

JULES VERNE : L'Ile à hélice, Face au drapeau, Clovis Dardentor, Le Sphinx des glaces, Le Superbe Orénoque. — ANDRÉ LAURIE : Atlantis, l'Écolier d'Athènes, Gérard et Colette, L'Oncle de Chicago. — GENNEVRAYE : Les Petits Robinsons de Roc-Fermé. — AIMÉ GIRON : La Famille de la Marjolaine, Le Vieux Ramasseur de pierres. — NEUKOMM : Les Normands en Amérique en l'an mille. — P. PERRAULT : Ma sœur Thérèse. — TH. BENTZON : La Rose blanche. — DUPIN DE SAINT-ANDRÉ : Double conquête. — MOUANS : Frisonne l'Engourdie, La Maison Blanche. — HENRI MALIN : Un Collégien de Paris en 1870. — Contes, nouvelles, scènes enfantines diverses.

Illustrations par ATALAYA, BAYARD, BENETT, BECKER, CHAM, DESTEZ, GEOFFROY, L. FRŒLICH, FROMENT, LAMBERT, LALAUZE, LIX, ADRIEN MARIE, MEISSONIER, DE NEUVILLE, PHILIPPOTEAUX, RIOU, G. ROUX, TH. SCHULER, etc., etc.

Jules Verne

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

Aventures du capitaine Hatteras.
Voyage au centre de la Terre.
Cinq Semaines en ballon.
Les Enfants du capitaine Grant.
De la Terre à la Lune.
Vingt mille lieues sous les Mers.
Autour de la Lune.
Une Ville flottante.
Aventures de trois Russes et de trois Anglais.
Le Tour du monde en 80 jours.
Le Pays des Fourrures.
Le Docteur Ox.
Le Chancellor.
L'Ile mystérieuse.
Michel Strogoff.
Les Indes-Noires.
Hector Servadac.
Un Capitaine de quinze ans.
Les Cinq cents millions de la Bégum.
Les Tribulations d'un Chinois en Chine.
La Maison à vapeur.
La Jangada.
Le Rayon-Vert.
L'École des Robinsons.
Kéraban-le-Têtu.
L'Étoile du sud.
L'Archipel en feu.
Mathias Sandorf.
Robur le Conquérant.
Un Billet de Loterie.
Nord contre Sud.
Le Chemin de France.
Deux ans de Vacances.
Famille sans Nom.
Sans dessus dessous.
César Cascabel.
Mistress Branican.
Le Château des Carpathes.
Claudius Bombarnac.
P'tit Bonhomme.
Mirifiques Aventures de Maître Antifer.
L'Ile à hélice.
Face au drapeau.
Clovis Dardentor.
Le Sphinx des glaces.
† Le Superbe Orénoque.

L'œuvre de Jules Verne est aujourd'hui considérable. La collection des *Voyages extraordinaires*, que l'Académie française a couronnés, se compose déjà de trente-quatre volumes (contenant 45 ouvrages), et tous les ans Jules Verne donne au *Magasin d'Éducation et de Récréation* un roman inédit.
Ces livres de voyage, ces contes d'aventures, ont une originalité propre, une clarté et une vivacité entraînantes. C'est très français.

CLARETIE.

Découverte de la Terre

Les Premiers Explorateurs. — Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle.
Les Voyageurs du XIXe siècle.

Ces trois ouvrages se vendent aussi réunis en un seul volume.



BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

Volumes grand in-8° jésus ou colombier, illustrés

BIART (L.)	Don Quichotte *(adaptation pour la jeunesse)*.
CLÉMENT (CH.)	Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci.
ERCKMANN-CHATRIAN	Romans nationaux. — Contes et Romans populaires. — Contes et Romans alsaciens. — Histoire d'un Paysan.
GRANDVILLE	Les Animaux peints par eux-mêmes.
LA FONTAINE	Fables, illustrées par EUG. LAMBERT.
LAURIE (A.)	Les Exilés de la Terre.
MALOT (HECTOR)	✿ Sans Famille.
MAYNE-REID	Aventures de Terre et de Mer. } Ces deux ouvrages se vendent aussi réunis en un fort volume.
—	Avent. de Chasses et de Voyages.
RAMBAUD (ALFRED)	✿ L'Anneau de César.
VERNE (J.) ET LAVALLÉE	Géographie illustrée de la France.

Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

Quels souvenirs agréables et charmants ce titre général ne rappelle-t-il pas aux hommes jeunes d'aujourd'hui, à ceux qui entraient dans la vie au moment même où une révolution complète s'opérait, en leur faveur, dans la littérature!

« C'est une innovation que l'introduction de la lecture dans les plaisirs de la jeunesse. Elle date presque d'hier : mettons trente ans, c'est tout le bout du monde. Pendant ces trente années, l'éditeur Hetzel a su publier 500 volumes de premier ordre.

« Le titre trouvé par l'éditeur constitue à lui seul un programme : ÉDUCATION et RÉCRÉATION. Et, en effet, tout est là. Ces beaux et bons livres instruisent et ils amusent. »

Volumes in-8° raisin, illustrés

BARBIER (M. J.) . . . . Contes blancs (*avec musique inédite de C. Gounod, E. Guiraud, H. Maréchal, J. Massenet, G. Nadaud, E. Reyer, Rubinstein, Saint-Saëns, H. Salomon, A. Thomas*).
— . . . . Bempt, *Nouveaux Contes blancs (avec musique de E. Boulanger, Th. Dubois, V. Joncières)*.
BENTZON (TH.) . . . . Contes de tous les pays. — Geneviève Delmas.
BOISSONNAS (B.). . . . . Une Famille pendant la guerre 1870-1871.
CORNEILLE . . . . Chefs-d'œuvre (*Édition F. Brunetière*).
DESNOYERS (L.) . . . . Aventures de Jean-Paul Choppart.
DUBOIS (FÉLIX). . . . . La Vie au Continent noir.
DUPIN DE SAINT-ANDRÉ. . . Ce qu'on dit à la maison.
FAUQUEZ (H.). . . . . Les Adoptés du Boisvallon.
GRIMARD. . . . . Le Jardin d'Acclimatation.
HUGO (VICTOR). . . . . Le Livre des Mères.
LAPRADE (V. DE). (de l'Acad. franç.) Le Livre d'un Père.

ANDRÉ LAURIE

La Vie de Collège dans tous les Temps et dans tous les Pays

Mémoires d'un Collégien. (Un Lycée de département.)
Une Année de Collège à Paris.
Mémoires d'un Collégien russe.
L'Écolier d'Athènes.
La Vie de Collège en Angleterre.
Un Écolier hanovrien.
Tito le Florentin.
Autour d'un Lycée japonais.
Le Bachelier de Séville.
Axel Ebersen. (Le Gradué d'Upsala.)
† L'Oncle de Chicago (in-8° jésus).

M. Francisque Sarcey a consacré à chacun des livres qui composent cette série une étude spéciale.

« Notre ami Hetzel, écrivait-il il y a quelques années, a commencé une collection bien curieuse et dont le titre générique suffit à indiquer l'intérêt. Chaque année, il paraît un volume qui nous transporte dans un pays différent. Il y a quatre ans, nous étions en France; l'année suivante, on nous a menés en Angleterre; l'an d'après, en Allemagne. L'ensemble des volumes dont cette série doit se composer formera une étude assez complète des divers systèmes d'éducation suivis par chaque nation.

« Tous ces volumes partent de la même main; ils sont de M. André Laurie, qui me paraît être un universitaire fort au courant des questions pédagogiques, et qui n'en est pas moins un conteur agréable et un écrivain élégant. C'est chaque année un régal attendu par moi de recevoir et de déguster son volume. »

Francisque Sarcey.

LES ROMANS D'AVENTURES

ANDRÉ LAURIE

De New-York à Brest en sept heures.
Le Secret du Mage.
Le Rubis du Grand Lama.
Atlantis.
Gérard et Colette (in-8° jésus).

J. VERNE ET A. LAURIE. . . . L'Épave du Cynthia.
RIDER-HAGGARD . . . . Découverte des Mines du roi Salomon.

A propos de l'*Épave du Cynthia*, M. Ulbach écrivait les lignes suivantes :

« La collaboration de MM. Jules Verne et André Laurie ne pouvait être que féconde. La science de l'un, l'observation de l'autre, les qualités littéraires des deux collaborateurs font de ce livre un des plus émouvants de la collection. »

Volumes in-8° illustrés (SUITE)

LEGOUVÉ (E.) (de l'Académie française). Nos Filles et nos Fils. — La Lecture en famille.
— . . . . Une Élève de seize ans. — Épis et Bleuets.
MACÉ (JEAN) . . . . Histoire d'une Bouchée de Pain.
NOUSSANNE (H. DE) . . . . . . Jasmin Robba.
RATISBONNE (LOUIS) . . . . . ✤ La Comédie enfantine.
SANDEAU (J.) (de l'Académie française). ✤ Madeleine.
— . . . . Mademoiselle de la Seiglière.
— . . . . La petite Fée du village.
ULBACH (L.). . . . . Le Parrain de Cendrillon.
VALDES (ANDRÉ). . . . . Le Roi des Pampas.

ŒUVRES de P.-J. STAHL

✤ Contes et Récits de Morale familière.
Les Histoires de mon Parrain.
✤ Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles.
✤ Maroussia.
✤ Les Patins d'argent (in-8° jésus).
✤ Les Quatre Peurs de notre Général.
Les Contes de l'Oncle Jacques.
Les Quatre Filles du Docteur Marsch.

STAHL a voulu enseigner familièrement la morale, la mettre en action pour tous les âges. De chacun des livres de Stahl se dégage une morale présentée avec toute la séduction et cette forme spirituelle qui donne à la fiction les apparences de la réalité. Peu d'hommes ont plus et mieux fait pour la jeunesse, qui lui doit sa libération littéraire.

Ch. CANIVET. (*Le Soleil.*)

Volumes in-8° jésus ou avec illustrations en couleurs

BIART (LUCIEN) . . . . Aventures d'un Jeune Naturaliste (in-8° jésus).
— . . . . Les Voyages involontaires (in-8° jésus).
DAUDET (ALPHONSE) . . . . . Histoire d'un Enfant (in-8° jésus).
— . . . . . Contes choisis (Édition spéciale à l'usage de la jeunesse) (in-8° jésus).
DUPIN DE SAINT-ANDRÉ . . . Double Conquête (in-8° jésus).
ERCKMANN-CHATRIAN . . . . Histoire d'un Paysan (grand in-8° colombier).
LAURIE (ANDRÉ). . . . . *Les Romans d'Aventures :*
Atlantis (illustrations en couleurs).
Gérard et Colette. (Les Chercheurs d'or de l'Afrique australe) (in-8° jésus).
— . . . . *La Vie de Collège dans tous les temps et tous les pays :*
L'Écolier d'Athènes (illustrations en couleurs).
† L'Oncle de Chicago (in-8° jésus)
MALIN (HENRI) . . . . † Un Collégien de Paris en 1870 (in-8° jésus).
NEUKOMM (EDMOND). . . . . . Les Dompteurs de la mer (illustrations en couleurs).
PERRAULT (PIERRE). . . . . . Ma sœur Thérèse (illustrations en couleurs).
SANDEAU (JULES). . . . . La Roche aux Mouettes (in-8° jésus).
STAHL (P.-J.) . . . . Les Patins d'argent (in-8° jésus).
STAHL ET MULLER. . . . . Le Nouveau Robinson suisse (in-8° jésus).
VIOLLET-LE-DUC. . . . . Histoire d'une Forteresse.
— . . . . Histoire de l'Habitation humaine (illustrations en couleurs).
— . . . . Histoire d'un Hôtel de Ville et d'une Cathédrale (illustrations en couleurs).

LES NOUVEAUTÉS POUR 1898-1899 SONT INDIQUÉES PAR UNE †

Les ouvrages précédés d'une double palme ✤ ont été couronnés par l'Académie

Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

Volumes in-8° cavalier, illustrés

ANCEAUX . . . . Blanchette et Capitaine.
BENTZON (TH.) . . . . Pierre Casse-Cou.
— . . . . La Rose blanche.
BERR DE TURIQUE . . . . La petite Chanteuse.
BIART (L.) . . . . Voyage de deux Enfants dans un parc.
BUSNACH (W.) . . . . ۞ Le Petit Gosse.
CAUVAIN . . . . Le Grand Vaincu.
CHAZEL (PROSPER) . . . . Le Chalet des sapins.
DEQUET . . . . Histoire de mon Oncle et de ma Tante.
DE SILVA . . . . Le Livre de Maurice.
DUMAS (ALEXANDRE) . . . . . Histoire d'un Casse-noisette.
ERCKMANN-CHATRIAN . . . . Pour les Enfants.
GENNEVRAYE . . . . Un Château où l'on s'amuse.
— . . . . La Petite Louisette.
— . . . . ۞ Marchand d'Allumettes.
— . . . . Les Petits Robinsons de Roc-Fermé.
GIRON (AIMÉ) . . . . † Le Vieux Ramasseur de pierres.
LEMAIRE-CRETIN . . . . Expériences de la petite Madeleine.
LERMONT . . . . Histoire de deux Bébés (Kitty et Bo).
— . . . . Un heureux Malheur.
— . . . . Les Jeunes filles de Quinnebasset.
— . . . . Siribeddi (Histoire d'une famille d'Éléphants)
— . . . . Un honnête petit Homme.
MACÉ (JEAN) . . . . Théâtre du Petit Château.
— . . . . Histoire de deux Marchands de pommes.
— . . . . Les Serviteurs de l'Estomac.
MALOT (HECTOR) . . . . Romain Kalbris.
MULLER . . . . La Jeunesse des Hommes célèbres.
NICOLE . . . . Contes et Légendes d'Égypte.
PERRAULT (P.) . . . . Pas-Pressé.
RECLUS (E.) . . . . Histoire d'une Montagne.
— . . . . Histoire d'un Ruisseau.
SAINTINE . . . . Picciola.
STAHL (P.-J.) . . . . Les quatre Filles du Dr Marsch.
STAHL ET LERMONT . . . . . . La Petite Rose, ses six Tantes et ses sept Cousins
STAHL ET DE WAILLY . . . . . Vacances de Riquet et Madeleine.
— . . . . . Mary Bell, William et Lafaine.
STEVENSON . . . . L'Ile au Trésor.
VADIER (B.) . . . . Rose et Rosette.
VIOLLET-LE-DUC . . . . Histoire d'une Maison.
— . . . . Histoire d'un Dessinateur.

LES CONTES DE PERRAULT

Illustrés de 40 grandes compositions de Gustave DORÉ

1 volume in-4°, cartonnage riche.

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

Volumes grand in-16 colombier, illustrés

ALDRICH (Traduction Bentzon) . . Un Écolier américain.
AUSTIN . . . . Boulotte.
BEAULIEU (DE). . . . . Mémoires d'un Passereau.
BENTZON . . . . Yette.
BERTIN (M.). . . . . Les Douze. — Voyage au Pays des défauts.
— . . . . Les deux côtés du Mur.
BIGNON. . . . . Un singulier petit Homme.
BREHAT (A. DE). . . . . Aventures de Charlot et de ses sœurs.
CHATEAU-VERDUN (M. DE). . Monsieur Roro.
CHERVILLE (M. DE). . . . . . Histoire d'un trop bon Chien.
DIENY (F.) . . . . La Patrie avant tout.
DUMAS (A.). . . . . La Bouillie de la comtesse Berthe.
DUPIN DE SAINT-ANDRÉ. . . Petit Jean.
FEUILLET (O.). . . . . La Vie de Polichinelle.
GÉNIN (M.). . . . . Un petit Héros. — Les Grottes de Plémont.
GIRON (AIMÉ). . . . . La Famille de la Marjolaine.
LA BÉDOLLIÈRE (DE) . . . . Histoire de la Mère Michel et de son chat.
LEMAIRE-CRETIN . . . . Le Livre de Trotty.
LEMONNIER (C.) . . . . Bébés et Joujoux.— Hist. de huit Bêtes et d'une Poupée.
— . . . . Les Joujoux parlants.
LERMONT (J.). . . . . Mes Frères et moi.
LOCKROY (S.). . . . . Les Fées de la Famille.
MARSHALLS. . . . . Le Petit Jack.
MAYNE-REID . . . . Les Exploits des jeunes Boërs.
— . . . . Les Chasseurs de Girafes.
MOUANS . . . . Frisonne l'Engourdie.
— . . . . † La Maison Blanche.
MULLER (E.). . . . . Récits enfantins.
MUSSET (P. DE) . . . . Monsieur le Vent et Madame la Pluie.
NODIER (CHARLES). . . . . . Trésor des Fèves et Fleur des Pois.
OURLIAC (E.) . . . . Le Prince Coqueluche.
PERRAULT (P.). . . . . Les Lunettes de Grand'Maman.— Les Exploits de Mario.
SAND (GEORGE) . . . . Le Véritable Gribouille.
SPARK. . . . . Fabliaux et Paraboles.
STAHL (P.-J.) . . . . Les Aventures de Tom Pouce. — Le Sultan de Tanguik.
— . . . . † Le Chemin glissant.
STAHL ET W. HUGHES . . . . . Contes de la Tante Judith.
VERNE (JULES) . . . . Un Hivernage dans les glaces.

BIBLIOTHÈQUE DES JEUNES FRANÇAIS

Volumes grand in-16 colombier

BLOCK (M.). *Entretiens familiers sur l'administration de notre pays.*

La France. — Le Département. — La Commune.
Paris, Organisation municipale. — Paris, Institutions administratives. — L'Impôt. — Le Budget.
— L'Agriculture. — Le Commerce. — L'Industrie.
Petit Manuel d'Économie pratique.

ERCKMANN-CHATRIAN. Avant 89 (*illustré*).

LECOMTE (MAXIME) . . . . La Vocation d'Albert.
MACÉ (J.). . . . . La France avant les Francs (*illustré*).
PONTIS. . . . . Petite Grammaire de la prononciation.
TRIGANT-GENESTE. . . . . Le Budget communal.



(1er Age)

ALBUMS STAHL IN-8° ILLUSTRÉS

Il y a des lecteurs qui ne sont pas hommes encore et à qui il faut des lectures et des images pour leurs premières curiosités. Ce public innombrable et frêle n'a pas été oublié. Les *Albums Stahl* leur donnent de piquants ou de jolis dessins accompagnés d'un texte naïf. La naïveté est celle qu'un ingénieux esprit, comme Stahl, peut offrir. Elle a ses malices légères et sa gaieté tendre. Les dessins ont de la fantaisie dans la vérité. Bégayements heureux, rires argentins, ce sont là les effets que produisent ces albums caressants. Il y a beaucoup de gros livres et de travaux ambitieux qui n'ont pas la même utilité.

GUSTAVE FRÉDÉRIX. (*Indépendance Belge.*)

FRŒLICH

† Les Sept ans de Mlle Lili.
Les trois Chiens de Mlle Lili.
Maman en voyage.
La Vocation de Jujules.
La Mère Bontemps.
Papa en voyage.
Une grande journée de Mlle Lili
Mlle Lili aux Champs-Élysées.
Mlle Lili à Paris.
Jujules le Chasseur.
Les petits Bergers.
La Journée de M. Jujules.
L'A perdu de Mlle Babet.
Alphabet de Mlle Lili.
La Journée de Mlle Lili.
Arithmétique de Mlle Lili.
Cerf-Agile.
Voyage de Mlle Lili autour du monde.
Voyage de découvertes de Mlle Lili.
La Révolte punie.

DETAILLE . . . . Les bonnes Idées de Mademoiselle Rose.
FROMENT . . . . Michel et Suzon. — Petites Tragédies enfantines.
— . . . . Nouvelles petites Tragédies enfantines.
— . . . . Le petit Acrobate.
— . . . . Scènes familières. — Nouvelles Scènes familières.
— . . . . La Chasse au volant.
GEOFFROY . . . . Proverbes en action.
GRISET . . . . La Découverte de Londres.
HUMBERT . . . . Le Roi des Pingouins.
LALAUZE . . . . Le Rosier du petit Frère.
— . . . . Suzanne et Suzette.
LAMBERT . . . . Chiens et Chats.
MEAULLE . . . . Petits Robinsons de Fontainebleau.
PIRODON . . . . Histoire de Bob aîné.
SCHULER (T.) . . . . Le premier Livre des petits Enfants.

ALBUMS STAHL en COULEURS, IN-4°

L. FRŒLICH : **Chansons & Rondes de l'Enfance** (*Chaque chanson forme un album*).

Sur le Pont d'Avignon.
La Tour, prends garde.
La Marmotte en vie.
La Boulangère a des écus.
La Mère Michel.
Giroflé-Girofla.
Il était une Bergère.
M. de La Palisse.
Au Clair de la Lune.
Cadet-Roussel.
Le bon Roi Dagobert.
Compère Guilleri.
Malbrough s'en va-t-en guerre.
Nous n'irons plus au bois.

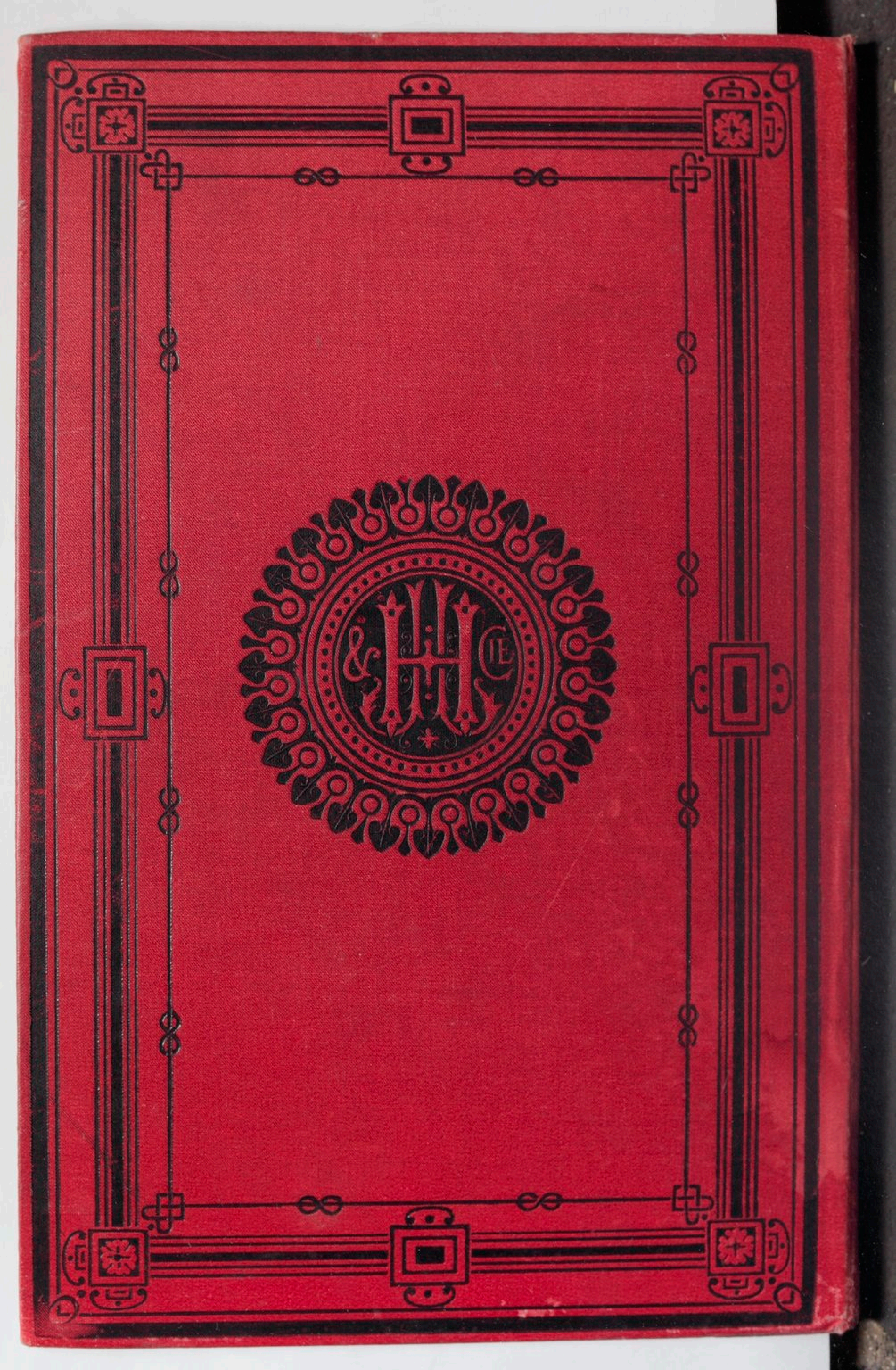
L. FRŒLICH

Pommier de Robert. — Les Frères de Mlle Lili.

BECKER . . . . Une drôle d'École.
CASELLA . . . . Les Chagrins de Dick. — Un Déjeuner sur l'herbe.
FROMENT . . . . Tambour et Trompette.
— . . . . Le Plat mystérieux.
GEOFFROY . . . . Don Quichotte. — Gulliver. — L'Ane gris.
KURNER . . . . Une Maison inhabitable.
DE LUCHT . . . . L'Homme à la Flûte. — Les 3 montures de John Cabriole.
— . . . . La Leçon d'Équitation. — La Pêche au Tigre.
— . . . . Robinson Crusoé.
MATTHIS . . . . Métamorphoses du Papillon.
MERY . . . . Autour d'un Cerisier.
TINANT . . . . Du haut en bas. — Un Voyage dans la neige.
— . . . . La Revanche de Cassandre. — Les Pêcheurs ennemis.
— . . . . Le Berger ramoneur.
— . . . . Un Colin-Maillard accidenté.
— . . . . Un premier Jour de vacances.
— . . . . † Drames en 3 actes.
TROJELLI . . . . Alphabet musical de Mlle Lili.

LES NOUVEAUTÉS POUR 1898-1899 SONT INDIQUÉES PAR UNE †
Les ouvrages précédés d'une double palme ont été couronnés par l'Académie

 10583. — L.-Imp. r. — Motteroz.


&H Cie